PQ
2454
U56
H5
1835
SMRS
4228151

UNE HISTOIRE.

Cyane Lecoq del — Gabriel sc

Cette diligence n'arrivera donc pas aujourd'hui!

Demur

UNE

HISTOIRE,

PAR

Mlle S. ULLIAC TRÉMADEURE.

Orné de 4 jolies Gravures.

PARIS,

I. PESRON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue Pavée Saint-André des Arcs, No 13.

1835.

UNE HISTOIRE.

I

DAME GERTRUDE.

Depuis plus d'une heure, M. Dufougerai était assis devant une des fenêtres de la salle à manger, située au rez-de-chaussée. Comme la maison se trouvait placée sur une hauteur, de là on domi-

nait la plaine, et la vue s'étendait sans obstacle jusqu'à la route de Paris, qui apparaissait au loin comme un étroit sentier, serpentant le long des contours sinueux de la Seine. M. Dufougerai tenait à la main une longue-vue ; il s'en servait pour reconnaître quelle sorte de voiture soulevait de temps en temps, sur la route, des tourbillons de poussière, et à chaque fois il disait : « Cette diligence n'arrivera donc pas aujourd'hui ! »

Debout, derrière le grand fauteuil du vieillard, la vieille gouvernante, dame Gertrude, demeurait parfaitement droite et complètement immobile. Sa figure exprimait un profond déplaisir, et celui qu'elle éprouvait devait être en effet bien grand. Il y avait près de quarante ans que, souveraine maîtresse dans la maison, elle n'obéissait à personne, pas

même à son vieux maître ; et elle se voyait au moment, par l'arrivée de la bru de M. Dufougerai, de perdre cette autorité qui lui était si chère! M. Dufougerai allait probablement donner toute sa confiance et tout pouvoir à la veuve de son fils unique, mort au champ d'honneur ; Gertrude ne serait plus dès-lors qu'une vieille servante repoussée, dédaignée et en butte aux caprices d'une jeune femme et de deux jeunes enfans que le bon papa achèverait de gâter ; bientôt Gertrude n'y pourrait plus tenir : il lui faudrait quitter cette maison où elle avait cru mourir, et ainsi se trouverait récompensé son dévoûment à toute la famille!

Telles étaient les pensées qui occupaient dame Gertrude, au moment où M. Dufougerai s'écria : « Cette fois, je ne me trompe pas ; voici la diligence!...

à la fin !... Il faut que quelqu'accident l'ait retardée en route.... Et dire que la goutte me cloue sur mon fauteuil !.... Allez voir si Jacques est parti avec la carriole !

— J'ai déjà eu l'honneur de répéter à Monsieur, au moins dix fois, répondit Gertrude d'un ton plein d'aigreur, que le cheval aura tout le temps de se morfondre au village, tant Monsieur a été pressé de faire partir ce pauvre Jacques !

— Que le cheval et Jacques se morfondent, peu importe, répliqua vivement M. Dufougerai, pourvu que ma bru et mes petits-enfans ne soient pas obligés d'attendre ! »

Gertrude n'osa répliquer.

M. Dufougerai remit la longue-vue dans son étui de peau de chagrin, et demeura un instant silencieux.

« Gertrude, dit-il tout-à-coup, vous êtes bien sûre que tout est en ordre là-haut?

— J'ai obéi aux ordres de Monsieur, en arrangeant l'appartement *moi-même!* » Ces derniers mots furent prononcés avec une certaine emphase, comme pour faire comprendre à quel point dame Gertrude avait poussé *la complaisance.* « Mais, ajouta-t-elle, je prendrai la liberté de faire observer une dernière fois à Monsieur, que madame sa belle-fille n'aurait pas été moins bien dans l'appartement jaune, qui est également en état, et dont les lits sont même garnis; et du moins Monsieur n'aurait pas couru le risque d'être réveillé par le tapage des enfans, qu'il aura tout justement au-dessus de sa tête.

— Réveillé, quand je ne dors pas, ou du moins presque plus depuis je ne

sais combien d'années! s'écria M. Dufougerai. Ma pauvre Gertrude, vous pensez beaucoup plus à vous qu'à moi en cette circonstance! C'est pour votre propre repos, et non pour le mien, que vous craignez!

Gertrude. — Il est certain, Monsieur, que *nous* pouvons dire adieu à *notre* tranquillité. Une jeune dame, probablement très active, une petite fille de dix ans et un petit garçon de six ans, feront dans cette maison plus de bruit assurément que nous n'en faisons tous, y compris le chien de garde, qui n'aboie plus ni jour ni nuit, attendu qu'il dort toujours, parce qu'il n'est pas jeune non plus.

M. Dufougerai. — Ce bruit, ce mouvement autour de moi, me feront du bien; aussi sais-je bien bon gré à ma belle-fille qui, dès les premiers mots que

je lui ai écrits à ce sujet, n'a pas hésité à quitter la ville où elle est née, sa famille, ses amis, pour venir me donner des soins bien doux à mon âge!

GERTRUDE. — Comme si je ne soignais pas Monsieur mieux que personne ne peut le soigner! car enfin je connais toutes vos habitudes...

M. DUFOUGERAI. — Ma belle-fille vous secondera. J'ai pu juger de son cœur par ses lettres et par tout ce que m'en a dit mon pauvre fils!... Il est mort sans avoir reçu la nouvelle que lui-même avait un fils! comme il aurait aimé cet enfant! Je veux que mon petit Alfred soit élevé ici, sous mes yeux, jusqu'au moment où il doit entrer au collége... Gertrude, allez-donc du côté du chemin vert, pour tâcher d'apercevoir la carriole.

GERTRUDE. — Il n'est pas besoin d'y

courir sitôt, Monsieur! c'est à peine si la diligence est arrivée au village; et il y en a ensuite pour une bonne demi-heure avant que la carriole se trouve en vue de la maison.

M. Dufougerai. — Puisque vous n'y voulez pas aller, appelez Étienne, et qu'on me roule jusqu'au bout du jardin.

— J'y vais, Monsieur, j'y vais! s'écria dame Gertrude avec humeur. Ne voulez-vous pas vous exposer, tout du long de la grande allée, à ce soleil de mars, qui pique et donne la fièvre!... Mais auparavant, que je ferme cette fenêtre, car les matinées sont encore bien fraîches. »

Dame Gertrude, selon sa louable coutume de n'en faire qu'à sa tête, jugea qu'elle avait tout le temps de passer à la cuisine, pour voir si les préparatifs du déjeûner avançaient, puis de monter à

sa chambre et d'arranger la cage de ses serins, avant que de gagner la terrasse d'où l'on découvrait le chemin vert.

Ces diverses opérations lui prirent beaucoup de temps; elle ne s'en hâta point davantage pour traverser le jardin. Arrivée sur la terrasse, elle n'aperçut dans la plaine que quelques journaliers qui travaillaient aux champs.

« Je le savais bien, murmurait-elle entre ses dents; la carriole n'est pas près d'entrer dans le chemin vert. Je peux bien me reposer un peu ici. Monsieur prendra patience. »

Mais si Gertrude pensait que son maître *devait* prendre patience, elle s'en croyait dispensée pour elle-même. Incommodée à-la-fois par le vent et le soleil, elle quitta bientôt son poste d'observation et revint sur ses pas, en faisant un long circuit pour visiter les espaliers,

dont quelques-uns étaient déjà en fleurs, et insensiblement elle se trouva enfin en vue de la maison; mais il fallut qu'elle allât, avant que de rentrer, donner un coup-d'œil à la basse-cour. Quel fut son étonnement à l'aspect de la carriole déjà dételée!

« Jacques! Jacques!.. Par où donc ont-ils passé! » disait en grommelant la vieille gouvernante, qui cette fois marchait plus vite que de coutume vers le vestibule. Au bruit des voix confuses qui se faisaient entendre dans la salle à manger, elle comprit qu'elle arrivait trop tard pour voir la première Mme Dufougerai et ses enfans, et pour assister à leur réception par son maître.

On était déjà à table; Jacques servait, et la joie brillait sur toutes les figures.

« D'où venez-vous donc, Gertrude? demanda M. Dufougerai d'un ton sec.

— Ma bonne Gertrude, il y a bien long-temps que je vous connais ! » s'écria Mme Dufougerai qui se leva et courut embrasser la vieille gouvernante. « Voici mes enfans, les enfans de mon Alfred que vous avez élevé, que vous avez soigné avec une affection maternelle. Nous vous aimons tous, Gertrude !

— Madame... en vérité... Madame... je vous en prie ! » disait Gertrude, émue jusqu'aux larmes de cet accueil inattendu. « Je ne mérite pas... je n'ai pas mérité... tant d'honneur...

— Déjeûnons tranquillement, reprit M. Dufougerai, nous causerons après. Gertrude, veillez à ce qu'il y ait bon feu chez ma fille. Elle a passé deux nuits en voiture, et elle est venue seule avec ses enfans, afin de ne point amener parmi nous de personnes étrangères. Faites dire

à ma filleule Annette que je veux lui parler dans une heure.

— A l'instant, Monsieur, je vais l'envoyer chercher, » répondit la vieille gouvernante, dont le visage était tout-à-fait épanoui; et elle quitta aussitôt la salle. « La gentille jeune dame! est-elle polie! est-elle honnête! disait Gertrude enchantée. Moi qui croyais qu'elle prendrait avec moi des airs.... Et les enfans! ce sont de vrais anges!..... Mlle Eugénie est tout le portrait de son père, et le petit Alfred aussi..... c'est vrai que j'ai élevé M. Alfred!.... Eh! bien, j'élèverai son fils et sa fille..... cela me rajeunira... Il me paraît qu'Annette sera la bonne des enfans.... c'est délicat à Mme Dufougerai de n'avoir pas amené ici quelque grosse Flamande de son pays pour la servir.... Monsieur a raison; un peu plus de monde dans

la maison ne fera point de mal et nous égaiera... il n'est pas toujours amusant, Monsieur!... Sa belle-fille me remplacera de temps en temps auprès de lui... Oui, tout ira bien, pourvu que *Madame* ne se mêle de rien. *Madame!* cela me semblera drôle d'avoir à parler de *Madame*.... depuis tout-à-l'heure trente ans, il n'y a ici d'autre dame que moi!.. enfin... si *Madame* est raisonnable... cela s'arrangera. »

II

LES QUESTIONS.

Tout s'arrangea, comme l'avait espéré dame Gertrude, parce que Mme Dufougerai était non-seulement une femme *raisonnable* et sensée, mais aussi parce qu'elle avait beaucoup de bonté, une

grande douceur et une âme aimante. Aucun motif d'intérêt ne l'amenait auprès de son beau-père. Elle possédait par elle-même assez de fortune pour suffire à ses désirs, fort modestes ; et si elle avait quitté la ville de Valenciennes, sa patrie, pour venir se fixer auprès de M. Dufougerai, c'était uniquement par respect, par amour pour la mémoire de son mari, et par affection pour le bon vieillard.

Dès les premiers jours, Mme Dufougerai voulut profiter de l'occasion qui s'offrit de s'expliquer avec son beau-père sur un sujet fort délicat, celui du *rang* qu'elle tiendrait dans la maison.

« Nous sommes chez vous, mon bon pére, lui dit-elle avec douceur et fermeté tout ensemble. Il y a ici un maître, c'est vous ; moi et mes enfans, comme tout ce qui vous entoure, nous vous sommes

soumis. Gertrude, par son dévoûment et sa fidélité, a mérité votre confiance; depuis bien des années elle dirige seule votre maison; elle connaît vos goûts, vos habitudes, que nous allons étudier pour tâcher de nous y conformer en tout. Que rien ne soit donc changé. Vous avez seulement de plus, dans la maison, une fille dévouée, et des petits-enfans qui apprendront bien facilement à vous aimer.

— Ma bonne Pauline, ma fille chérie, dit le vieillard attendri, que vous êtes différente de la plupart des femmes de votre âge! Elles comptent ordinairement pour rien les habitudes de leurs vieux parens, et leur premier soin est de bouleverser l'ordre établi dans la maison où leur présence à été désirée avec ardeur! Ma chère fille, je vous remercie. Mais songez bien que si Gertrude avait le mal-

heur de vous déplaire, quel que soit mon attachement pour elle à cause de ses longs services, elle ne resterait pas une heure chez moi.

— Nous tâcherons de nous plaire mutuellement, répondit Mme Dufougerai en souriant. Ce ne sera point difficile, car le même sentiment nous anime de la plus tendre affection pour vous, mon père. »

Ce que la jeune femme n'aurait jamais obtenu de la vieille gouvernante par des tons de *maîtresse*, elle l'obtint par sa condescendance et par l'entière liberté laissée à dame Gertrude de continuer à diriger la maison à son gré. Bientôt la vieille bonne se prit de passion pour la mère comme pour les enfans ; tous étaient servis avec empressement, avec zèle, et si Mme Dufougerai l'avait voulu, elle eût été en réalité beaucoup plus *maîtresse*

peu désireuse de *régner*, elle profitait du temps dont elle pouvait disposer, pour s'occuper de l'éducation de ses deux enfans, et ceux-ci se trouvaient heureux au-delà de toute expression depuis qu'ils demeuraient chez leur bon papa.

Quelle différence entre cette jolie maison moderne, commode, gaie, et d'où l'on avait une vue charmante, et la vieille maison si noire, si sombre où tous deux étaient nés! Quelle différence entre ce beau et vaste jardin parfaitement cultivé, ces bois, ces champs, ces prairies qu'on découvrait de la terrasse, et le petit jardin situé au pied des anciens remparts de la ville de Valenciennes, dans lequel le soleil se montrait comme il pourrait se montrer à ceux qui habiteraient le fond d'un puits!

Là ne se bornaient pas encore pour

uait, et qui faisaient le sujet de ses
ntretiens avec sa mère ou avec Gertrude.
I. Dufougerai était un de ces aimables
ieillards qui se souviennent d'avoir été
eunes, et qui se complaisent à la gaîté
les enfans; aussi Eugénie disait-elle sou-
ent à Gertrude : « Ma bonne, tu ne
essembles pas du tout à ma tante Mar-
he, pas plus que bon papa ne ressemble
mon oncle Jean-Claude. Ma grand'tante
grondait toujours, et toi tu ne grondes
amais; mon grand oncle était toujours
le mauvaise humeur; il ne voulait pas
entendre rire, ni le plus petit bruit, et
on papa n'est jamais plus content que
quand il nous voit sauter, rire, courir,
nous amuser. Les vieux ne se ressemblent
donc pas partout?

— Pas plus que les enfans ne se res-
semblent entr'eux, répondait Gertrude

enchantée d'être trouvée *aimable*. Vous pensez bien, mademoiselle Eugénie, que si vous et votre frère vous étiez aussi mal élevés que des enfans de ma connaissance, Monsieur et moi nous aurions sujet de gronder vingt fois le jour, et vous diriez alors que les *vieux* sont partout des *grognons*.

Eugénie.—Mais, ma bonne, je t'assure que je n'étais pas plus mal élevée qu'à présent du temps de ma tante Marthe et de mon oncle Jean-Claude, et tous les deux nous *grognaient* à la journée, moi, maman, leurs bonnes et tout le monde. Ils grondaient encore lorsqu'Alfred, qui était tout petit, là, un enfant au berceau, tu sais, criait pour avoir à téter, ou parce qu'il avait mal aux dents. Était-ce juste cela ?

Gertrude. — Mademoiselle Eugénie, il y a une chose qu'il faut vous bien

mettre dans la tête, c'est que les enfans mal élevés font les méchans vieillards, de toute façon.

EUGÉNIE. — Tiens! tu me dis absolument ce que m'a dit bien des fois maman!

GERTRUDE. — Tout le monde vous le dira, parce que ce qui est vrai, tout le monde le dit. Ainsi vous voyez bien, mademoiselle Eugénie, qu'il faut tâcher d'être toujours aimable dès à présent, afin de ne pas devenir ce qu'était votre tante Marthe dans sa vieillesse, c'est-à-dire *grognon* et maussade.

EUGÉNIE. — Ma bonne, tu as été bien élevée, n'est-ce pas? »

Une légère rougeur vint colorer, à cette question, les joues ridées de la vieille gouvernante, qui répondit : « Je n'ai pas reçu beaucoup d'éducation, mademoiselle Eugénie, parce que mon père n'était qu'un pauvre journalier : mais je

suis entrée toute jeune au service d'une dame de bonne famille ; ensuite je suis venue ici, et c'est alors que votre grand'-maman m'a fait instruire. De la sorte, j'ai pris de bonne heure des manières convenables, et je les ai gardées, dieu merci, comme vous voyez.

Eugénie. — Ma bonne, est-ce que c'est dans le pays qu'il y a des demoiselles mal élevées de ta connaissance ?

Gertrude. — Je ne dis pas que les demoiselles du Moutiers, dont l'aînée a douze ans, c'est-à-dire deux ans de plus que vous, soient positivement mal élevées; ni les demoiselles de Limeuil ; mais elles n'ont pas, comme vous, le respect qu'il faut avoir pour les vieilles gens ; et c'est bien assez que d'être vieux, sans que de jeunes écervelées vous le fassent sentir à tout propos ; surtout quand on aime la

jeunesse, quoiqu'on soit vieux, et quand on a mille complaisances pour elle.

EUGÉNIE. — Est-ce que bon papa connaît toutes ces demoiselles?

GERTRUDE. — Certainement qu'il les connaît, et probablement il vous conduira avec votre maman au Château de M. du Moutiers, à la Maison-Grise de Mme de Limeuil, qui est veuve, et chez M. Montbrun à la Ferme.

EUGÉNIE. — Oh! quel plaisir! car enfin, ma bonne, ce serait bien triste, n'est-ce pas, si je devais vivre toute seule, sans avoir d'amies de mon âge?

GERTRUDE. — Assurément!

EUGÉNIE. — Ma bonne, dis-moi, je te prie, comment sont toutes ces demoiselles?

GERTRUDE. — Oh! je les connais de vue seulement. Vous pensez bien qu'elles ne daignent point prendre garde à une

vieille servante comme moi, et que je n'accompagne jamais Monsieur dans des maisons comme cela ! Au Château surtout, on a bien de l'orgueil !

EUGÉNIE. — Et pourquoi cela, ma bonne ?

GERTRUDE. — Dame ! ils sont nobles, ils sont riches, ils ont des voitures, et ils vont passer tous les hivers à Paris.

EUGÉNIE. — Ah !... Mais nous sommes riches aussi, et nous avons aussi une voiture ?

GERTRUDE. — Oui, une carriole ! est-ce que c'est une voiture, cela ? Vous verrez comme c'est beau, le Château ! Les belles dorures, les belles glaces dans les appartemens, et le parc avec une rivière sur laquelle il y a un bateau et un pont chinois, et une chaumière russe, et un kiosque, et un gazon anglais...

EUGÉNIE. — Tout cela sur la rivière ?

GERTRUDE. — Eh! non; à l'entour, à côté, partout où il faut.

EUGÉNIE. — Ah! je comprends! Et chez Mme de Limeuil, ma bonne?

GERTRUDE. — A la Maison-Grise c'est tout aussi beau, mais dans son genre. C'est élégant, c'est à la mode, et ces dames vont aussi passer l'hiver à Paris.

EUGÉNIE. — Et bon papa, est-ce qu'il reste ici l'hiver?

GERTRUDE. — L'hiver comme l'été.

EUGÉNIE. — Cela me fera bien du chagrin de voir partir toutes mes amies, et de rester moi toute seule!

GERTRUDE. — Oh! vous n'êtes pas encore l'amie de ces demoiselles!

EUGÉNIE. — Je le deviendrai, tu verras!

GERTRUDE. — C'est possible. Il n'y a que Mme Montbrun qui passe toute l'année dans sa maison. Cette maison est pres-

que une ferme au-dehors et au-dedans.

EUGÉNIE. — Mme Montbrun a-t-elle beaucoup de petites filles?

GERTRUDE. — Elle en a deux; une de douze ans, une de sept ans, et un petit garçon de cinq ans.

EUGÉNIE. — Ah! tant mieux; ce sera l'ami d'Alfred. Ma bonne, pourquoi donc a-t-elle une ferme au lieu d'une maison?

GERTRUDE. — C'est qu'ils ne sont pas riches. Ils vivent sur leur petit bien, et M. Montbrun fait valoir lui-même; c'est-à-dire qu'il a des journaliers, des garçons de ferme et de charrue pour labourer les champs, pour faire les gros ouvrages enfin, et il surveille, et sa femme aussi. Ce sont des personnes bien honnêtes, que chacun aime et estime dans le pays, mais ils ne vont pas au Château ni à la Maison-Grise.

EUGÉNIE. — Pourquoi donc pas, ma bonne?

GERTRUDE. — Vous verrez bien pourquoi quand vous y serez allée vous-même une ou deux fois. »

Une dernière question expira sur les lèvres d'Eugénie, parce que sa mère l'appelait.

« Me voilà, maman! » s'écria-t-elle, et elle partit en courant.

III

LE CHATEAU.

Il y avait huit jours que M. Dufougerai était délivré de ses douleurs de goutte, lorsqu'il pria sa belle-fille de se préparer à faire avec lui, le lendemain, quelques visites de voisinage.

« Nous avons, dit-il, des personnes aimables dans notre petit pays. En apprenant l'arrivée de ma jeune famille, toutes m'ont fait promettre que je la leur présenterais; et je tiens d'autant plus à remplir ma promesse, que je suis très fier de ma fille Pauline et de mes petits-enfans. Qu'on se fasse donc bien *belles* et bien *beau* pour demain. Nous commencerons par le *Château;* à *tout seigneur, honneur!* »

Eugénie était dans une telle joie et dans une telle impatience de se trouver au lendemain, qu'elle demanda à s'aller coucher en même temps qu'Alfred, afin de dormir vite et que la nuit passât plus promptement. Mais son agitation même chassa le sommeil. Elle ne s'endormit que vers les deux heures du matin, et au premier chant du coq elle était debout.

N'osant pas éveiller encore sa mère, elle se mit à examiner, l'une après l'autre, celles de ses robes, en fort petit nombre, qui lui paraissaient ordinairement jolies ; mais ce jour-là elle les trouva laides. Et son chapeau de grosse paille de Suisse... oh! comme elle aurait prié sa mère, lors de leur passage à Paris, de lui en acheter un plus beau, si elle avait pu prévoir qu'elle serait admise dans *un château!*

Quelques mots de regret sur le peu d'élégance de la toilette qu'elle pouvait faire, lorsque vint le moment de s'habiller, mirent promptement Mme Dufougerai au fait de ce qui donnait à Eugénie un air moins gai que de coutume.

« Ma chère amie, lui dit-elle, si nous habitions la ville, peut-être ne serions-nous pas *reçues* chez M. du Moutiers ; mais à la campagne, et à cause du voi-

sinage, on consent à voir des *gens* que partout ailleurs on dédaignerait; pourquoi donc ces gens-là se croiraient-ils obligés à des frais de toilette tout-à-fait extraordinaires et parfaitement inutiles?

EUGÉNIE. — Mais toi pourtant, maman, tu te fais *belle*, bien *belle!*

Mme DUFOUGERAI. — Par respect pour le désir de mon beau-père et pour le rang que mon mari tenait dans le monde, je dois être vêtue comme il convient à ce rang, mais sans rien diminuer pourtant de la simplicité, que je préfère au luxe. Toi, ma fille, te voilà mise comme il convient à une enfant de ton âge, proprement et fraîchement, cela suffit.

EUGÉNIE. — Je voudrais bien n'être plus une enfant! Maman, quand je serai une grande demoiselle, j'aurai des robes de soie et des chapeaux d'étoffe, n'est-ce pas?

Mme Dufougerai. — Comme je n'avais encore rien porté de tout cela lorsque je me suis mariée, je ne vois pas la nécessité que ma fille en porte... Allons, te voilà prête, descendons ; c'est assez parler de toilette pour aujourd'hui. Donne à ton frère sa casquette.

— Maman, s'écria le petit Alfred, quand je serai grand, j'aurai un chapeau d'homme ?

— Vois-tu ce que c'est que la contagion de l'exemple! dit Mme Dufougerai à sa fille. Voilà Alfred qui songe aussi à sa toilette ! Mes enfans, pour toutes ces choses-là, vous resterez enfans le plus long-temps possible, et plus tard vous me remercierez de l'avoir ainsi voulu ! »

Pendant le déjeûner, le bon papa donna quelques détails sur les deux familles qu'on allait voir dans la matinée ;

il termina en disant : « Je doute fort, ma chère Pauline, qu'au Château et à la Maison-Grise vous trouviez beaucoup d'attraits pour vos enfans et pour vous; mais il faudra faire cependant quelques visites, afin d'entretenir les relations de bon voisinage. Demain, nous irons à la Ferme, et nous verrons si nous serons d'accord sur le compte des personnes que nous y trouverons. »

On partit : le temps était magnifique; les champs, les prairies verdoyaient au loin; les haies d'aubépine, d'églantiers et de clématite commençaient à se couvrir d'une verdure foncée, tandis que les ormes chargés de touffes de fruits, les peupliers, les saules présentaient aux regards une verdure jaunâtre et encore rare.

Alfred, assis près de son bon papa dans la carriole, croyait mener, parce

qu'il posait ses petites mains sur les rênes, et parce qu'il excitait de la voix le vieux Fédor, auquel, chaque matin, il allait porter un morceau de pain dans l'écurie. Eugénie aussi aurait voulu mener; mais elle avait tant de peur de salir ses gants et de chiffonner sa robe blanche, qu'elle se tenait tranquille auprès de sa mère, qui voyait avec peine ce goût précoce pour la parure et cette victoire de la vanité sur l'étourderie naturelle au jeune âge.

« Voilà le Château, je parie! » s'écria Eugénie, en apercevant, à l'extrémité du chemin que suivait la carriole, une longue avenue d'arbres encore dépouillés de tout feuillage, et au bout de l'avenue, une grille derrière laquelle se dessinait un grand bâtiment à deux étages.

« Oui, c'est le *Château*, répondit le

bon papa. Mais celui-ci ne date probablement pas d'une époque bien reculée, car il n'a ni tours, ni tourelles, ni chapelle, et toute la famille est obligée de se rendre comme nous, le dimanche, à l'humble église du village. Eugénie, aie soin de te tenir droite et de faire avec soin, en entrant dans le salon, ta plus belle révérence. »

Un sourire accompagna ces mots, et Eugénie devina que son bon papa était informé de ses prétentions à passer pour une *demoiselle comme il faut*, ce qui la fit un peu rougir.

On mit pied à terre à la porte de la grille, car les voitures seules, et non pas les carrioles, avaient le privilége d'entrer dans la cour du Château; et l'on traversa cette vaste cour avec toute la dignité convenable. Ce fut avec la même dignité qu'on donna ses noms au laquais qui se

tenait dans le vestibule; et avec une dignité encore plus grande, on entra dans le salon, après qu'il eut annoncé à haute et intelligible voix : M. Dufougerai, Mme Dufougerai, M. et Mlle Dufougerai.

Eugénie, au premier moment, ne vit et n'entendit rien. Elle était comme paralysée par la timidité excessive qui, tout-à-coup, s'était emparée d'elle. Enfin elle se remit, et elle fut bien étonnée de trouver dans Mme du Moutiers la mère, et dans Mme du Moutiers la jeune, des manières si parfaitement polies, que presque aussitôt elle se sentit à l'aise.

En ce moment Mlles Élisabeth et Louise firent leur entrée dans le salon, sous la conduite de leur gouvernante, froide et sèche Anglaise, qui ne marchait et ne gesticulait qu'avec la raideur et la précision d'un automate bien monté.

Après les présentations d'usage, on

étendit le cercle. Eugénie n'osait lever les yeux, car elle avait déjà rencontré plusieurs fois les regards des deux sœurs curieusement fixés sur elle.

« Mademoiselle Wilson, puisque Mme Dufougerai veut bien le permettre, si vous conduisiez les enfans au parc ! » dit Mme du Moutiers la mère.

La gouvernante se leva, ses élèves se levèrent, Eugénie se leva aussi sur un signe de sa mère, et prit la main d'Alfred qui était déjà debout et prêt à partir, et l'on traversa gravement le salon pour sortir par la porte du vestibule qui donnait sur le parc.

Tant que l'on fut en vue, on n'avança que d'un pas de procession; puis, tout-à-coup, Élisabeth et Louise, s'emparant chacune d'une des mains d'Eugénie et d'Alfred, prirent leur élan en s'écriant : « Courons! Mlle Wilson ne sait pas

courir! » et bientôt on se trouva à une grande distance de la gouvernante. On ne s'arrêta qu'auprès du kiosque où l'on entra, et dont Élisabeth ferma soigneusement la porte.

« Que Mlle Wilson nous cherche maintenant, dit-elle; cela la promènera, et pendant ce temps nous causerons. C'est qu'elle est bien ennuyeuse, Mlle Wilson !

— Oui, bien ennuyeuse ! » répéta Louise.

En peu d'instans une grande intimité s'établit, et les confidences commencèrent. Eugénie, tout étonnée, apprit que ses nouvelles amies s'ennuyaient beaucoup dans leur magnifique demeure, et dans ce parc si beau, qui offrait une promenade si agréable et si étendue; qu'on n'allait chez personne, ce qui faisait que personne ne venait. Cependant on au-

rait eu bien du plaisir à voir de temps en temps les demoiselles de Limeuil ; mais leurs parens étant des enrichis, des parvenus, M. du Moutiers consentait, par condescendance, à les recevoir, mais ne voulait pas que sa femme et ses filles allassent dans cette maison.

« Pour vous, ma chère Eugénie, ajouta Élisabeth, c'est bien différent. Papa estime beaucoup M. Dufougerai dont la famille est tout-à-fait honorable. Aussi je pense bien que nous irons vous rendre votre visite, et alors vous reviendrez ; vous passerez des journées entières ici, nous jouerons des tours à la gouvernante, et nous nous amuserons bien, n'est-il pas vrai, Eugénie?

—Je ne demande pas mieux,» répondit Eugénie qui se sentait extrêmement flattée d'appartenir à une famille tellement *honorable* que M. du Moutiers croirait

devoir rendre la visite, tandis qu'il n'allait pas chez Mme de Limeuil.

On n'en aurait pas fini de sitôt avec les causeries *à cœur ouvert*, si les sons d'une grosse cloche, fort affaiblis par la distance, n'étaient pas venus faire tressaillir les deux sœurs.

« C'est nous qu'on appelle ! dit Louise avec impatience. Allons, il faut partir et aller rejoindre l'ennuyeuse Mlle Wilson! Retournons par le même chemin, afin de la trouver, car nous serions grondées si l'on savait que nous nous sommes promenées sans elle.

— Se promener avec Mlle Wilson, ajouta Elisabeth, est tout aussi agréable que de se promener avec une tortue. »

A l'imitation de Louise, Eugénie rit de la plaisanterie, quoiqu'elle la trouvât en secret déplacée et de mauvais goût.

Mlle Wilson voyant ses élèves lui

échapper, s'était paisiblement assise sur un banc, et s'était mise à lire.

Elle ne dit pas un mot aux deux sœurs, se leva, et l'on reprit la marche en procession jusqu'au salon, où l'on rentra avec la même gravité qu'au moment du départ. Les adieux furent solennels, tout autant que l'avait été la réception ; les dames du Moutiers invitèrent Mme Dufougerai à les venir voir, à leur envoyer ses enfans, et enfin l'on se sépara.

Quelques minutes après, la carriole roulait dans une autre direction.

IV

LA MAISON-GRISE.

Le trajet du Château à la Maison-Grise n'étant pas très long, Eugénie n'eut que le temps de dire quelques mots à sa mère de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec ses nouvelles *amies*, et l'on arriva à cette

maison dont le bas seulement, imitant fort bien le stuc gris, lui avait fait donner par les paysans le surnom sous lequel on la désignait dans le pays. Une palissade peinte en vert, de même que les jalousies et les persiennes, car chaque fenêtre avait l'une et l'autre du côté de la grande route, entourait un parterre sans doute rempli de fleurs en été, et à travers lequel on passait pour se rendre à la porte principale. Celle-ci était garnie en dehors de grattoirs en fer, en dedans de brosses et de paillassons, dont la vue seule donnait à penser que dans l'intérieur devait régner une propreté recherchée ; c'était comme un avertissement aux arrivans de *secouer la poussière de leurs pieds;* avertissement souvent négligé par les visiteurs, qui trouvaient parfaitement ridicule ce respect de Mme de Limeuil pour le tapis qui garnissait l'escalier jusqu'au premier étage,

et pour son parquet toujours si bien ciré que c'était merveille.

« Permis encore à Paris, disait-on, mais à la campagne !... Les gens qui n'ont jamais rien vu, rien eu, et qui n'ont point fréquenté de grandes maisons, se trahissent toujours par ces misères. »

Un jokey, élégamment vêtu, introduisit la famille Dufougerai dans un salon où brillait du feu comme en hiver, tandis que la cheminée, la jardinière, le guéridon étaient couverts des fleurs de la saison, et que les fenêtres, toute grandes ouvertes, laissaient passer l'air pur et les rayons du soleil, adoucis cependant par des stores transparens et embellis de dessins variés.

Au Château, Eugénie avait oublié promptement sa toilette modeste, son chapeau de grosse paille, sa simple robe de percale; mais ici, elle se trouvait tout-

à-fait déplacée, et elle osait à peine s'asseoir sur ces beaux meubles de formes si élégantes, garnis de housses de toile de Perse d'une finesse extrême.

Ce fut bien autre chose quand Mme de Limeuil parut; et bien autre chose encore, lorsqu'Eugénie vit ces manières affectées, lorsqu'elle entendit cette petite voix flûtée, que bien des femmes prennent trop souvent pour la manifestation la plus exquise du plus suprême bon ton. Toute déconcertée, elle regardait sa mère dont la toilette lui avait paru si *belle* le matin même; auprès de l'élégant négligé de Mme de Limeuil, cette toilette était des plus mesquines.

Mme Dufougerai ne se montrait cependant pas embarrassée du tout de ces énormes différences qui chagrinaient beaucoup Eugénie et lui donnaient tant de malaise. M. Dufougerai, de même que

sa belle-fille, causait avec aisance, sans s'inquiéter des marques poudreuses imprimées au parquet par ses pieds malades et chaussés de gros souliers de castor.

« J'entends la harpe de Mlle Aloïse, dit-il tout-à-coup. N'aurons-nous pas le plaisir, Madame, de voir vos charmantes filles? »

Mme de Limeuil inclina la tête avec le plus gracieux sourire, sonna, et dit d'avertir ces demoiselles que *Madame* les demandait au salon.

Aloïse, jeune personne de quatorze ans, parut la première. C'était une brune, point jolie du tout, très grande, très maigre, et qui offrait la parfaite copie des manières de Mme de Limeuil; seulement elle joignait à cet avantage un petit air de dédain fort peu aimable. En entrant, elle salua légèrement tout le

monde, et alla s'asseoir à côté de sa mère, sans parler à personne.

Un instant après, ses deux jeunes sœurs arrivèrent ensemble, et Eugénie eut sous les yeux l'étrange spectacle de trois jeunes filles tellement extraordinaires par leur afféterie et par leurs poses étudiées, que, toute stupéfaite et bien persuadée de leur immense supériorité, elle baissa la tête en rougissant, à la pensée qu'elle leur était en tout fort inférieure.

« Enfans, allez faire connaissance au jardin, » dit M. Dufougerai. Depuis long-temps il était familier dans cette maison, dont il avait connu intimement le chef.

« Ah! Monsieur Dufougerai, s'écria Mme de Limeuil avec *sensibilité*, oubliez-vous donc que les arbres ne sont point encore garnis de feuilles! Mes filles sont

fort délicates, et je crains pour elles, par dessus tout, le hâle, qui gâte la peau et gerce les lèvres. Mon Emma, conduis, avec ta sœur, M. et Mlle Dufougerai dans votre salle d'étude. Tu as à leur faire voir des choses ravissantes, des dessins délicieux..... Va, mon Emma, mon ange ! »

L'ange Emma se prêta d'assez mauvaise grâce à ce qu'on exigeait d'elle, et sa petite sœur Antonine fut la seule qui parut quitter volontiers le salon.

Antonine avait une expression d'espiéglerie qui contrastait beaucoup avec les manières affectées qu'elle voulait prendre, à l'imitation de sa mère et de ses deux sœurs aînées. Elle était à-peu-près de l'âge d'Eugénie, et, dans une maison où l'on s'efforçait de remplacer la nature vraie par une nature factice, elle seule avait conservé encore quelque chose de

la franchise et de la cordialité de l'enfance. Cependant la *mise* d'Eugénie, et même celle d'Alfred, lui paraissaient si étranges, qu'elle ne cessait de les examiner en ouvrant les yeux dans toute leur grandeur. Sans le vouloir assurément, elle blessa l'amour-propre d'Eugénie par des questions fort singulières, et qui avaient pour but de s'assurer si Eugénie ne possédait pas de plus belle robe que cette robe de percale, à laquelle il manquait encore de n'être point faite à la dernière mode.

« Venez, dit-elle tout-à-coup, que je vous montre mes parures pour le printemps, et les étoffes que maman m'a données pour cet été. Emma n'a pas envie du tout de défaire ses portefeuilles; et puis des dessins, ce n'est pas amusant à regarder.

— Mais, moi, ça m'amusera de les

regarder ! s'écria Alfred. J'aime tant les images !

— J'en suis bien fâchée, repartit Emma ; mais, moi, cela m'ennuie de tout mettre en désordre pour amuser un petit garçon que je ne connais pas.

— Venez avec nous, reprit vivement Antonine ; nous trouverons bien quelque chose pour vous occuper pendant que nous causerons. »

La chambre d'Antonine était petite ; mais tout ce que le luxe peut inventer de riche et d'élégant s'y trouvait réuni à profusion, plus encore pour le plaisir des yeux que pour la commodité. Les tiroirs d'un joli chiffonnier, des cassettes en bois rares, et de toutes les grandeurs, s'ouvrirent aux yeux émerveillés d'Eugénie, et, pour la première fois de sa vie, elle comprit de combien de choses, absolument étrangères pour elle, se com-

posaient la plupart des toilettes de jeunes filles qu'elle avait eu l'occasion d'admirer pendant le séjour bien court qu'elle avait fait à Paris. Les colliers en ruban, les sautoirs, les ceintures, tenaient à eux seuls une place considérable dans tous les brillans colifichets qu'Antonine étalait sur les chaises avec tant de complaisance, en expliquant fort en détail que telle couleur allait seulement avec telle couleur; que le sac, que les gants devaient être assortis au chapeau, à la robe, à la chaussure; que, pour la promenade simple, il fallait une autre toilette que pour la pêche....

« M. et Mme Dufougerai demandent *Mademoiselle*, dit une femme de chambre élégante en ouvrant la porte. Ah! mademoiselle Antonine, quelle besogne vous m'avez encore préparée là!

— Est-ce que maman vous paie pour

ne rien faire ! » répliqua Antonine avec une dureté dont Eugénie rougit pour elle.

Emma ne se montra point au moment des adieux, et sa mère l'excusa en disant : « C'est une artiste que ma fille. Comme tous les gens à talent, elle a besoin de solitude. A...dieu ! a...dieu ! » répéta-t-elle plusieurs fois en allongeant avec langueur la première syllabe de ce mot, qu'elle prononçait d'une façon très particulière.

Tout le monde fut assez silencieux au retour, et Gertrude, qui vint au-devant de son maître jusque dans la cour, ne put s'empêcher de faire quelques remarques sur le danger qu'il y avait, pour un vieillard, à retarder l'heure de ses repas.

« Mettons-nous à table sur-le-champ, je ne demande pas mieux, » répondit

M. Dufougerai à la vieille gouvernante.

Celle-ci murmurait entre ses dents : « Il est une heure... nous qui dînons toujours à midi juste!.. comme si l'on n'aurait pas pu se borner à faire seulement une visite aujourd'hui!

— Allons, Gertrude, ne grondez pas, et servez chaud! nous n'irons demain qu'à la Ferme!

— Servez chaud! servez chaud! Le dîner ne sera que trop chaud, car il est à moitié brûlé! »

Eugénie, en écoutant Gertrude, se disait tout bas : Elle ne murmurerait pas comme cela si elle était avec Antonine!

« Eh! bien, ma fille, comment trouvez-vous nos voisins? demanda M. Dufougerai lorsqu'on fut à table.

— Mon père, répondit Mme Dufougerai, il est difficile de juger les gens à la première vue. J'avoue cependant

que les dames du Moutiers me plaisent beaucoup plus que Mme de Limeuil.

— Et à moi aussi ! s'écria vivement Eugénie.

M. Dufougerai. — Tu veux parler des demoiselles ; car, pour les mamans, c'est à peine si tu les as entrevues.

Eugénie. — Oui, bon papa. Élisabeth, Louise et moi, nous sommes déjà bonnes amies ; tandis que pour les demoiselles de Limeuil...

Alfred. — Moi non plus je ne les aime pas : elles n'ont pas voulu me montrer leurs images !

Eugénie. — Antonine m'a montré, à moi, ses ceintures, ses colliers et ses robes... pour m'humilier. »

En prononçant ces mots, les larmes qu'Eugénie retenait depuis le matin coulèrent en abondance, et elle s'enfuit aussitôt.

« Quand il y a de la pluie, l'orage dure moins long-temps, dit le bon papa. Gertrude, allez dire à Eugénie qu'elle revienne au moins pour le dessert. »

La vieille bonne chercha long-temps avant de découvrir l'endroit où Eugénie s'était réfugiée pour pleurer en liberté. Mais vainement elle voulut savoir la cause d'une douleur si vive. Eugénie était à-la-fois trop troublée par les souvenirs de la matinée, et trop honteuse du mouvement auquel elle venait de se laisser aller, pour se trouver en état de répondre aux questions de Gertrude; et Gertrude, en voulant la consoler, ne faisait qu'exciter encore ses larmes.

« Allons, allons, il faut revenir à table, ma chère demoiselle Eugénie, dit-elle en la prenant doucement par le

bras. Nous avons le temps, pendant que nous traverserons le jardin, de nous sécher si bien les yeux, qu'il n'y paraisse plus. Je vous avais bien dit que les demoiselles de Limeuil ne vous plairaient guère ! Ces gens à argent, voyez-vous, ne sont jamais aimables. Personne ne les aime dans le village, aussi dit-on que Mme de Limeuil vendra sa maison l'année prochaine, pour aller s'établir ailleurs.

— Ah ! tant mieux ! s'écria Eugénie ranimée soudain par cette *bonne* nouvelle. Si maman veut m'en croire, nous n'y retournerons plus jamais ! »

On avait quitté la table lorsqu'Eugénie rentra, et Mme Dufougerai venait de commencer la partie de tric-trac du bon papa ; c'était l'occupation de chaque jour, après le dîner.

« Eh ! bien, dit M. Dufougerai, grâce

à notre susceptibilité, nous avons dîné par cœur aujourd'hui, n'est-ce pas? Nous en goûterons mieux. Va jouer ou réfléchir, comme tu voudras, dans le jardin. Tu dois quelque dédommagement à ton frère, qui s'est amusé encore moins que toi.

— Dans une heure, ajouta Mme Dufougerai, tu monteras à ta chambre, et tu étudieras tes leçons, car nous n'avons rien fait aujourd'hui.

— Maman, embrasse-moi! dit Eugénie avec timidité.

— Et moi aussi, je veux t'embrasser, quoique tu ne le mérites guère! » s'écria le bon papa. Eugénie, presque consolée, alla rejoindre son frère.

V

L'EXAMEN.

Tous les soirs, depuis qu'Eugénie savait parler, Mme Dufougerai l'aidait à passer en revue les plus petits évènemens de la journée, et à y puiser le sujet de quelques réflexions qui pussent servir à

la rendre, le jour suivant, plus raisonnable et meilleure. Eugénie trouvait dans sa mère tant de douceur et de bonté, et elle se sentait si fière des louanges qu'elle recevait, lorsque, d'elle-même, elle émettait une pensée juste et sage, que *l'examen* de la journée était toujours désiré par elle avec ardeur; mais cette fois, elle voyait à regret approcher l'heure.

Alfred aussi faisait *son examen*. Il raconta à sa mère comment on avait laissé là Mlle Wilson, pour aller s'enfermer dans le kiosque.

« Etait-ce bien? demanda Mme Dufougerai.

— Non, maman, répondit Alfred.

Mme Dufougerai. — Pourquoi n'était-ce pas bien?

Alfred. — Maman, je ne sais pas.

Mme Dufougerai. — Eugénie, aide ton frère à trouver pourquoi ce n'était

pas bien ; tu le sais, je pense, ou du moins tu le sens.

EUGÉNIE *en hésitant un peu.* — Alfred a raison, maman, ce n'était pas bien... du tout.

Mme DUFOUGERAI. — Mais pourquoi?

EUGÉNIE. — Maman... pour bien des choses. D'abord ce n'était pas poli... et ensuite... c'était presque... comme si ces demoiselles... avaient manqué... à leur mère ; car tu m'as dit, maman, que nos instituteurs représentent nos parens.

Mme DUFOUGERAI.—Oui, mes enfans; et ils les représentent avec désavantage, puisque leur autorité n'est pas aussi étendue que celle des parens. Il suffit donc, quand on a un bon cœur, de réfléchir un moment pour comprendre que manquer d'égards envers quelqu'un qui n'a point le pouvoir de nous en punir aussi sévèrement que nous le méritons

parfois, c'est commettre une lâcheté. Ne le sentez-vous pas, mes enfans ?

ALFRED. — Mais, maman, si tu savais comme elle est ennuyeuse, Mlle Wilson! Dis à Eugénie de te raconter tout ce que Louise et Élisabeth lui ont raconté !

Mme DUFOUGERAI. — L'un de vous a-t-il songé à demander à Mlle Wilson ce qu'elle pense de ses élèves?

Tous les deux ensemble. — Non, maman.

Mme DUFOUGERAI. — J'en suis fâchée, parce que je m'imagine que Mlle Wilson vous aurait dit des choses non moins étranges sur l'impolitesse habituelle, sur l'impertinence, sur la désobéissance et sur la sécheresse de cœur des demoiselles du Moutiers.

EUGÉNIE. — Alors, maman, elle aurait été injuste, je t'assure, parce qu'Élisabeth et Louise sont tout-à-fait bonnes.

Mme Dufougerai. — Où as-tu trouvé la preuve de leur bonté? Est-ce dans leur conduite envers leur gouvernante, et dans les plaintes qu'elles t'ont faites à son sujet?

Eugénie. — Élisabeth et Louise valent toujours mieux que les demoiselles de Limeuil!

Mme Dufougerai. — Cette supériorité dont tu les gratifies, se trouve, il me semble, renfermée dans des bornes bien étroites! D'après le peu que tu m'as appris des demoiselles de Limeuil, je crains de voir en elles des enfans si mal élevées, qu'il n'y a rien à en espérer pour le présent ni pour l'avenir.

Alfred. — Mlle Emma est bien méchante. Elle n'a pas voulu me faire voir ses images.

Mme Dufougerai. — Ce refus te tient au cœur, mon Alfred, car tu y reviens

sans cesse. On n'est point *méchant*, entends-tu, parce qu'on refuse de satisfaire les désirs d'un enfant; on manque seulement de complaisance. Tâche d'en avoir, toi, pour tout le monde; c'est le plus sûr moyen d'en obtenir des autres et de se faire aimer. Va dormir maintenant; voici Annette qui vient te chercher. Bonsoir, mon Alfred... »

Eugénie embrassa son frère à plusieurs reprises, et le vit s'éloigner à regret.

« Tu crains de rester seule avec moi, ma fille! dit Mme Dufougerai, qui devinait tous les mouvemens de l'âme chez ses enfans. Que dois-je penser de cette crainte?... Encore des larmes dans tes yeux!... je te vois prête à pleurer... Est-ce pour la même cause qui tantôt a fait couler à torrent tes pleurs?

— Non, maman... c'est que j'ai honte de moi!... » Et en disant ces mots, Eu-

génie cacha sa figure brûlante dans le sein de sa mère.

« Qu'as-tu donc fait dont tu aies à rougir? demanda Madame Dufougerai.

Eugénie.—Je n'ai rien fait, maman... mais j'ai pensé... j'ai eu de vilaines pensées... contre toi.

Mme Dufougerai. — Vraiment! et à quel sujet?... tu hésites!... mais *le sujet* tu peux me le dire, je ne demande que cela.

Eugénie. — Le sujet... maman... c'est... ma robe et mon chapeau...

Mme Dufougerai. — Ainsi les mauvaises dispositions où tu t'es trouvée à mon égard, ont commencé avec le jour; elles ont augmenté d'heure en heure, et comme, à midi, elles étaient arrivées au plus haut point, tes larmes ont enfin coulé! Je le conçois, ma fille! cela fait

tant de mal d'avoir *sujet* d'en vouloir à sa mère ! »

EUGÉNIE. — Maman, ne parle pas ainsi, ou bien je croirai... que tu railles!..

Mme DUFOUGERAI. — Je ne raille point, mon Eugénie, je te plains seulement d'avoir eu tant de chagrin à cause d'une robe et d'un chapeau. J'avais prévu, je dois l'avouer, que chez M. du Moutiers, que chez Mme de Limeuil, on s'étonnerait peut-être de l'extrême simplicité de ta mise; mais je croyais que, d'un côté, tu avais assez d'esprit pour comprendre qu'un chapeau de cinquante francs et une robe de cent francs, n'augmentent pas *positivement* notre propre valeur, pas plus qu'un chapeau de cinq francs et une robe de quinze ne la diminuent *réellement;* et d'un autre côté j'avais pensé que partout on aurait du moins assez de politesse pour ne point te punir,

par des airs de dédain ou par des mots piquans, d'un *tort* qui, au fond, n'était pas le tien.

EUGÉNIE. — Oh! maman, je n'ai pas à me plaindre d'Élisabeth et de Louise, bien au contraire! Elles m'ont fait toutes sortes d'amitiés, elles n'ont pas pris garde à ma toilette, et elles m'ont assuré qu'elles viendront nous voir avec leurs parens, parce que nous sommes d'une famille *honorable;* tandis que les demoiselles de Limeuil...

Mme DUFOUGERAI. — Achève, ma fille.

EUGÉNIE. — Maman, elles n'aiment pas beaucoup les demoiselles de Limeuil, et maintenant je vois bien pourquoi.

Mme DUFOUGERAI. — Pourquoi donc?

EUGÉNIE. — C'est qu'elles ne sont pas aimables.

Mme DUFOUGERAI. — Ainsi, en cette

circonstance, il ne s'est point agi de savoir si leur famille est *honorable* ou non?

EUGÉNIE. — Maman, je te demande pardon. Élisabeth m'a raconté que leur père était un parvenu, un enrichi.

Mme DUFOUGERAI. — As-tu compris ce qu'elle entendait par-là?

EUGÉNIE. — Maman... mais non.

Mme DUFOUGERAI. — Je vais te l'expliquer. Le père de ton grand papa était un pauvre paysan du Poitou. La révolution de 1793, en lui arrachant son fils, qui courut aux armes, avec tous les jeunes gens d'alors, pour défendre le pays attaqué par l'étranger, ouvrit à ce fils une carrière nouvelle, et ce fils, qui avait des moyens intellectuels, en même temps que du courage et de la probité, *parvint* à faire son chemin et à *s'enrichir;* car ton bon papa peut passer pour *riche* en com-

paraison de son père. Mon bisaïeul, à moi, dut au commerce de *parvenir* à *s'enrichir;* et tu sais qu'à Valenciennes nous comptons encore au nombre de nos parens une foule de petits commerçans qui seraient dédaignés par les demoiselles du Moutiers comme par les demoiselles de Limeuil, également orgueilleuses chacune à leur manière. Ton bon papa est donc un *parvenu,* un *enrichi,* tout comme l'était le père de M. de Limeuil, et comme le furent ton père et M. de Limeuil lui-même. Mais ta bonne maman, femme sage et sensée, ne s'est jamais glorifiée ni étonnée de la fortune de son mari; ma mère, à moi, tout aussi sensée, tout aussi sage, m'a fait apprécier dès le bas âge, à leur juste valeur, les avantages d'une aisance qui donne des jouissances et non pas du *mérite* aux gens que le sort favorise; et de la

sorte, nous avons vécu *honorablement*, c'est-à-dire sagement, sans dédaigner ceux que le hasard faisait nos *inférieurs*, sans prétendre à nous introduire bon gré mal gré dans l'intimité des gens que le monde et l'orgueil de la naissance nous montraient comme nos *supérieurs*, et quoique *parvenus* et *enrichis*, nous avons été *honorés* de nos *supérieurs* et de nos *inférieurs*.

» Il n'en a pas été ainsi dans la famille de M. de Limeuil. Là, on s'est imaginé que l'argent donne tous les droits, tous les genres de mérite, et, de cette croyance, sont nés des prétentions au moins exagérées, et des dédains pitoyables. On ne s'est pas mis en peine d'acquérir par l'éducation un mérite réel; *l'argent* faisant *tout*, on a voulu effacer, à force de luxe et de folies, le souvenir de la misère passée, et les *manières*, *l'affec-*

tation ayant paru être, à des gens qui n'avaient jamais fréquenté la bonne compagnie, le suprême bon ton, on a travaillé avec ardeur à se rendre parfaitement ridicule.

» Voilà, ma chère enfant, l'histoire de ta famille et de celle de Mme de Limeuil, dont les deux chefs, comme tu vois, ont les mêmes droits au titre de *parvenus* et d'*enrichis*. Mais tandis que ton bon papa et ton père sont restés *honorables*, et *honorés*, par leur simplicité et par leur peu de prétentions, MM. de Limeuil père et fils ont excité à-la-fois, par une conduite contraire, l'envie des petits, la colère des grands, et la pitié des gens sensés. Personne ne les aime, personne ne les *honore*, et Mme de Limeuil prépare à ses filles, en leur donnant des goûts et une éducation que réprouve le bon sens, un bien triste avenir.

Eugénie. — Maman, je veux être *honorable* et *honorée;* et maintenant, je te le promets, Antonine pourra me montrer ses belles robes, ses rubans, ses pèlerines brodées, sans que je pleure du regret de n'en pas avoir aussi, moi ; car c'est cela, maman, qui m'a fait pleurer... et je t'ai accusée... d'avarice! Maman, pourras-tu me pardonner!... Oh ! c'est que j'ai pensé toutes sortes de choses bien vilaines encore, maman!... Je m'en repens à présent de tout mon cœur...

Mme Dufougerai. — Je le crois, ma fille. Je les ai devinées, ces pensées dont tu t'accuses... et j'en ai beaucoup souffert ! »

Eugénie se jeta dans les bras de sa mère en l'accablant de caresses. Mme Dufougerai ne répondait pas avec autant d'abandon que de coutume à la tendresse de sa fille, qui lui dit avec instance :

« Maman, je t'en prie, dis que tu me pardonnes !

— Te trouves-tu *pardonnable* toi-même ? » demanda Mme Dufougerai.

Eugénie baissa la tête avec confusion.

« A demain, ma fille. Je pardonne *beaucoup* à la vivacité de ton âge ; mais il ne faut pas que cette vivacité altère la bonté du cœur. Bonsoir, Eugénie ; à demain. »

VI

LA FERME.

La vieille gouvernante fut fort étonnée, le jour suivant, du changement qui s'était opéré dans les idées d'Eugénie. Comme toutes les personnes dont l'éducation a été négligée, elle attachait beaucoup d'importance à la toilette, et peut-être avait-

elle augmenté la veille le chagrin de la jeune fille, en se récriant sur la simplicité de sa parure, lorsqu'il s'agissait d'aller rendre visite aux dames du *Château*, et à Mme de Limeuil.

« Aujourd'hui, lui dit-elle, vous êtes convenablement et même élégamment pour aller à la Ferme.

— Je l'étais aussi hier, ma bonne, répondit Eugénie.

—Comment! s'écria Gertrude surprise. Vous avez pourtant assez pleuré du chagrin que vous a causé Mlle Antonine en vous demandant si vous n'aviez pas de plus belles robes, et en vous montrant toutes ses richesses ?

Eugénie. — Oui, ma bonne, c'est vrai ; mais le soir j'ai pleuré encore plus fort quand j'ai senti comme j'avais été injuste envers maman, et comme j'avais eu de *l'envie*... C'est bien vilain, vois-tu,

l'injustice et l'envie! je n'en veux plus avoir. Je veux être *honorable;* et les belles robes ne suffisent pas pour rendre *honorable*, maman me l'a fait bien comprendre.

GERTRUDE. — A la bonne heure; mais enfin chacun doit tenir son rang dans le monde, et faire voir par ses vêtemens qu'on n'est pas... des gens de rien.

EUGÉNIE. — Qu'est-ce que c'est donc que des gens de rien, ma bonne?

GERTRUDE. — Dame!... des gens qui n'ont rien; des ouvriers, des paysans...

EUGÉNIE. — Ne va pas dire cela à bon papa, au moins!

GERTRUDE. — Pourquoi donc pas?

EUGÉNIE. — C'est que le papa de bon papa était un paysan.

GERTRUDE. — Qui est-ce qui vous a dit une fausseté pareille?... Ah! par exemple!...

Eugénie. — Ce n'est pas une fausseté; c'est maman qui me l'a dit; et maman doit le savoir, j'espère. »

Gertrude était tellement confondue de ce qu'elle venait d'apprendre, qu'elle demeura muette.

« Vois-tu, ma bonne, reprit Eugénie, nous sommes aussi, nous, des *enrichis* et des *parvenus*, comme la famille de Limeuil, et pourtant nous sommes *honorables*, nous, parce que nous ne dédaignons pas nos *inférieurs*, et parce que nous ne croyons pas que notre argent nous donne le droit d'entrer dans l'intimité de nos *supérieurs*.

— Je savais bien, s'écria Gertrude, qu'il devait y avoir une différence!... Monsieur, le fils d'un paysan!... Pourvu qu'on n'en sache rien au Château!... Si ce n'était pas votre maman qui vous l'a dit, je croirais que c'est une calomnie

inventée pour faire du tort à Monsieur.

— Quel tort cela pourrait-il faire à mon beau-père ? » demanda Mme Dufougerai, qui venait d'entrer dans la salle, et avait entendu une partie de l'entretien. « Croyez bien, Gertrude, que si vous l'avez ignoré jusqu'à présent, c'est que l'occasion ne s'est pas présentée, pour M. Dufougerai, de vous le dire : il a assez de bon sens pour ne point rougir de sa naissance.

— Oh ! Madame, répondit Gertrude, je l'ai souvent entendu dire à Monsieur lui-même ; mais j'ai toujours cru qu'il parlait ainsi par plaisanterie, ou pour encourager les gens qu'il protége et qu'il aide, à travailler et à donner de l'éducation à leurs enfans. »

Mme Dufougerai sourit et dit : « J'en suis fâchée, Gertrude, mais c'est la vé-

rité. Mon aïeul, à moi, était un petit marchand qu'on se souvient encore, à Valenciennes, d'avoir vu vendre au détail, dans sa petite boutique, les menues merceries, dont le produit lui a donné la possibilité d'étendre son commerce et de s'enrichir enfin. Si la famille de Limeuil se souvenait de son ancienne origine, et avait le bon sens de ne point s'en trouver humiliée, elle serait, comme l'est mon beau-père, estimée et honorée des riches et des pauvres, des nobles et des roturiers. »

Le bon papa ne dit pas un mot de la petite scène de la veille, et comme Eugénie était réconciliée depuis le matin avec sa mère, elle monta gaîment dans la carriole, toute disposée à mener à son tour, et absolument délivrée de la crainte de gâter ses gants et d'altérer la fraîcheur de sa robe.

Il n'y avait qu'un quart de lieue à peine de la maison de M. Dufougerai à la Ferme, qui se trouvait placée à mi-côte, à peu de distance du village qu'elle dominait. Les enfans y seraient allés à pied plus volontiers qu'en voiture, si le bon papa avait pu marcher.

Les aboiemens de deux énormes chiens et les gloussemens des poules, des canards, se sauvant tout effarouchés devant la carriole, qui venait d'entrer dans la cour par la porte charretière toute grande ouverte, annoncèrent aux habitans de la Ferme qu'une visite *extraordinaire* leur arrivait. Une fenêtre s'ouvrit au premier étage, et la figure d'une grosse fille de basse-cour s'y montra, en même temps qu'au rez-de-chaussée deux enfans accouraient sur le seuil de la porte. Ils disparurent aussitôt, et, comme on était tout auprès de la mai-

son, il fut facile d'entendre les deux voix crier ensemble : « Maman, viens vite! c'est M. Dufougerai! »

Le bon papa, servant d'introducteur à sa famille, la fit entrer dans une grande salle, au rez-de-chaussée. On s'assit, en attendant l'arrivée de Mme Montbrun.

Il n'y avait dans cette pièce que des meubles de bois de chêne, de forme antique ; mais partout régnait une extrême propreté. De chaque côté de la vieille pendule placée sur la haute cheminée, où ne se trouvait pas de glace, des vases de verre bleu contenaient des fleurs dont le parfum embaumait l'air. Des rideaux un peu étroits, mais d'un beau blanc, garnissaient les quatre fenêtres ; deux s'ouvraient sur la campagne, qui s'étendait au loin, et les deux autres sur la cour de la Ferme. En face de la cheminée, à l'autre extrémité de la salle, on

voyait suspendus en sautoir le fusil, la carnassière et la poire à poudre du maître du logis.

Mme Montbrun tarda peu à paraître avec ses trois enfans. Les présentations n'eurent rien de la froideur et de la sécheresse de la veille; dès la première vue on se convint, et peu d'instans après les cinq enfans, réunis dans une chambre au premier étage, s'amusaient avec les poupées, les livres de Juliette, d'Agathe et de Léon. Il n'était question, cette fois, ni de noblesse, ni d'honorable, ni d'artiste, ni de toilette, mais de l'histoire des poupées et des jouets d'Allemagne, dont les petits *fermiers* possédaient une très jolie collection. Il y avait aussi à regarder une quantité de gravures, de caricatures et de costumes de tous les pays du monde, dans des livres de voyages, où se trouvait encore

la représentation d'oiseaux, d'animaux singuliers, sur lesquels Juliette et sa sœur donnaient des explications fort amusantes. Cependant les petits garçons laissèrent tout là pour courir au jardin, et les jeunes filles tardèrent peu à les suivre.

Le jardin était grand; mais, planté de légumes et d'arbres fruitiers, il n'avait d'agréable qu'une longue allée de charmille placée à l'extrémité. Cette charmille, qui datait peut-être d'une centaine d'années, n'ayant pas été taillée depuis long-temps, offrait déjà un dôme de verdure à peine développée, et à laquelle viendraient, plus tard, se mêler les fleurs de la vigne folle, de la clématite, du jasmin, du chevrefeuille, qui grimpaient en serpentant autour des troncs des charmes. Les jardins des enfans formaient des plates-bandes au pied

des arbres, et les petits fermiers prirent plaisir à donner des bouquets de giroflée jaune, de tulipes, de jacinthes et de bons-hommes, à Eugénie et à son frère, en promettant de réserver pour eux les premiers boutons de rose qui paraîtraient.

« Et si vous voulez, ajouta Agathe, nous vous donnerons en outre, à chacun, un jardin, que nous cultiverons pour vous, et auquel vous travaillerez quand vous viendrez.

— Je le veux bien, repartit Eugénie; et nous vous en donnerons aussi un, à chacun, auprès des nôtres; ou bien nous partagerons les nôtres avec vous, si Étienne, le jardinier de bon papa, ne veut pas qu'on lui prenne encore du terrain.

— C'est cela, s'écria Juliette, l'aînée de la famille. Maintenant venez voir

nos ruches, et notre laiterie, et notre pigeonnier. »

Eugénie et son frère, quelque curieux qu'ils fussent de voir des ruches de près, se tinrent cependant à distance, dans la crainte d'être piqués ; puis on alla boire du lait de beurre à la laiterie, qui était, comme tout le reste, parfaitement entretenue ; on monta au pigeonnier, où l'on prit plaisir à caresser les pigeonneaux ; on descendit ensuite dans la basse-cour, sans songer à visiter la bergerie ni l'étable, mais on s'arrêta longtemps à admirer les dindons qui faisaient *la roue* au soleil, et les canes, les canards qui barbotaient dans une superbe mare réservée tout exprès pour leurs menus plaisirs. Une aventure qui intéressa beaucoup Eugénie, et qui fit rire Alfred de bon cœur, ce fut celle d'une pauvre poule à laquelle on avait fait couver,

avec ses œufs, des œufs de cane. Elle venait d'amener sa petite famille, éclose de la veille, et elle suivait, en criant et en battant des ailes, ses canetons, que leur instinct poussait à se jeter à l'eau, et qui s'y jetèrent en effet, au grand désespoir de la pauvre poule. Elle allait et venait sur le bord de la mare, dans une agitation que partageaient ses petits poussins, qui couraient et qui criaient de compagnie, comme pour rappeler leurs frères et sœurs : mais les canetons n'en tenaient compte ; ils nageaient fièrement en pleine eau, ce qui étonnait beaucoup Eugénie et ce qui amusait infiniment Alfred.

La grosse fille de basse-cour vint dire aux enfans qu'on les demandait dans la salle, et il fallut s'arracher, bien à contre cœur, au plaisir de voir les canetons sortir de l'eau et à celui d'entendre Ju-

liette parler *comme un livre*, ainsi que le disaient les paysans, au sujet de l'instinct dont les animaux sont doués, et qui, chez quelques espèces, se manifeste d'une manière prononcée dès le jour même de la naissance.

Lorsqu'on rentra dans le salon, la gaîté la plus vive brillait sur tous ces jeunes visages, et Mme Dufougerai, le bon papa, Mme Montbrun, ne paraissaient pas moins charmés les uns des autres que ne l'étaient leurs enfans. Les adieux se ressentirent des dispositions amicales où l'on était mutuellement. Les invitations de revenir, les promesses de se voir le plus souvent possible, se mêlèrent aux embrassades, aux adieux répétés, qui retentirent long-temps encore après que le vieux Fédor eut prit le petit trot, qui était son allure accoutumée.

Cette fois Eugénie ne tarit pas, pen-

dant toute la route, sur ce que Juliette et Agathe lui avaient fait voir ou lui avaient raconté; Alfred aussi était dans l'enchantement; il ne parlait que de son *ami Léon*, des joujoux, du jardin, des images de l'*ami Léon;* des projets qu'ils avaient formés pour la prochaine fois qu'on se retrouverait ensemble, et l'entretien se prolongea pendant tout le dîner.

Le soir, comme de coutume, on fit l'examen de la journée, et Eugénie dit à sa mère : « Maman, Juliette est bien plus instruite que moi, et pourtant je n'en suis pas jalouse du tout; sais-tu pourquoi? c'est qu'elle a deux ans de plus que moi. En travaillant je pourrai la rattraper, et ensuite aller encore plus vite qu'elle, parce qu'elle a à faire beaucoup de choses dont je ne m'occupe pas.

— Si Juliette était aussi orgueilleuse de son instruction que les demoiselles du Moutiers le sont de leur naissance et les demoiselles de Limeuil de leur fortune, répliqua Mme Dufougerai, crois-tu que tu n'aurais pas éprouvé auprès d'elles ce sentiment d'envie dont tu as rougi plus tard?

Eugénie.—Maman... il me semble... que cela n'irait pas du tout à Juliette... d'avoir de l'orgueil.

Mme Dufougerai. — Pourquoi? Serait-ce parce qu'elle habite une ferme ou parce qu'elle est vêtue d'une blouse de guinée bleue, et coiffée d'un chapeau de grosse paille, comme en portent les paysans?

Eugénie. — Non, maman, ce n'est pas à cause de cela... Mais si, pourtant, en y réfléchissant, c'est à cause de cela, maman.

Mme Dufougerai. — Et cependant, ma fille, lesquelles, à ton avis, ont le plus de mérite, des demoiselles du Moutiers qui en venant au monde se sont trouvées *demoiselles de château*, des demoiselles de Limeuil qui sont nées riches, et de Juliette qui, n'ayant aucun de ces avantages, a su en acquérir de bien plus grands! car tu as déjà assez vu et assez lu, ma chère enfant, pour savoir que les talens et l'instruction sont des choses de grande valeur, qu'on ne peut perdre comme on perd son château, sa fortune, et qui font que partout on vous traite avec considération.

Eugénie. — Oui, maman, c'est vrai, et je comprends que Juliette a bien plus de mérite que les demoiselles du Moutiers et de Limeuil. Mais, maman, elle n'en sait rien apparemment, puisqu'elle est si... si simple...

Mme Dufougerai. — Cette simplicité même est le caractère distinctif du vrai mérite. Les gens les plus savans se distinguent justement par leur modestie, et la pensée qu'il est une foule de choses qu'ils ignorent, entretient cette modestie inconnue des sots comme des ignorans. De quoi Juliette pourrait-elle à son âge s'enorgueillir, en fait d'instruction? »

Eugénie baissa la tête en rougissant.

« Elle pourrait tout au plus, ajouta Mme Dufougerai, s'applaudir d'avoir travaillé pour en acquérir, et se glorifier de posséder un père et une mère capables de diriger ses études.

— Maman, j'aurai de la modestie, je te le promets! s'écria Eugénie.

— Ma chère enfant, répondit Mme Dufougerai, personne n'en doit avoir plus que toi; un moment de réflexion suffira pour te le faire sentir et pour t'amener à

reconnaître que tu n'es rien encore par toi-même. Travaille à devenir quelque chose : quand tu y seras parvenue, regarde autour de toi, et tu resteras modeste, car tu trouveras toujours une foule de gens bien supérieurs à ce que tu peux jamais être, en fait de science surtout. »

VII

LES VISITES RENDUES.

Le surlendemain de la visite à la Ferme, dame Gertrude décida qu'on ferait un nettoyage général depuis le haut de la maison jusqu'en bas, et qu'on mettrait des rideaux blancs partout, des

housses blanches aux vieux meubles, quoique Pâques ne fût pas encore arrivé; afin, disait-elle, de montrer aux dames du Château et de la Maison-Grise que, si l'on n'avait pas des meubles dorés ou à la mode, on savait du moins ce que c'était que la propreté.

Eugénie attachait autant d'importance que la vieille gouvernante aux visites promises et dues à son bon papa et à sa mère; volontiers elle aurait négligé ses leçons pour aider Gertrude et pour parer ses poupées; car il fallait que le peu qu'elle possédait se trouvât en état d'être présenté, sans qu'elle eût à rougir, à ses nouvelles connaissances; mais Mme Dufougerai s'opposait à ce qu'on dépensât si mal un temps précieux.

« L'ordre, la propreté sont choses indispensables, disait-elle : il faut les faire régner constamment autour de soi,

les entretenir avec soin, mais non pa y consacrer toutes ses pensées et tout sa vie. Je te donne deux heures chaqu matin, ma fille, pour ta toilette et pou l'arrangement de ta chambre; c'est assez je ne veux pas, le reste du temps, te voi le petit plumeau à la main, tout occupé de faire disparaître jusqu'au moindr atome de poussière, ou t'arrêter devan une glace pour lisser de nouveau tes cheveux. »

Malheureusement, dame Gertrude prêchait absolument le contraire, et Eugénie était trop préoccupée de ces belles visites si impatiemment attendues, pour remarquer la vérité de ce que lui disait sa mère, que l'on tombe dans le ridicule dès qu'on se laisse aller à des excès, en quelque genre que ce soit.

Qu'arriva-t-il, hélas! de toute la minutie apportée par Gertrude dans ses

recherches d'arrangement et de propreté! qu'une après-midi, au moment où elle était occupée à placer les rideaux aux fenêtres du salon, tandis que les vieux meubles, non encore couverts de housses, se trouvaient réunis au beau milieu, Mme de Limeuil et ses filles furent annoncées et introduites dans le salon tout en désordre, par le vieux Jacques qui n'en savait pas si long sur le *décorum*.

Le visage de la vieille gouvernante devint pourpre ; elle descendit du marche-pied sur lequel elle était montée, et tandis qu'elle faisait la révérence en balbutiant des excuses, ses yeux lançaient des regards de colère aux arrivantes qui surprenaient ainsi le mystère de l'antiquité et de l'usure du meuble de Pékin violet, que j'usqu'alors elle avait réussi à dérober aux regards indiscrets. Au même instant, Eugénie accourait comme une

étourdie, et criait d'un ton désespéré : « Ma bonne, j'ai vu venir de ce côté la voiture des dames de Limeuil; ah! quel malheur!... »

A la vue de la mère et de ses trois filles, très étonnées de se trouver au milieu d'un si grand désordre et d'entendre exprimer hautement le *chagrin* de leur arrivée, Eugénie rougit jusqu'aux yeux et disparut aussitôt.

« Veuillez vous donner la peine de passer par ici, Mesdames, dit Gertrude du ton le plus gracieux qu'elle put prendre. Il n'y a de rideaux nulle part... Monsieur a été un peu malade... Vous le trouverez ici, dans le petit salon... Ou bien si vous vouliez monter chez Madame!... Mais là non plus, il n'y a ni housses ni rideaux... »

Gertrude perdait tout-à-fait la tête lorsque Mme Dufougerai, prévenue par sa

fille, vint introduire elle-même Mme de Limeuil chez son beau-père : elle y mit une aisance, une grâce dont la vieille gouvernante demeura confondue.

« Je ne suis qu'une servante, se dit-elle quand la porte du petit salon fut refermée; mais il me semble que j'ai plus à cœur l'honneur de la maison que Madame !... On dirait que nous sommes les gens les plus désordonnés et les plus misérables du monde, et accoutumés à n'y pas prendre garde !... Moi, du moins, j'avais commencé à donner quelques explications..... savoir si Madame pensera... »

Eugénie passa très vite auprès de Gertrude, et s'arrêta soudain au moment d'entrer. Gertrude la retint encore, et lui dit à la hâte de quelle importance il était de faire comprendre à Mme de Limeuil la raison de tout ce désordre.

« Donnez-lui à entendre, ajouta-t-elle en terminant, que c'est à son intention que la maison est ainsi sens dessus dessous. »

Mais l'envie de rien dire sur ce sujet cessa de se faire sentir à Eugénie, quand elle entendit, en entrant dans le petit salon, Mme de Limeuil s'écrier avec un rire affecté : « Qu'elle est étonnante !... On aurait dit que nous ne venions que pour voir des rideaux !... Et la voilà, cette chère enfant !... Était-elle amusante lorsqu'elle s'est écriée : J'ai vu la voiture de Mme de Limeuil venir ici; ah ! quel malheur !... »

Rouge d'embarras et de honte, Eugénie ne trouvait pas un mot pour s'excuser; elle se tenait timidement assise sur le bord de sa chaise auprès d'Antonine qui se mordait les lèvres pour ne point rire; quant aux deux sœurs aînées, elles avaient un air parfaitement sec et dédaigneux.

La visite dura dix minutes à peine, et ces dix minutes parurent à Eugénie d'une longueur mortelle. Elle ne comprenait pas comment sa mère et son bon papa pouvaient paraître aussi indifférens au désordre qui régnait partout, et soutenir l'entretien avec Mme de Limeuil, dont le ton était si extraordinaire, qu'il frisait presque l'impertinence.

Ces dames se retirèrent enfin, et Eugénie eut à essuyer quelques remontrances de la part de son bon papa et de sa mère, sur son étourderie et sur l'importance qu'elle attachait à des choses qui n'en ont aucune en elles-mêmes.

« Mais, bon papa, dit-elle les yeux baissés et les joues couvertes de rougeur, c'est toujours bien désagréable... de recevoir des visites... comme celles-là... dans une maison... qui n'est pas en ordre!

— J'en conviens, répliqua M. Dufou-

gerai ; mais tu conviendras aussi qu'on augmente le désagrément pour soi-même et pour les autres, en se montrant confus au-delà de toute mesure d'une telle vétille, et l'on s'expose à ce que les visiteurs disent comme Mme de Limeuil de Gertrude : Sont-ils étonnans, dans cette maison, de croire qu'on vient voir leurs rideaux !

— Ah ! bon papa, à la manière dont Mme de Limeuil fait étalage des siens et de sa propreté extrême, on peut bien croire qu'elle pense qu'on va chez elle un peu pour voir tout cela, et ses beaux meubles ! s'écria Eugénie.

—Qu'en résulte-t-il? demanda M. Dufougerai.

— Qu'on se moque d'elle, » répondit Eugénie comme à regret.

Le bon papa, sans insister davantage, parla d'autre chose.

Les dames du Château arrivèrent le dernier jour de la huitaine de rigueur pour rendre une visite reçue, et cette fois Gertrude n'eut point d'humeur et Eugénie point de fausse honte, car l'ordre régnait partout. Mlle Wilson n'accompagnait jamais ses élèves, lorque celles-ci sortaient avec leurs parens; aussi les jeunes filles eurent-elles toute liberté de courir dans le jardin, de monter à la chambre d'Eugénie, de jouer et de jaser sans témoin importun. On profita amplement de cette liberté, et l'on se trouva si bien d'être ensemble, qu'on se promit d'obtenir souvent la permission de renouveler ce plaisir. Eugénie se laissa aller à raconter confidentiellement ses griefs contre la famille de Limeuil et sa visite à la Ferme.

« Nous ne connaissons point les gens de la Ferme, dit Élisabeth dédaigneuse-

ment, excepté pour les avoir vus le dimanche à l'église. Papa assure que M. Montbrun est de bonne famille; mais il n'aurait pas dû l'oublier au point de se faire paysan.

— Ou du moins, ajouta Louise, il aurait pu faire comme un gentilhomme dont papa nous a raconté l'histoire, et qui, obligé de labourer lui-même ses terres avec ses enfans, plantait au bout du champ son épée de gentilhomme, afin que chacun sût bien et que personne n'oubliât ce qu'il était.

— Mais, c'est que je crois que monsieur Montbrun n'est pas gentilhomme, repartit Eugénie dont les yeux s'étaient ouverts tout grands à cette belle histoire d'une épée plantée au bout des sillons.

—Papa ne nous a pas dit positivement qu'il le fût, et peu importe au reste,

reprit Élisabeth ; ce sont des gens qu'on ne saurait voir. »

La pauvre Eugénie ne savait où elle en était, et elle n'osa insister sur le *mérite* réel de Juliette, car elle vit bien que ses nobles amies n'étaient pas disposées à lui en accorder aucun. Mais malgré elle, elle remarquait leur extrême ignorance, leur dégoût pour les livres, leur aversion pour l'étude, et elle ne riait pas toujours de leurs plaisanteries sur Mlle Wilson, que Louise contrefaisait dans la perfection.

Cependant, lorsque, rentrée au salon, elle entendit sa mère répondre vaguement à Mme du Moutiers, qui lui demandait de permettre qu'Eugénie vînt passer quelques jours au Château, elle en éprouva une sorte de regret ; elle aurait voulu que sa mère acceptât sans hésiter une invitation si flatteuse, et de si haut prix.

Vers le soir, toute la famille Montbrun vint à son tour rendre la visite qu'elle avait reçue, et Eugénie se sentit d'abord intimidée en présence de M. Montbrun. Il avait un air grave, des manières dignes et réservées qui imposaient beaucoup plus que le ton poli et léger de M. du Moutiers ; et pourtant, sans qu'Eugénie sût pourquoi, au bout de quelques instans elle se sentit attirée vers lui, et vivement intéressée par un entretien auquel tout le monde prenait part, et qui roulait sur divers sujets, tels que les jouissances de la vie des champs, les distractions offertes par les voyages, les différences curieuses que certains usages établissent entre les habitans de la France méridionale et septentrionale. Eugénie écoutait de toutes ses oreilles, et elle se disait que, si M. de Montbrun n'était point gentilhomme, il était du moins fort savant.

« Ah ! que vous avez une jolie chambre ! s'écria Agathe en entrant avec sa sœur dans le cabinet où couchait Eugénie.

— Et elle est à vous toute seule ! ajouta Juliette. Que vous êtes heureuse ! au moins personne ne vient toucher à vos livres, à votre corbeille à ouvrage.

— Montrez-nous donc vos poupées, » reprit Agathe.

Les petites fermières louèrent, admirèrent sans envie tout ce qu'Eugénie possédait, et Eugénie accueillit l'admiration et reçut les louanges comme choses dues. Elle ne put s'empêcher de dire la belle visite dont sa famille avait été honorée le matin même, en insistant sur ce que les dames du Moutiers n'allaient chez personne.

« Nous le savons bien, répondit Juliette avec simplicité, et je plains beaucoup ces demoiselles de vivre toujours

renfermées dans le Château ou dans le parc; c'est comme une prison.

— Une belle prison, toujours! s'écria Eugénie d'un petit ton de supériorité. Il faut voir ce parc comme il est beau!

— Nos champs, nos bois, sont encore plus beaux, dit Agathe, et nous y pouvons courir en liberté. Est-ce vrai que ces demoiselles n'ont même pas la permission de courir?

— Oui, c'est vrai, répondit Eugénie comme malgré elle.

— Ni de causer avec personne?

— Avec personne... excepté... moi! » Ces mots furent prononcés avec une certaine emphase par Eugénie, et une rougeur involontaire couvrit les joues de Juliette, qui devint aussi réservée et aussi froide qu'elle avait été jusqu'alors affectueuse et confiante. Ce n'était pas qu'elle fût jalouse de la préférence

accordée à Eugénie, mais elle sentait que, puisqu'Eugénie en tirait vanité, Eugénie pouvait croire lui faire beaucoup d'honneur en la traitant d'égale à égale. Juliette n'avait que douze ans, mais son intelligence et son cœur avaient été tellement développés par les soins de tendres parens, qu'elle était, pour le bon sens et la raison, singulièrement au-dessus de son âge.

Avec la journée finirent les visites, et le soir Eugénie convint qu'au total elle ne s'était pas beaucoup amusée.

« Maman, dit-elle tout-à-coup, j'ai peur d'une chose, c'est que Juliette ne soit capricieuse.

— Et moi, ma fille, répondit Mme Dufougerai, j'ai peur d'une autre chose, c'est de te trouver sans charité pour personne, et d'une extrême indulgence pour toi seule. »

Eugénie devint très rouge. Mme Dufougerai continua : « Tu reconnais les dames de Limeuil pour parfaitement ridicules, et si tu en avais les moyens, tu te rendrais bientôt tout aussi ridicule et sous les mêmes rapports. Les demoiselles du Moutiers ne te paraissent aimables que parce qu'elles ont pour toi des égards qu'elles refusent à tout le monde, et voilà maintenant que tu accuses Juliette de caprice, sans songer qu'elle pourrait t'en accuser à plus juste titre ; car aujourd'hui tu avais, dès le début, avec elle et avec sa sœur, un petit ton supérieur qui ne ressemblait en rien à tes manières de l'autre jour, et qui ne te sied pas du tout.

» Fais avec soin l'examen de ta conduite, pendant toute cette semaine ; demande-toi ce que tu penserais d'une petite fille qui aurait pensé, fait et dit

ce que tu as dit, fait et pensé depuis lundi dernier, et juge-toi toi-même. »

Eugénie embrassa timidement sa mère, et se retira dans sa chambre.

VIII

LE BON PAPA.

Eugénie, vous avez pu vous en apercevoir, était étourdie, prompte à s'engouer de ses nouvelles connaissances, et tout aussi prompte à découvrir leurs défauts; elle avait de la vanité, elle ai-

mait, par conséquent, le luxe, la toilette; et, sans les leçons d'une mère sage, Dieu seul peut savoir ce qu'elle serait devenue entre les mains de dame Gertrude, par exemple, qui avait eu et qui avait encore les mêmes défauts, parce que jamais l'éducation n'était venue les corriger; mais pour combattre des penchans bien plus dangereux qu'on ne se l'imagine au premier aspect, Eugénie possédait un bon cœur et le plus grand respect pour la vérité. Elle aurait eu honte, pour cacher une faute, de recourir à ces mille ruses que croient pouvoir se permettre impunément quelques jeunes filles, et dont les domestiques leur donnent trop souvent l'exemple ou le conseil; et non-seulement elle s'avouait coupable des torts *visibles*, mais encore de ceux dont l'accusait tout bas sa conscience.

Le lendemain matin elle alla trouver sa mère, et, avec une grande franchise, elle reconnut que depuis le jour où l'on avait commencé à faire des visites de voisinage, des pensées absolument nouvelles étaient venues s'emparer de son esprit et la dégoûter de tout travail, en éveillant en elle des sentimens de regret et d'envie jusqu'alors inconnus.

« Et je t'assure, maman, ajouta-t-elle, que je m'amuse bien mieux, avec Alfred tout seul, à courir dans le jardin ou bien à jardiner, ou encore à écouter bon papa nous raconter toutes sortes de choses à la veillée, que je ne me suis amusée depuis quinze jours, excepté à la Ferme : aussi nous n'irons plus du tout, si tu veux, au Château ni à la Maison-Grise.

— Nous verrons cela, répondit ma-

dame Dufougerai. Commençons par nous remettre au travail. »

Quelques jours suffirent pour rendre à Eugénie sa sérénité et son goût pour l'étude. Chargée d'enseigner à lire et à écrire à son frère, elle retrouva la patience qui lui avait manqué souvent depuis quelque temps, et Alfred cessa de se cacher à l'heure des leçons. « Tu es redevenue meilleure, disait-il en l'embrassant. Pourquoi donc est-ce que tu me grondais comme cela, et que tu me faisais gronder par maman ? »

Eugénie l'embrassait à son tour sans répondre, et tâchait de réparer ses torts passés par sa conduite actuelle.

« Bon papa, dit un soir Eugénie, vous avez été bien content de moi aujourd'hui, toute la journée, j'espère ?

— Qui te l'a dit? demanda M. Dufougerai.

— Mais... personne. Je l'ai bien vu, parce que vous ne m'avez pas grondée une seule petite fois, et maman non plus

M. Dufougerai. — Comment as-tu fait pour n'être pas grondée une seule petite fois par ta mère et par moi?

Eugénie. — J'ai bien travaillé, bon papa; je n'ai pas été étourdie du tout, et j'ai donné toutes ses leçons à Alfred.

M. Dufougerai. — Est-ce qu'il est absolument impossible d'être tous les jours ce que tu as été aujourd'hui?

Eugénie. — Non, bon papa; mais c'est difficile. Eh! puis je n'ai que dix ans!

M. Dufougerai. — Nous ne te demandons pas de te montrer, comme Juliette, au-dessus de ton âge, mais d'être du moins ce que sera toujours une jeune fille élevée par les tendres soins d'une

mère, plus raisonnable et meilleure que ne peut le devenir une enfant livrée à la seule surveillance des domestiques.

Eugénie. — Bon papa, je vous promets que, lorsque j'aurai douze ans, je serai au moins aussi sage et aussi savante que Juliette. Mais, pour arriver là, il me faut encore deux ans, vous voyez bien; ainsi j'ai le temps! C'est si long deux ans!

M. Dufougerai. — C'est au contraire bien court, si tu dis tous les jours : *le temps!* Tu penses bien, mon enfant, que, quelque longues qu'elles te paraissent, ces deux années passeront pour toi sans fruit, à moins que tu ne fasses en sorte que chacun des jours qui les composent soit marqué par quelque progrès vers une amélioration réelle.

Eugénie. — Vous avez raison, bon papa. Je tâcherai d'y faire attention.

Bon papa, puisque vous êtes content de moi, vous voudrez bien, n'est-ce pas, demander pour moi à maman la permission d'aller demain au village avec Gertrude?

M. Dufougerai. — Pourquoi ne pas la lui demander toi-même?

Eugénie. — J'ai des raisons pour cela, bon papa.

M. Dufougerai. — Quelles sont-elles, je te prie?

Eugénie. — Oh! j'en ai des quantités!

M. Dufougerai. — Dis-m'en une seulement.

Eugénie. — Au moins deux, bon papa. Mais vous ne vous fâcherez pas?

M. Dufougerai. — Non, je ne me fâcherai point.

Eugénie. — Bon papa... maman aime bien Gertrude... mais elle dit que Ger-

trude.... enfin, bon papa, elle n'aime pas beaucoup que j'aille avec Gertrude, ni que j'écoute ses histoires, parce que ces histoires-là... ne m'apprennent rien de bon... ni de mauvais non plus, bon papa ; car Gertrude est une... brave femme. Cela ne vous fâche pas, ce que je dis là ?

M. Dufougerai. — Nullement, et j'approuve très fort ma belle-fille. J'estime beaucoup Gertrude, à cause de sa probité, de son attachement pour nous tous et de ses longs services ; mais je ne la crois pas du tout propre à former l'esprit des jeunes filles. Elle a toujours été vaine et grande admiratrice de la richesse et des grandeurs. »

Eugénie rougit, et, après avoir un peu hésité, elle dit : « Bon papa, moi je croyais que, quand on est vieux... on ne se trompe jamais sur quoi que ce soit...

et qu'on est toujours raisonnable et sage en tout.

M. Dufougerai. — Ma chère enfant, je suppose que, toute ta vie, tu dises comme aujourd'hui : *J'ai le temps de me corriger!* tu comprends bien que ta vie passera sans que tu te corriges, et qu'un beau jour tu te trouveras vieille avec tous les défauts de ta jeunesse. Pourras-tu alors exiger qu'on te regarde comme parfaitement raisonnable et sage?

Eugénie. — Non, sûrement, bon papa !

M. Dufougerai. — Voilà ce qui arrive aux jeunes filles, aux jeunes gens qui, par paresse, par nonchalance, négligent de mettre à profit le temps et les bons conseils qu'on leur donne; ceux-là sont coupables : mais ils sont seulement à plaindre, ceux que personne n'a avertis. Ils ont vieilli sans songer à se cor-

riger, sans savoir qu'il le fallait, et tout en respectant leurs cheveux blancs, tout en rendant justice à la bonté du cœur, on redoute les travers de leur esprit non éclairé. Les années, la réflexion, n'ont point mûri leur raison; et comme leur âge les fait présumer *raisonnables*, ils ont une influence d'autant plus grande, qu'ils flattent chez autrui les défauts qu'eux-mêmes ont soigneusement conservés, la vanité et l'orgueil. N'est-ce pas vrai? »

Eugénie rougit de nouveau et répondit : « Bon papa, c'est vrai. Mais il n'y a pas de danger pour moi avec Gertrude, parce que je sais ce qu'elle est, et alors je vois bien quand elle se trompe.

— S'il en est ainsi, reprit M. Dufougerai en souriant, on peut te permettre, en toute sécurité, la compagnie de Ger-

trude. Passons à présent à l'autre raison, qui t'empêche de t'adresser à ta mère elle-même pour obtenir la permission d'aller, avec Gertrude, au village.

Eugénie. — Bon papa, n'est-il pas juste, lorsqu'on a bien fait, d'en être récompensé?

M. Dufougerai. — Explique-toi clairement, je te prie. Qu'entends-tu par avoir bien fait, et par en être récompensé?

Eugénie. — Par exemple, bon papa, j'ai fait plaisir à maman en étant raisonnable toute la journée; est-ce qu'il n'est pas juste que maman me fasse plaisir à son tour, puisqu'elle le peut?

M. Dufougerai. — Je comprends! Tu es de ces gens qu'on désigne par le mot de *donnant donnant*, c'est-à-dire qui ne font rien pour rien; et comme ce n'est rien pour toi d'avoir fait plaisir à

ta mère et à moi, il te faut absolument une récompense!

EUGÉNIE. — Ah! bon papa, je ne dis point cela!

M. DUFOUGERAI. — Que dis-tu donc? »

Eugénie, embarrassée de sa contenance, roulait entre ses doigts le coin de son tablier.

« Je me charge, reprit M. Dufougerai, de faire bien comprendre à ta mère que si elle ne te laisse pas aller te promener demain avec Gertrude, après-demain tu ne seras ni raisonnable, ni obéissante...

EUGÉNIE. — Bon papa, ne parlez pas ainsi, je vous en prie!

M. DUFOUGERAI. — Et l'on ne pourra t'en vouloir, mon enfant; car en effet rien ne dégoûte de bien faire comme de voir qu'il n'en résulte pour soi-même aucun profit. Seulement tu trouveras bon d'être grondée et punie si tu te con-

duis mal, comme tu trouves bon d'être louée et récompensée quand tu te conduis bien.

Eugénie. — Ah! je vois bien, bon papa, que vous êtes comme maman qui me fait souvent des difficultés... afin de m'obliger de répondre ce qu'elle veut que je réponde!

M. Dufougerai. — C'est la vérité. Eh! bien, fais-moi la réponse que je veux entendre de ta bouche.

Eugénie. — Bon papa, vous voulez me faire dire qu'il faut continuer à bien faire, même quand on devrait n'être pas récompensé du tout pour avoir bien fait.

M. Dufougerai. — Ainsi que ta mère, mon enfant, je désire par-dessus tout que tu sentes que la récompense d'une bonne action, ou d'une bonne conduite, est surtout en nous-même, comme est aussi en nous-même le châtiment le plus

grand de nos fautes. Lorsque tu nous as mécontentés tous les deux, ce qui te rend si sensible à nos reproches, ce sont les reproches de ta conscience; tu ne souffrirais pas autant, si l'on te grondait injustement. Eh! bien, descends dans ton cœur, et demande-toi si, lorsque tu as bien fait, tu n'éprouves pas une joie secrète qui l'emporte même sur celle que te donnent nos louanges?

Eugénie. — Oh! pour cela c'est bien vrai, bon papa. Eh! puis je suis si contente de vous voir tous les deux contens de moi!.. Vous avez raison, bon papa, et moi j'ai eu tort... cependant je serais bien joyeuse d'aller faire un tour au village!

M. Dufougerai.—Je t'offrirais volontiers d'y venir demain matin avec moi, car j'ai affaire à parler au Maire; mais la compagnie de Gertrude te conviendrait mieux sans doute.

— Ah ! bon papa, pouvez-vous parler de la sorte ! s'écria Eugénie qui rougit à-la-fois de plaisir et d'embarras. Mais, bon papa, ce ne sera pas à titre de récompense !

— Non, non, répondit M. Dufougerai; c'est seulement parce que cela me fera plaisir de te faire plaisir. Nous emmènerons Alfred...

— Oh ! quel bonheur ! » Et Eugénie, après avoir sauté de joie, courut faire part à sa mère de la partie projetée pour le lendemain.

IX

UNE PROMENADE.

Le lendemain matin, à neuf heures sonnant, Eugénie et son frère étaient prêts à accompagner leur bon papa au village, où l'on devait aller à pied cette fois. On partit, et Eugénie montra dès le premier instant qu'elle voulait obéir aux

recommandations de sa mère, et servir de *bâton de vieillesse* à son grand-père; car elle déclara tout d'abord qu'elle ne courrait pas avec Alfred et le chien de garde, qui, quoique vieux, avait encore des momens de gaîté.

« Amusez-vous ensemble tous les deux, dit-elle d'un air grave; bon papa et moi nous causerons. Bon papa, dit-elle soudain, entendez-vous chanter le coucou? J'ai envie de lui demander quelque chose?

— Tu crois qu'il te répondra? répliqua M. Dufougerai.

Eugénie. — Certainement, et vous allez voir! Dans combien de jours est la fête de maman?... Un, deux, trois, quatre, cinq, six... Coucou, tu te trompes; encore, encore! Chante donc!

M. Dufougerai. — Gertrude est beaucoup plus habile à l'interroger.

Eugénie. — C'est elle, bon papa, qui m'a dit que le coucou sait tout ce qu'on lui demande.

M. Dufougerai. — Ne t'a-t-elle pas appris aussi que le lumignon qui apparaît à la mèche d'une chandelle est l'annonce de l'arrivée d'une nouvelle plus ou moins importante, suivant qu'il est plus ou moins gros et brillant? qu'un tison qui roule présage une visite?

Eugénie. — Oui, bon papa, et je vous assure que rien n'est plus vrai.

M. Dufougerai. — Je le crois volontiers. Il est bien certain que le bois qui brûle dans la cheminée connaît nos connaissances, et sait d'avance lorsque l'une d'elles doit venir; les mèches de chandelle ont évidemment des relations établies avec la poste aux lettres, et le coucou a reçu, en venant au monde, la science du calcul et de la date précise,

oque qu'il nous importe de savoir
vance, avec toute la précision qu'il
peut mettre, à moins de mauvaise
onté; comme le chanteur d'aujour-
ui par exemple.

Eugénie. — Voilà que vous vous
quez de moi, bon papa! Mais pour-
t je vous assure que le coucou ne se
mpe pas toujours.

M. Dufougerai. — Et justement,
n enfant, les gens crédules remarquent
lement les cas où se vérifient les pré-
es, sans tenir compte de ceux, beau-
up plus nombreux, où ils ne se vérifient
; les gens d'esprit remarquent ces der-
rs de préférence, et doutent; les gens
truits haussent les épaules. Par exem-
, je suis bien certain que si tu con-
ssais la vie publique et privée du
ucou, tu lui retirerais toute ton estime,

Eugénie. — Oh! bon papa, contez-la-
oi, je vous en prie!

M. Dufougerai. — Tu viens de lui
emander dans combien de jours est la
ête de ta mère; mais est-ce qu'il sait ce
ue c'est qu'une mère? il n'a jamais eu
u'une nourrice.

Eugénie — Comment, bon papa, les
iseaux tètent donc?

M. Dufougerai. — Je parle *par figure*,
omme on dit quelquefois; car, sauf
es chauves-souris, je ne sache aucun
iseau que sa mère allaite. Chez presque
outes les espèces d'animaux avec ou sans
lumes, on trouve le plus grand amour
our leurs petits, le coucou excepté; chez
resque toutes, des précautions sont pri-
es, des habitations sont construites d'a-
ance, particulièrement chez les oiseaux.

Je te ferai voir cet été des nids de roitelet, de bergeronnette, si artistement construits avec du crin, de la mousse, et garnis en dedans de duvet moelleux et douillet; ceux de l'alouette, des mésanges et de l'hirondelle surtout, ne sont pas moins curieux, et les oiseaux des autres pays nous offrent des modèles fort extraordinaires de leur industrie en ce genre. Eh! bien, mon enfant, nulle part on n'a trouvé, en aucun temps, le moindre vestige de celle du coucou; et maintenant il n'est plus possible de douter qu'il n'aille déposer ses œufs dans les nids des linottes, des mésanges, des roitelets qui les couvent avec les leurs, et soignent les petits étrangers, quand ceux-ci sont éclos, aussi tendrement que leur propre progéniture.

Eugénie. — Ah! les vilains oiseaux que les coucous!

M. Dufougerai. — On a cru longtemps, tant un cœur dénaturé fait naître de mauvaises dispositions dans l'âme des observateurs, que le jeune coucou, dès qu'il avait les forces nécessaires, dévorait ses frères et sœurs *de lait;* c'était un préjugé dont on est revenu.

Eugénie. — Il n'aurait plus manqué que cela pour me faire détester ces vilaines bêtes, qui n'aiment pas leurs petits !

M. Dufougerai. — Allons doucement, mon enfant, avant que de les condamner sans retour. Tu as vu des poules couver?

Eugénie. — Oui, bon papa, et mes serins aussi. Rien n'est joli comme cela ! La pauvre petite mère reste sur ses œufs, sans presqu'en bouger, jusqu'à ce qu'ils soient éclos; son mari, pendant ce temps, lui apporte à manger, et quand elle

quitte le nid, il s'y met à sa place; et puis après, comme elle nourrit ses petits!... je resterais des heures entières à la regarder faire!

M. Dufougerai. — Mais as-tu remarqué une chose fort importante, c'est que la ponte est terminée avant que la femelle commence à couver? Eh! bien, mon enfant, la ponte, chez les coucous, dure quelquefois six semaines. Si la femelle se mettait à couver le premier œuf, celui-ci serait éclos quand viendrait le second; le second le serait quand viendrait le troisième, et il lui faudrait ainsi nourrir un ou deux petits et couver ses autres œufs, ce qui n'est pas possible, tu dois le comprendre, puisque tu as vu que du moment que les petits sont éclos, la mère abandonne souvent le nid pour aller leur chercher et leur préparer à manger, tandis qu'elle ne bouge pas, aussi

long-temps qu'elle couve, afin d'éviter que les œufs perdent la chaleur qui les fait seule éclore.

EUGÉNIE. — C'est pourtant vrai, bon papa!

M. DUFOUGERAI. — Ces observations, faites depuis peu, ont contribué à détruire beaucoup des anciens préjugés établis au sujet de cet oiseau, et l'on est arrivé enfin à reconnaître que, si sa structure l'empêche de faire éclore lui-même ses œufs, il veille cependant sur les oiseaux auxquels il les confie, et les leur retire pour les porter ailleurs, quand leurs soins ne sont pas ce qu'ils devraient être.

EUGÉNIE. — A la bonne heure! Mais, bon papa, pourquoi le bon Dieu ne permet-il pas que le coucou ponde tous ses œufs tout de suite, comme les autres oiseaux?

M. DUFOUGERAI. — Si tu avais la plus

légère idée de ce que l'histoire de la nature présente d'extraordinaire et de curieux, tu ajouterais des milliers de *pourquoi* à ce premier *pourquoi?* C'est surtout à propos des insectes que tu trouverais occasion de les multiplier, car c'est chez eux surtout que tu verrais des structures tellement bizarres, des instincts si extraordinaires et des combinaisons si étranges entre la structure et l'instinct, que que tu n'en finirais pas de t'étonner. En remontant depuis le ver de terre jusqu'à l'homme, depuis le moucheron jusqu'à l'aigle, depuis la mousse jusqu'au chêne et au cèdre, depuis le goujon jusqu'à la baleine, depuis le grain de sable jusqu'au rocher de porphyre et aux mines de cuivre, de fer, d'or et de diamans, tu comprendrais, mon enfant, la toute puissance de Dieu qui a donné l'être aux variétés sans nombre de tout ce qui respire

et croît sur la terre, se développe dans son sein, pense ou végète, et ne cesse de se reproduire sous tant de formes depuis que le monde existe. Et si nous levions nos regards vers le ciel, que de choses non moins dignes de toute notre admiration!... Et pourtant combien d'entre nous passent ici-bas en foulant aux pieds tant de sujets de réflexions et de vrais plaisirs! Combien s'ennuient, qui, en regardant seulement autour d'eux, trouveraient si facilement de l'amusement et de l'instruction!

Eugénie. — Bon papa, ce qui m'intéresse surtout, ce sont les oiseaux; ces jolis oiseaux qu'on entend chanter dans les bois, qu'on voit voler en l'air, sur les arbres, sur le gazon, sur le bord des ruisseaux; si vous vouliez avoir la bonté, bon papa, de me raconter leur histoire!»

M. Dufougerai sourit, et répondit que

d'abord il fallait apprendre à les distinguer entr'eux par leur forme et par leur plumage; et, chemin faisant, il eut occasion de faire remarquer à Eugénie, en longeant le ruisseau au milieu du petit bois, des hirondelles qui volaient à fleur de terre, annonce certaine de la pluie prochaine; des lavandières au plumage gris-noir et blanc, des roitelets communs dont la petitesse enchanta Eugénie, et un seul roitelet huppé ou couronné d'un joli bouquet de plumes orangées, qui paraissaient ou disparaissaient à la volonté de l'oiseau, et selon qu'il épanouissait ou ridait son front.

Mais là ne se bornèrent pas les remarques que M. Dufougerai fit faire à sa petite-fille. Il l'intéressa à cette herbe qu'ils foulaient tous aux pieds, et dans laquelle s'agitent et vivent tant d'insectes si divers; il lui expliqua comment, sur

les bords des fleuves, des rivières, des ruisseaux, qui changent souvent de lit, se forment peu à peu des couches horizontales de terres sablonneuses; plus tard elles se convertissent en pierres, en marbre même; d'autres couches, provenant de débris d'animaux, de plantes, de terre-glaise, donnent en certains pays, et suivant l'époque où leur réunion a eu lieu, des produits absolument différens, et que l'homme, par son industrie, sait approprier à ses besoins. Il lui expliqua que c'était à-peu-près ainsi qu'avaient dû se former les diverses couches qui composent la presque totalité du noyau de la terre, et il allait dire quelques mots sur la cause présumée des volcans ou feux souterrains, lorque soudain il s'arrêta et montra du bout de sa canne une araignée assez grosse; elle filait en descendant rapidement de la branche d'un arbre

dont les racines trempaient dans le ruisseau.

« Regarde ! dit-il à Eugénie ; je me trompe fort si notre fileuse n'a pas l'intention de tendre sa toile juste au-dessus du ruisseau, parce qu'en cet endroit les moucherons abondent.

— Mais comment fera-t-elle pour passer l'eau ? demanda Eugénie.

M. Dufougerai. — Tu comptes pour rien le petit vent frais qui nous vient de droite à gauche ; cette araignée le compte au contraire pour quelque chose. Tu vois comme déjà le mouvement de l'air qu'il agite lui imprime une sorte de balancement ; elle va en profiter tout à l'heure, et prendre un élan qui la portera de l'autre côté du ruisseau sur quelque branche où elle attachera ce premier fil ; elle s'en servira alors comme d'un pont pour repasser de ce côté, en

Cyane Levoy del Gabriel sc

Ah! bon papa, elle a disparu! ou donc est elle?

amenant avec elle un second fil, bientôt accompagné d'un troisième; et, quand elle aura ainsi placé les jalons dont elle a besoin, elle formera, au milieu, la toile dans laquelle viendront se prendre les moucherons...

EUGÉNIE. — Ah! bon papa! elle a disparu... Où donc est-elle?

M. DUFOUGERAI. — De l'autre côté, sans aucun doute. As-tu un ruban, quelque chose pour marquer cet arbre d'où elle a pris son élan? Nous viendrons voir au retour si la toile est faite. »

Eugénie aurait donné sans balancer le ruban de son chapeau, si le bon papa n'avait pas trouvé dans sa poche une ficelle dont il se servit pour fixer à l'arbre un morceau de papier.

Pendant le reste de la route il ne fut question que des araignées, et Eugénie apprit qu'il en est de plusieurs espèces

qui offrent à l'observateur au moins des sujets de curiosité, si ce n'est d'admiration : par exemple, l'araignée aquatique qui nage comme un poisson et vit également bien à terre ; elle trouve moyen d'emprisonner dans l'eau, sous un réseau serré de soies huileuses, l'air qu'elle vient chercher à la surface, et c'est dans ce réseau qu'elle établit sa demeure, où elle a soin de renouveler l'air par plusieurs voyages ; on la distingue aisément dans l'eau à l'éclat de son ventre tout enveloppé de globules d'air ; l'araignée des caves qui creuse si habilement dans le sable et tapisse avec ses soies les parois du trou qu'elle vient de creuser, afin de les empêcher de s'ébouler; l'araignée des jardins qui emporte partout avec elle le sac de soie dans lequel elle a renfermé ses œufs; l'araignée *maçonne*, bien plus avancée dans l'art de la construction que l'arai-

guée des caves, car, non contente de creuser, dans le sable ou la terre, sa demeure, elle la munit d'une porte de terre parfaitement ronde, qui entre exactement dans la rainure de l'ouverture du terrier, et s'y trouve retenue par des fils très forts, formant des espèces de gonds ou pentures; cette porte se referme d'elle-même et par l'effet de son propre poids. Le bon papa termina en disant qu'il y avait encore beaucoup d'autres espèces d'araignées non moins curieuses à observer, mais qu'il en parlerait une autre fois.

En ce moment se montraient les premières maisons du village. Comme c'était l'heure des travaux, il n'y avait personne dans la longue et unique rue bordée de chaque côté de maisons couvertes en chaume; çà et là on apercevait sur le seuil de quelques portes de vieilles femmes filant au fuseau, et de jeunes

enfans qui se roulaient à terre ou sur le fumier avec les poules. La maison de *Monsieur le Maire*, ancien fermier, maintenant propriétaire, s'élevait de deux étages au-dessus des maisons si basses dont elle se trouvait entourée; d'un blanc éclatant, elle était ornée de contrevens peints en vert, et au-dessus de la porte flottait le drapeau aux trois couleurs.

L'accueil le plus cordial fut fait à M. Dufougerai et à ses petits-enfans. Il fallut absolument déjeûner avec la famille bien paysanne, mais bien hospitalière. Le repas se prolongea un peu trop long-temps au gré d'Eugénie; elle était pressée de revenir, afin de s'assurer si *son* araignée aurait travaillé d'une manière visible; quant à Alfred, il s'amusait tant avec tous les hôtes de la basse-cour et le fils du Maire, plus âgé que lui

de deux ans, qu'il reprit à regret le chemin de la maison.

« Ah! bon papa, s'écria Eugénie, qui était allée en courant jusqu'au ruisseau, et qui revenait sur ses pas d'un air triomphant, *mon* araignée a fait une toile superbe! On la voit briller au soleil presqu'au beau milieu du ruisseau; mais elle, où se cache-t-elle maintenant? »

Il fallut passer outre sans avoir pu la découvrir. Le bon papa trouva moyen de raconter des histoires si intéressantes au sujet d'autres insectes, qu'Eugénie eut bientôt oublié *son* araignée pour les cousins, les mouches, les hannetons, les demoiselles, et ce fut à regret qu'elle arriva à la petite porte du jardin.

« Je me suis tant amusée, dit-elle à Gertrude, que j'aurais voulu que la promenade durât toujours!

— Oh! Monsieur est fort aimable... quand il veut! » répliqua aigrement la vieille gouvernante. Elle était très mécontente d'avoir vu rompre une partie arrangée par elle, celle d'une promenade avec les deux enfans : si encore l'un ou l'autre s'était ennuyé, elle s'en serait plus facilement consolée.

« Ainsi, Monsieur vous a parlé de ses bêtes! Ah! je l'aurais parié! » ajouta-t-elle après avoir écouté d'un air d'humeur le récit animé d'Eugénie. « Madame aimait aussi les bêtes, et les plus vilaines. Elle écrivait des notes là-dessus, pour aider Monsieur. Mais, moi, je ne les ai jamais aimées.

— Mais, ma bonne, tu as pourtant des oiseaux, des chats...

— Oh! pour les jolies bêtes, je ne dis pas! répliqua Gertrude. Mais pour les araignées, fi! l'horreur! Rien que

d'en voir une, cela me fait tomber en pamoison ! Soyez tranquille, puisque Monsieur a commencé ses histoires, vous n'êtes pas au bout !

— Ah ! tant mieux ! » s'écria Eugénie.

X

LA TÊTE ET LE COEUR.

Eugénie parvint, sans beaucoup de peine, à faire partager à son frère le goût très vif qu'elle-même éprouvait pour *les bêtes*, comme disait Gertrude, laides ou belles; et chaque jour ils pas-

saient ensemble une partie de leurs récréations à aller à la découverte des araignées, des fourmilières, des nids de guêpes, des chenilles qui bientôt donnèrent des papillons plus ou moins beaux. Le bon papa, se mêlant complaisamment à leurs jeux, les aidait à faire de ces jeux mêmes une étude utile, et peu à peu on joignit le goût et les recherches relatives à la botanique, aux recherches et au goût relatifs à la nature animée. Mais comme Eugénie était bonne, elle se refusait à faire des collections de papillons et d'insectes; c'était pour elle quelque chose de trop pénible que de voir ces pauvres animaux, le corps traversé d'une longue épingle, se débattre souvent pendant quinze jours, et souffrir ainsi mille fois la mort avant que de mourir.

Toute petite, elle avait eu des dispo-

sitions prononcées pour le dessin ; jamais elle n'était plus heureuse que lorsqu'elle copiait, un crayon à la main, les objets qui frappaient le plus sa vue ; peu à peu elle s'était accoutumée à manier les couleurs, et à dix ans elle *savait* assez bien dessiner, pour que bien des gens, qui croient que c'est à cet âge seulement qu'un enfant peut commencer à apprendre, fussent, à bon droit, émerveillés de ce qu'elle faisait. Au lieu donc de réunir des insectes vivans dans des cadres faits exprès, elle avait imaginé de copier les beaux modèles que lui offraient les livres de son bon papa ; dirigée par sa mère, elle faisait des progrès rapides, et multipliait ses albums en même temps que ses plaisirs. Les fleurs, les oiseaux, les animaux domestiques, exerçaient tour-à-tour son crayon plus ou moins heureux, et la complaisance du bon papa,

toujours inépuisable, entretenait, par des *histoires*, son zèle et sa curiosité. M. Dufougerai lui faisait remarquer le rapport de certains penchans, de certaines passions de l'espèce humaine, avec les instincts vicieux de certains animaux, et les leçons de sagesse, de modération, d'industrie, de persévérance et de courage, données par d'autres mieux *dotés* ou plus favorisés du côté de l'intelligence.

« Tu vois, mon enfant, disait-il, que, chez nous, comme chez tous les êtres animés, l'organisation physique doit être comptée pour beaucoup. Les uns ne sont pas cause d'être nés sans intelligence, et presque en tout semblables aux polypes ou aux plantes; mais, en revanche, les autres ne peuvent s'enorgueillir d'avoir reçu beaucoup de la nature par une organisation meilleure et plus complète.

Il y a donc injustice à ne pas plaindre les sots, et sottise à se glorifier d'avoir des moyens intellectuels remarquables. Et ceci, je te le répéterai souvent, Eugénie; de même que je te rappellerai souvent aussi, tout ce que l'éducation fait pour vous, mes enfans, comme pour les animaux. Tes lapins, tes poules, tes pigeons et ton chat de prédilection, ne sont-ils pas plus intelligens que leurs camarades? Eh! bien, cette attention que tu apportes à développer ce que la nature a mis en eux de bon, et à détruire leurs mauvais instincts, nous l'apportons, ta mère et moi, à faire pour toi le même travail, et tu as, de plus qu'eux, une âme, une raison, une volonté, enfin tout ce qu'il faut pour perfectionner les qualités que le Ciel t'a données, et pour extirper tes mauvais penchans. Sois donc, ma chère enfant, indulgente pour tout

le monde, et sévère seulement pour toi-même. »

Eugénie baissait la tête en rougissant. Elle avait beaucoup de penchant à s'enorgueillir de l'adresse dont elle était douée, de son excellente mémoire, de sa facilité à comprendre les leçons que lui donnait sa mère, les explications de son bon papa, et de sa promptitude au travail, de quelque genre qu'il fût. La bonne opinion d'elle-même allait si loin, que son étourderie ne lui paraissait être que de la vivacité bien pardonnable à son âge, son penchant à la moquerie de la gaîté; et, en se comparant aux demoiselles du Château et aux demoiselles de Limeuil, elle se trouvait, tout bas, d'une nature très supérieure. Il n'en était pas ainsi lorsqu'elle songeait à Juliette, mais alors-même elle se consolait d'une infériorité réelle, et qu'il

lui fallait reconnaître malgré elle, en se disant : « Juliette a deux ans de plus que moi. Certainement, dans deux ans d'ici, je serai bien plus avancée dans mes études qu'elle ne l'est maintenant ! »

Heureusement pour Eugénie, un bon cœur tempérait, pour elle, le plus redoutable des défauts, la vanité dans les petites choses, c'est-à-dire la passion d'être applaudie, louée, et l'orgueil dans les grandes, c'est-à-dire la soif de se distinguer par ses talens et par la culture de son esprit ; et depuis qu'elle étudiait l'histoire naturelle, sous la direction de son bon papa, la bonté de ce cœur se développait sans qu'elle y songeât ; mais Eugénie était encore bien loin du point où il fallait qu'elle arrivât, pour sentir les premiers mouvemens d'une modestie réelle.

Un matin, Élisabeth et Louise se

montrèrent tout-à-coup avec Mlle Wilson, leur gouvernante. Eugénie sentit, à leur vue, un mouvement mêlé d'impatience et de joie. Le bon papa avait promis de faire voir ce matin même, à Eugénie, ce qu'il appelait le *manuscrit de la bonne maman*, puis d'aller avec elle herboriser dans les champs; la visite de ses nouvelles amies la contrariait donc un peu : mais, d'un autre côté, elle pensait au plaisir de *jaser*, de courir et d'étaler devant les deux sœurs ses dessins... si *remarquables*.

Élisabeth se plaignit, avec une certaine hauteur, de l'abandon où Eugénie les avait laissées; et elle ajouta, d'un ton piqué, qu'elle ne serait point venue sans les instances de Louise.

« Mais Louise s'ennuyait, ajouta-t-elle, et j'ai pensé qu'autant valait venir ici qu'ailleurs! »

A cette impertinence, les joues d'Eugénie se couvrirent d'une vive rougeur. Elle fut au moment de répondre, sur le même ton, qu'elle se serait fort bien passée de cette visite... mais elle se contint, et courut avertir sa mère.

Mme Dufougerai descendit aussitôt pour recevoir Mlle Wilson, à laquelle elle fit un accueil plein de cordialité, et l'on permit aux jeunes filles de monter chez Eugénie ou d'aller dans le jardin.

Dans la jeunesse ou l'enfance, les malentendus, les bouderies durent peu : une heure après, Eugénie ramena ses amies au salon, auprès de sa mère et de mademoiselle Wilson, qui travaillaient ensemble, et elle eut le plaisir d'entendre louer ses dessins et de voir que ses récits avaient intéressé Élisabeth et Louise. On parla de botanique, d'histoire naturelle.

Mlle Wilson, ordinairement silencieuse, se laissa aller à causer avec une sorte d'abandon, et à montrer des connaissances aussi étendues que variées. Elle applaudit beaucoup Mme Dufougerai d'avoir permis à Eugénie de calquer et de dessiner d'après nature, avant même qu'on lui eût rien dit des premiers principes du dessin; et elle attribua des progrès, vraiment très étonnans pour cet âge, à cette méthode si simple, à laquelle on revient aujourd'hui après bien des tâtonnemens.

Élisabeth et sa sœur regardaient leur gouvernante d'un air étonné. C'était la première fois qu'elles l'entendaient *causer*. Au Château, les maîtres la traitaient avec égard, mais en la tenant à distance; les valets s'en moquaient à cause de sa tournure grotesque et de son mauvais français; les femmes de chambre surtout

la tournaient en ridicule, et malheureusement les femmes de chambre, par leurs manières flatteuses et par leurs serviles complaisances, s'étaient acquis un grand empire sur l'esprit de leurs jeunes maîtresses. Mais ici, Mlle Wilson sentait qu'elle était appréciée : encouragée par l'accueil qu'elle recevait, elle se laissait aller à se montrer ce qu'elle était, et elle y gagnait.

Près de trois heures s'écoulèrent si agréablement pour tout le monde, qu'on se promit de se voir plus souvent. Madame Dufougerai, qui savait maintenant ce que Mlle Wilson cachait de bonté et d'instruction sous un extérieur réservé, promit d'envoyer Eugénie passer au Château la journée du dimanche suivant.

Le soir, le bon papa déclara qu'il n'était pas disposé à faire la lecture promise pour le matin, et l'on causa paisi-

blement en travaillant jusqu'à l'heure du coucher.

Lorsqu'Eugénie se trouva seule avec sa mère, elle lui dit, non sans avoir un peu hésité : « Maman, bon papa me recommande toujours d'être indulgente pour les autres et sévère pour moi-même, j'y fais tout mon possible ; toi, maman, tu me dis que je suis prompte à voir les défauts de mes compagnes... de sorte que je n'ose pas te raconter ce que j'ai appris aujourd'hui, et avec bien du chagrin, je t'assure !

— L'indulgence et la réserve que nous te recommandons, mon enfant, répondit Mme Dufougerai, n'ont pas pour objet, tu dois le penser, de te faire trouver bien ce qui est mal, ni de t'aveugler sur le compte des personnes que tu peux connaître. Notre unique but est de t'amener à être juste au moins, et à comprendre

que, si l'on a le droit d'exiger tout de soi-même, il n'en est pas ainsi en ce qui touche autrui. Qu'as-tu donc appris aujourd'hui qui t'ai causé du chagrin, et qui t'oblige à ce préambule?

EUGÉNIE. — Maman, j'ai peur d'une chose... c'est que les demoiselles du Moutiers ne soient bien mal élevées.

Mme DUFOUGERAI. — A qui crois-tu qu'on doive en attribuer la faute?

EUGÉNIE. — A elles seules, maman. Elles ont été fort surprises en apprenant que j'examine le soir, avec toi, ma conduite et mes pensées de la journée... et elles m'ont demandé... comment... je me tire d'affaire.

Mme DUFOUGERAI. — Que leur as-tu répondu?

EUGÉNIE. — Que je te dis la vérité... Cela a paru les étonner beaucoup.

Mme DUFOUGERAI. — T'ont-elles

donné un moyen pour te *tirer d'affaire* autrement?

EUGÉNIE. — Non, maman; elles n'ont pas *osé*.

Mme DUFOUGERAI. — Prends garde à ce que tu dis, Eugénie! songe bien, mon enfant, qu'il s'agit ici d'une accusation grave, quoiqu'elle ne soit qu'indiquée!

EUGÉNIE. — Maman, quand j'aurai passé avec ces demoiselles la journée de dimanche, je pourrai mieux te dire ce que je pense de toutes les deux; le veux-tu, maman?

Mme DUFOUGERAI. — Je le veux, et j'y compte, mon enfant. Une mère ne peut guider sa fille dans la carrière difficile de la vie, si sa fille manque de confiance en elle; si sa fille lui cache ce qu'elle découvre de blâmable dans les personnes de son âge, avec lesquelles le hasard peut la mettre en relations, par-

fois *obligées*. Sois donc toujours franche avec moi, mon Eugénie!

— Maman, je te le promets! répondit Eugénie en embrassant sa mère avec tendresse. Quand je te cache quelque chose, je suis si malheureuse!... Oui, maman, je te dirai tout, et toujours! »

XI

UN DIMANCHE AU CHATEAU.

Un billet des dames du Moutiers était venu, dans la semaine, renouveler l'invitation faite par Élisabeth et Louise, et cette fois Alfred s'y trouvait compris. Mais Mme Dufougerai dit que son inten-

tion était de le conduire à la Ferme, où il s'amuserait beaucoup plus avec Léon qu'au Château, et Eugénie partit seule dans la carriole, sous la conduite du vieux Jacques.

Elle éprouva quelque chose de singulier, et qui lui fit presque venir les larmes aux yeux, en se trouvant dans les champs sans sa mère ou son bon papa; et, lorsqu'elle arriva à la grille du Château, elle soupira tristement, et fut au moment de dire à Jacques : « Retournons sur nos pas! »

Ce mouvement involontaire passé, Eugénie sentit renaître sa confiance et sa gaîté par l'accueil qui lui fut fait. Cependant elle parla peu pendant le déjeûner. Elle était tout embarrassée d'avoir derrière sa chaise un grand laquais, d'en voir un autre en face d'elle, derrière la chaise de M. du Moutiers,

un autre à droite, un autre à gauche; chaque personne était pour ainsi dire *doublée* par un valet, doublure qu'Eugénie trouvait fort incommode. Elle se hâtait de manger, parce qu'il lui semblait que le laquais avait hâte de lui enlever son assiette pour la remplacer par une autre.

Les jeunes filles et Mlle Wilson quittèrent la table les premières, à la grande joie d'Eugénie, et l'on monta à l'*appartement* de la gouvernante et de ses élèves. Ici régnait, comme dans toute la maison, un luxe *grandiose;* ce luxe des anciens temps et des anciennes familles, qu'on veut en vain renouveler de nos jours avec des meubles prétendus *gothiques*, et qui ne sont en effet que de mauvais goût. Auprès de la chambre de la gouvernante, se trouvait la bibliothèque qui servait de salle d'étude;

cette pièce était énorme. A la vue des rayons grillés, remplis de livres, qui la tapissaient tout autour, Eugénie se sentit comme glacée et effrayée.

« Vous voyez, mademoiselle Eugénie, dit Mlle Wilson avec son accent étranger, fortement prononcé, mais en assez bon français cependant, que nous ne manquons pas de ce qui est nécessaire à l'étude, et pourtant nous n'étudions pas; aussi, avons-nous souvent de l'ennui!

— Oh! cela m'ennuierait, s'écria naïvement Eugénie, d'étudier dans une grande pièce comme celle-ci, et cela me chagrinerait de voir tant de livres dont je ne pourrais lire que les titres.

— J'ai ici, répliqua Mlle Wilson, un petit cabinet où je travaille le matin, et dans lequel j'admettrais volontiers ces demoiselles, si elles voulaient y travailler

aussi : je trouve là sous ma main ce dont j'ai besoin. »

Eugénie entra dans ce cabinet, et elle put juger, par tout ce qui couvrait deux tables assez grandes, des talens divers que possédait Mlle Wilson. Des dessins de paysages, des ébauches de fleurs, différens ouvrages de broderie et de tapisserie, des fleurs artificielles commencées, prouvaient que, si la gouvernante savait faire usage des livres d'étude, des cartes de géographie qu'on voyait ouverts ou déployés sur les tables, elle possédait les talens qui appartiennent particulièrement aux femmes.

« Mademoiselle Wilson serait charmée, dit Élisabeth avec aigreur, d'avoir Eugénie pour élève. Mais nous qui n'avons de dispositions pour rien, nous qui sommes si maladroites...

— On manque de dispositions et

d'adresse pour quoi que ce soit, répliqua Mlle Wilson d'un ton sérieux, quand on manque de bonne volonté pour tout. Vous avez l'une et l'autre, je ne cesserai de vous le répéter, tout ce qu'il faut pour devenir des personnes instruites et distinguées; mais vous ne *voulez* pas avoir la *volonté* de travailler, et sans la volonté, on ne fait rien et l'on n'est rien dans ce monde.

— Ah! bah! s'écria Louise, faites-nous grâce de sermons aujourd'hui! cela n'amuserait pas Eugénie, et elle est venue pour s'amuser. »

S'amuser, au gré d'Élisabeth et de Louise, c'était parler plutôt en mal qu'en bien de tout le monde; c'était courir, chanter, crier, quand on se trouvait dans le parc, afin de se dédommager de la contrainte à laquelle on était tenu dans le salon; c'était encore parler chiffons,

toilette, et lire les plus minutieux détails de la mode, qui se trouvaient contenus dans les journaux de leur âge, auxquels elles étaient abonnées ; c'était encore parler mariage, tout en habillant les poupées magnifiques auxquelles Eugénie osait à peine toucher, tant elle les trouvait belles par elles-mêmes et par leurs atours ; et au milieu de tous ces caquets de femmes de chambre, de toutes ces médisances, de toutes ces moqueries dont on accablait voisins, amis, connaissances, on bâillait et on s'ennuyait *à mourir*.

Un peu avant le dîner, ces demoiselles furent invitées à venir au salon ; aussitôt les visages prirent un air composé ; on remit en ordre ses cheveux, les plis de sa robe, et l'on descendit d'un pas grave.

Eugénie eut à répondre à beaucoup

de questions, que M
mère lui adressa de
et doucement poli qu
sonnes de bonne co
fit avec timidité, n
cependant. Mme du
prendre un intérêt s
la touchait! Bientôt
tellement à l'aise, qu
d'embarras dans les
tous les jours. Elle n
mère l'accoutumait
avec elle le compte
maison; à prendre
ménage; ensuite ven
remplissaient le res
qu'à l'heure du dî
faire une promenad

mère et de son bon papa, qui jou
au tric-trac; mais ce n'était ni d
broderie, ni de la tapisserie qu'elle
sait; elle apprenait à raccommode
linge de la maison, et à entreten
sien et celui de son frère; deux heu
avant le goûter, étaient consacré
étudier ses leçons pour le lendemai
le reste du temps, jusqu'au soupe
trouvait rempli par le dessin. Apr
souper, on causait une heure, ou bi
bon papa faisait une lecture haut,
dant que Mme Dufougerai et sa fille
vaillaient, et le lendemain on re
mençait. La seule chose qu'Eugén
dit pas, c'est que le travail du soir
les pauvres pour objet, et qu'el

beaucoup cette éducation, qu'elle appelait bien entendue, et elle fit l'observation qu'il serait à souhaiter que les enfans de la *classe bourgeoise* n'en reçussent point d'autre.

Eugénie baissa la tête avec confusion; la distance, un moment oubliée, qui la séparait des demoiselles du Moutiers, venait de reparaître tout entière, et, le reste de la journée, elle ne put vaincre le malaise qui s'était de nouveau emparé d'elle.

Après le dîner on alla, en voiture, faire une promenade qui s'étendit à plus de deux lieues. On descendit à l'une des fermes de M. du Moutiers, pour y goûter; mais comme Mme du Moutiers la jeune avait voulu accompagner les enfans, il n'y eut de leur part ni abandon, ni gaîté.

Une fête villageoise avait lieu à peu

de distance de la ferme; on s'y rendit à pied, suivies du laquais et de la calèche, ce qui fit ouvrir de grands yeux aux paysannes et mettre chapeau bas à tous les paysans; et les danseurs brouillèrent les figures, tant ils se donnaient de soin afin de danser mieux que précédemment.

Mme du Moutiers prenait pour des marques de respect, l'embarras excité par sa présence, partout où elle paraissait, et elle en était fort satisfaite. Élisabeth aussi se rengorgeait; elle s'appuyait, d'un air imposant, sur le bras de sa sœur, sans se mettre en peine d'Eugénie, qui marchait à ses côtés, mais un peu en arrière. Elle avait le cœur gros, la pauvre Eugénie! Ses *amies* ne la traitaient pas, devant leurs parens, avec la même familiarité, et surtout avec la même affection qu'en présence de la gouvernante; cette différence la

choquait vivement; aussi se promettait-elle tout bas de ne pas venir souvent au Château.

Au retour, elle se sentit soulagée d'un lourd fardeau lorsqu'elle aperçut la carriole arrêtée devant la grille, et le vieux Jacques debout auprès du vieux Fédor, qu'il tenait par la bride et que de temps en temps il caressait de l'autre main. Volontiers elle serait partie à l'instant; mais il fallut aller prendre congé de Mme du Moutiers la mère... Enfin Eugénie se trouva dans la carriole, assise auprès du vieux Jacques, à qui elle disait comme la journée lui avait paru longue, et comme elle serait contente de se retrouver au logis.

Sa mère, le bon papa et Alfred même, quoique ce dernier se fût bien amusé, avaient trouvé aussi la journée longue, et l'accueil que reçut Eugénie l'émut

presqu'autant que si elle n'avait jamais dû revoir sa famille. Ce furent des embrassades, des élans de joie et des pleurs auxquels dame Gertrude ne comprit rien du tout; car enfin, Mademoiselle avait passé toute la journée au Château, avait dîné au Château, était allée se promener dans la calèche du Château, avec les dames du Château; et, à la connaissance de Gertrude, il y avait des personnes dans le pays qui donneraient bien *leur petit doigt* pour pouvoir se vanter d'avoir reçu tant d'honneurs!

« C'est possible, disait Eugénie, mais cela n'empêche pas que je me suis ennuyée, et que j'aurais cent fois mieux aimé être à la maison! Ah! maman, que c'est bon la liberté!...

— Qu'entends-tu par là? demanda M. Dufougerai.

— Bon papa, est-ce que c'est être

libre que d'avoir toujours un laquais derrière sa chaise ou derrière soi quand on sort!... et puis tant d'autres choses encore!.. Nous autres, de la *classe bourgeoise*, comme dit Mme du Moutiers la grand'-maman, nous sommes plus heureux dans nos maisonnettes qu'on ne l'est au Château! »

Ce fut dans le cœur de sa mère qu'Eugénie épancha complètement, le soir, son cœur oppressé par les ennuis et les petits dégoûts de la journée. Elle ne se plaignit pas d'Élisabeth et de Louise, « car, disait-elle, il leur manque une mère comme maman! ce n'est donc pas leur faute si elles sont... ce qu'elles sont! Mais tu peux être tranquille, maman; je n'en ferai pas mes amies!... La pauvre Mlle Wilson!... elles la rendent bien malheureuse, et pourtant Mlle Wilson est si douce, si complaisante! elle les

reprend avec tant de bonté !.. Maman, je t'en prie, refuse pour moi quand on me demandera au Château ! »

Mme Dufougerai voulut s'assurer, avant de rien promettre, si l'amour-propre blessé n'entrait pas pour beaucoup dans la répugnance témoignée par Eugénie, à retourner en visite dans une famille orgueilleuse peut-être, mais qui savait mettre en pratique les lois de la politesse. Elle acquit bientôt la certitude qu'Élisabeth et Louise avaient ou devaient avoir tous les défauts que contractent nécessairement les enfans abandonnés, dès le bas âge, aux domestiques. Maintenant il était difficile de les en corriger, et d'autant plus difficile, que les dames du Moutiers ne voulaient pas reconnaître ces fruits amers, résultat de leur négligence.

« Ma chère enfant, dit-elle à sa fille,

je suis fâchée que tu te sois si cruellement ennuyée; mais, d'un autre côté, je ne peux regretter que tu aies eu promptement l'occasion de voir, par tes propres yeux, le néant des grandeurs, la misère du luxe et le vide qu'on éprouve quand on ne possède que cela au monde. Profite de cette leçon pour travailler avec plus d'ardeur à orner ton esprit, et surtout à développer, par un exercice soutenu, les facultés de l'âme. Quand tu seras parvenue à former ces deux trésors, toujours inépuisables, tu apprécieras à leur juste valeur les *richesses* prétendues que le monde encense, et tu remercieras Dieu, avec conviction et gratitude, de t'avoir fait naître dans cette classe moyenne, où l'on jouit d'assez d'aisance pour n'être pas obligé d'attendre, des travaux de chaque jour, le pain de la journée ou celui du lendemain! »

XII

LE MONDE EN ABRÉGÉ.

Grâce à Gertrude, on sut bientôt dans tout le pays, et particulièrement à la Maison-Grise, qu'Eugénie était admise *dans la familiarité* des dames *du Château*, qu'elle y allait passer *des journées entières*, et qu'elle était l'*intime* amie

des demoiselles du Moutiers; choses faites pour exciter l'envie des demoiselles de Limeuil, ce qui avait été justement l'intention de la vieille gouvernante. Gertrude n'avait jamais aimé cette famille, et petitement vindicative, comme il arrive à ceux dont l'éducation n'a pas éclairé la raison, elle avait résolu de la punir d'être arrivée en toilette de visite le jour même où il n'y avait de rideaux à aucune des fenêtres de la maison. Mais ce qu'elle n'avait pas prévu, la pauvre Gertrude, c'est qu'Antonine, accompagnée de l'*ange* Emma, serait dépêchée un beau matin pour venir prendre des informations précises auprès d'Eugénie, et qu'Eugénie renverserait, par sa franchise, l'édifice que la vieille bonne avait élevé avec tant de malice, dans l'unique but de désoler Mme de Limeuil et ses filles.

Si Eugénie avait été prudente (mais on ne l'est guère à dix ans), elle se serait bornée à dire simplement qu'elle était allée dîner au Château; malheureusement les questions étourdies d'Antonine excitèrent des réponses tout aussi étourdies, et l'*ange* Emma fut charmée d'apprendre, et surtout de l'idée de pouvoir répéter partout, qu'on s'ennuyait parfaitement au Château, non-seulement à cause de l'orgueil des maîtres, mais encore parce que les demoiselles du Moutiers étaient on ne peut plus mal élevées, colères, capricieuses, gourmandes, menteuses et impertinentes au suprême degré.

Elle était bien loin de se douter, la pauvre Eugénie, d'avoir accusé de défauts si graves Élisabeth et Louise! Mais c'est un grand tort de parler étourdiment devant des personnes dont l'esprit

est de travers et l'âme envieuse, parce que ces personnes-là découvrent une tout autre signification qu'on ne le croit à ce qu'elles entendent. Comme Mme Dufougerai venait de sortir avec son beau-père, Eugénie s'était trouvée livrée sans défense à son étourderie, et pas un mot, pas un regard n'avait pu l'avertir de la nécessité d'être circonspecte.

L'*ange* Emma s'était apparemment promis ce jour-là d'être parfaitement *aimable*, c'est-à-dire louangeuse au plus haut point. Elle s'extasia outre mesure sur les dessins d'Eugénie, en lui donnant cependant, d'un air d'artiste, quelques conseils ; puis elle promit de lui envoyer des modèles de fleurs exotiques, tout-à-fait *ravissans*.

Après avoir fait les demoiselles raisonnables, on redevint enfant, et l'on monta à la chambre d'Eugénie. Emma

s'émerveilla, d'une manière assez peu polie, à la vue de la propreté qui régnait partout, comme si la propreté était chose extraordinaire à rencontrer ailleurs que dans les maisons *excessivement* riches; mais Eugénie ne sentit que les louanges, tant les louanges déjà reçues l'avaient enivrée.

« Ah! vous aussi, vous travaillez pour les pauvres! » s'écria Emma à la vue d'une petite brassière et d'un petit bonnet de couleur qu'elle aperçut dans la corbeille à ouvrage d'Eugénie. Sans lui donner le temps de répondre, elle se mit à raconter des traits de dévoûment *surhumain*, des histoires admirables, dont les héroïnes, modèles de bienfaisance et de charité, avaient été récompensées de leurs bonnes actions d'une manière digne d'envie. Au chevet même des vieillards et des pauvres

femmes qu'elles étaient allées soigner, elles avaient trouvé des maris riches. Ces vieillards misérables, ces pauvres femmes, étaient toujours pères ou mères, oncles ou tantes de jeunes gens *admirablement* spirituels et beaux, qui étaient partis *depuis des siècles* pour les Indes ou pour la Chine; ils en revenaient soudain tout *cousus d'or*, et comme ils surprenaient ces jeunes filles, *anges de charité*, occupées à soigner le vieux père ou la vieille tante, ils en étaient touchés au point de mettre à leurs pieds leur fortune et leur personne, et les jeunes filles, pauvres ou riches, faisaient ainsi de superbes mariages.

Eugénie ouvrait de grands yeux en écoutant Emma. C'était la première fois qu'on lui présentait, sous ce point de vue, les résultats *utiles* de la bienfaisance pour celles qui l'exercent.

« Je ne crois pas, dit-elle naïvement, qu'aucun des pauvres gens du village, que je vais visiter avec maman, ait des neveux ou des fils qui soient allés dans les Indes...

— Eh! ma chère, s'écria Emma, il ne s'agit pas de ce misérable petit coin de terre! Je vous parle seulement de ce qui arrive journellement à Paris.

— Oui, journellement, répéta Antonine. Mais comme mes sœurs sont riches, elles n'ont pas besoin d'aller passer leur temps à soigner de vieilles gens sales et dégoutans, pour faire de beaux mariages; n'est-ce pas, Emma?

— Votre esprit méchant, répondit Emma avec aigreur, vous fera plus d'ennemis que d'amis, je vous l'ai dit déjà, Antonine! Aloïse et moi nous donnons beaucoup d'argent pour les pauvres; mais vous, vous n'en avez

jamais de reste pour cet usage; vous aimez tant la parure! »

La querelle allait s'animer, lorsque Juliette, conduite par Gertrude, se montra à la porte d'Eugénie.

« Ah! voici la fermière! » dit Emma à mi-voix et d'un ton dédaigneux, pendant qu'Eugénie embrassait Juliette qui était devenue toute rouge à la vue des demoiselles de Limeuil.

« Mme Montbrun est en bas, dit la vieille bonne.

— Descendons vite! » s'écria Eugénie; et elle entraîna Juliette; celle-ci ne demandait pas mieux que d'échapper, ne fût-ce qu'un instant, aux regards malveillans d'Emma, et aux regards curieux d'Antonine.

Eugénie aurait bien voulu faire les honneurs de la maison à Mme Montbrun et à Juliette, à Emma et à Antonine;

mais c'était une tâche au-dessus de ses forces et de son âge. Il faut un grand usage du monde pour complaire à-la-fois à des personnes qui ne se conviennent sous aucun rapport, et que le hasard rassemble contre leur gré.

Mme Montbrun vint au secours d'Eugénie dont l'embarras était visible, et qui tremblait qu'Antonine n'adressât à Juliette quelqu'une de ces observations ou questions impertinentes auxquelles elle-même s'était trouvée précédemment en butte. Mme Montbrun connaissait le *sublime* dédain des habitantes de la Maison-Grise pour les habitans de la Ferme; mais elle était femme d'esprit, elle était bonne et elle avait du savoir-vivre; tout cela lui assurait une supériorité que l'*ange* Emma fut bientôt obligée de reconnaître tout bas, à son grand étonnement, ce qui ne la rendit pas plus

aimable. Aussi Mme Montbrun, après avoir fait ce que la bonté de son cœur lui inspirait pour établir, entre les quatre jeunes filles, un peu d'accord, finit-elle par ne s'occuper que d'Eugénie et de Juliette.

« Il faut nous en aller, » dit Emma en se levant plus brusquement qu'il ne convenait à une personne dont tous les mouvemens avaient *une nonchalance pleine de grâce;* du moins telle était sa prétention. « Nous étions venues, ajouta-t-elle, pour vous inviter à nous donner la journée de demain : parlez-en, je vous prie, à Mme Dufougerai; nous compterons sur vous. »

Le ton qui avait accompagné cette invitation, fit monter de vives couleurs aux joues d'Eugénie. Elle reconduisit cependant les deux sœurs jusqu'à la porte, où les attendait un landau élégant, les

salua avec politesse, et revint au salon, où bientôt elle oublia, dans une douce causerie, et leurs louanges outrées, et leurs airs de supériorité.

Cette fois elle trouva, non de la flatterie, mais une bienveillance réelle, et un désir vrai de donner des éloges mérités à ses travaux et au résultat de ses études. Mme Montbrun s'y intéressait, parce que Juliette s'occupait des mêmes travaux, et le temps coula si agréablement et si vite, que deux heures passèrent avec la rapidité d'un instant.

M. Dufougerai et sa belle-fille revinrent enfin, et l'on obtint que Juliette, du moins, resterait à dîner. Ce fut une grande joie pour les deux jeunes filles. Pour s'aimer d'une tendre amitié, il ne leur manquait que de se connaître mieux. Mme Montbrun avait contribué à les rapprocher et à faire disparaître leur timi-

dité mutuelle; aussi, l
fut-il pour toutes les
enchantement.

Quoique bien plus
nie en fait d'instruc
restée enfant sous bea
de fous-rires succéd
remarques sensées, et
coup, ainsi qu'Eugén
en voiture dans la br
Le bon papa promit
la semaine suivante
peu élevée, qui ne
danger; et la journ
journée, se termin
nade dont tout le r
parce qu'il s'agissait

nine, et il parut prendre plaisir a
comparaisons établies par Eugénie en
ses nouvelles connaissances.

« Ma chère enfant, lui dit-il, ce
tu vois en ce pays, c'est ce que tu ver
à-peu-près partout; ainsi il t'est fa
de prendre une idée de ce monde
s'offre à tes yeux en abrégé. Tâche
profiter des leçons que tu reçois d
notre petit coin de terre, afin de ne
nourrir des idées tout-à-fait fausses
les jouissances que peut donner la
ciété. Remarque qu'ici, et c'est de mê
partout, pour une personne dont l'es
et le caractère nous conviennent, on
trouve une foule d'autres qui peuv
bien nous éblouir un moment par le

de passer pour méchante, et de changer des *semblans* d'amies en ennemies réelles. »

Eugénie baissa la tête sans répondre.

« Je suis bien aise, mon bon père, dit Mme Dufougerai à son tour, que vous prémunissiez Eugénie contre les dangers de l'indiscrétion : elle a besoin d'être avertie. Cependant les avertissemens ne produiront pas grand'chose, si elle ne se surveille pas elle-même.

— Mais, maman, répondit Eugénie en hésitant un peu, tu me dis toujours qu'il faut de la franchise...

— Oui sans doute, ma fille; à tes parens tu peux et tu dois *tout* dire; il n'y a point d'*indiscrétion* possible avec nous, tandis qu'il y aurait manque de discrétion et de charité, si tu parlais aux demoiselles du Moutiers, je suppose, des ridi-

cules ou des défauts que tu as pu découvrir dans les demoiselles de Limeuil; et, aux demoiselles de Limeuil, des travers d'Élisabeth et de Louise.

— Je suis bien certain, dit le bon papa, que notre Eugénie n'est pas capable de faire ainsi les *honneurs* de ses amies les unes aux autres; et que, si quelque fâcheuse découverte venait à être la suite d'une intimité plus grande, elle ne la confierait qu'à sa mère, et avec un vif regret. »

Pour cette fois Eugénie baissa tellement la tête, qu'on eût dit qu'elle cherchait quelqu'épingle tombée soudain dans le gazon.

M. Dufougerai, sans s'apercevoir de ce signe involontaire d'une extrême confusion, raconta que, dans son jeune temps, il avait connu plusieurs femmes si parfaitement indiscrètes, que, grâce à

elles, la petite ville qu'elles habitaient était devenue un enfer, où chacun se haïssait, où chacun se fuyait. « Et cependant, ajouta-t-il, on ne peut dire qu'elles fussent *méchantes;* elles se bornaient à raconter ce qu'elles avaient entendu ou vu, et à faire part à leurs amis et connaissances des défauts de leurs amis et connaissances. Ces récits s'altéraient en passant de bouche en bouche, et semaient partout la discorde... Redresse-toi donc, Eugénie, tu as la mauvaise habitude de pencher la tête en avant quand tu marches ; il faut absolument t'en corriger... entends-tu? »

Eugénie releva la tête ; elle était sur des épines : le silence de sa mère, et plus encore sa conscience, lui faisaient sentir les torts bien graves dont elle s'était rendue coupable au Château, le dimanche précédent, et ceux qu'elle

avait ajouté aux premiers le matin même. Au Château, elle avait livré la famille de Limeuil à la risée d'Élisabeth et de Louise; chez elle, elle avait livré au blâme, devant Emma et sa sœur, la famille du Moutiers...

« Bonsoir, ma fille, nous causerons demain, dit Mme Dufougerai à l'instant où Eugénie, tout émue, s'attendait à commencer, comme de coutume, l'examen de la journée. Tu es fatiguée, il est tard, et nous avons à parler de choses si sérieuses, qu'il faut y apporter toute la liberté d'esprit possible, et tout le temps nécessaire. »

Eugénie se retira donc dans sa chambre avec un poids bien lourd sur le cœur. L'aveu complet de ses torts l'aurait un peu allégé, il le lui semblait du moins... mais le moment d'après, elle frissonnait de la tête aux pieds à l'idée d'être obli-

gée de reconnaître tout haut que, selon l'expression de son bon papa, elle avait fait *les honneurs de ses amies les unes aux autres*.

XIII

LES EXPLICATIONS.

Après une bien mauvaise nuit, Eugénie se leva le lendemain les yeux encore tout pleins de larmes et les paupières gonflées. Elle avait fait des rêves pénibles, et, dans les intervalles d'un som-

meil agité, elle s'était trouvée poursuivie de craintes trop fondées. Élisabeth, Louise, leurs parens seraient certainement instruits, tôt ou tard, de ce que, par étourderie, elle avait dit d'eux tous à Emma et à Antonine; d'un autre côté, la famille de Limeuil apprendrait les gorges chaudes faites à son sujet au Château... et le cœur d'Eugénie se serrait, et ses joues devenaient plus brûlantes encore. Juliette était la seule personne dont Eugénie n'eût point dit de mal, mais elle s'était tue lorsqu'elle avait eu l'occasion de dire tout le bien qu'elle en pensait; et pourtant Eugénie aimait ou prétendait aimer Juliette, qui lui témoignait une amitié si vraie!...

Ils sont amers les reproches faits par la conscience! et rien ne peut lui imposer silence à cette conscience, qui parle alors-même qu'on ne l'interroge pas, et

dont la voix s'élève d'autant plus haut qu'on veut la faire taire.

Eugénie souhaitait et redoutait tout ensemble l'heure du réveil de sa mère. Il lui semblait qu'elle pleurerait avec moins d'amertume en sa présence, et pourtant elle eût voulu retarder l'instant où il faudrait avouer hautement qu'elle avait reconnu, par de la méchanceté, la bienveillance dont elle s'était vue l'objet au Château, en livrant aux sarcasmes d'Emma et d'Antonine, qu'elle n'aimait pas et qu'elle ne pouvait estimer, des ridicules qu'elle du moins aurait dû ne pas divulguer.

Mme Dufougerai écouta en silence l'aveu de ses torts, fait par Eugénie avec un déluge de larmes.

« Moi non plus, ma fille, lui dit-elle, je n'ai pas dormi la nuit dernière. La pensée que tu as un mauvais cœur, a

oppressé bien cruel
Les sanglots d'
rent.
« Non, non, mam
voix entrecoupée ;
un mauvais... cœur
maman !
Mme Dufougerai
je n'ose l'espérer. Si
mauvais, tu as au
chant...
Eugénie. — Ma
ainsi... je t'en conju
Mme Dufougerai
au plus haut point l'
reté !

nables, lorsqu'elles produisent de t
résultats?

Eugénie. — Oh! non, maman!

Mme Dufougerai. — Ma fille, ve
donc sur toi-même avec toute l'att
tion dont tu es capable, et travaille
à présent, bien sérieusement, à te c
riger de deux défauts qui suffisent s
à faire le malheur de notre vie entiè
et à nous rendre un objet de crainte
ce n'est d'aversion, pour tout ce qui n
approche. Ta conscience t'a fait senti
torts; puisse la méchanceté trop ré
des demoiselles de Limeuil n'en pas a
ner promptement la punition bien
ritée! Tu dois penser qu'elles se

amis; car elles te citeront, elles diront qu'elles ont appris de toi les médisances qu'elles se plairont à répandre; et si les dames du Moutiers remontent à la source de tous ces bruits injurieux, elles verront en toi méchanceté, ingratitude, et dans ta mère une coupable négligence; dans ton bon papa, une honteuse indulgence pour des défauts impardonnables...

— Maman, maman! » s'écria Eugénie en cachant sa tête brûlante dans le sein de sa mère.

Mme Dufougerai la repoussa doucement, et lui dit : « Corrige-toi, ma fille, pendant qu'il en est temps encore; ou bien, je te le répète, tu attireras sur toi et sur les tiens des peines bien cruelles! Va t'habiller, et tâche de ne point paraître à table avec une figure altérée. Nous devons ménager ton bon papa, qui

est d'une santé et d'un âge à avoir besoin que la paix règne autour de lui. Il éprouverait un vif chagrin, s'il savait comment tu t'es conduite hier; faisons en sorte de le lui épargner. »

Un peu avant l'heure du dîner, Gertrude vint dire à Mme Dufougerai, qui donnait sa leçon d'histoire à Eugénie, dont le cœur était toujours bien gros, que Mme de Limeuil envoyait le cabriolet pour prendre Mlle Dufougerai, et faisait dire qu'on la renverrait le soir, à l'heure que sa mère fixerait.

« Maman, je n'y veux pas aller! » s'écria Eugénie; elle avait oublié de parler de l'invitation reçue la veille, tant elle avait eu de chagrin de s'être conduite si étourdiment, pour ne pas dire plus.

Mme Dufougerai s'étant fait expliquer de quoi il s'agissait, écrivit un mot à Mme de Limeuil.

Lorsqu'à dîner le bon papa demanda pourquoi elle n'avait pas permis à Eugénie d'aller passer la journée à la Maison-Grise, elle répondit : « Eugénie ne s'en est pas souciée; et moi, mon bon père, je désire qu'elle s'accoutume à trouver ici des distractions, plutôt qu'à en aller chercher au-dehors.

— Je vous approuve, ma chère Pauline, répondit M. Dufougerai. Les jeunes filles, quand elles deviennent jeunes femmes, sauraient se plaire beaucoup mieux dans leur intérieur, si, dès le bas âge, on les avait habituées à se suffire à elles-mêmes et à ne point désirer des jouissances qui ne sont que celles de la vanité. Je serais fâché, d'ailleurs, de voir Eugénie aller souvent au Château et à la Maison-Grise. A son âge, on reçoit trop aisément des impressions que l'inexpérience rend dangereuses, et l'on s'ac-

coutume à croire qu'il n'y a de bonheur que dans les grandeurs et le luxe. Il faut entretenir des relations de bon voisinage avec les gens que la fortune place *au-dessus* de nous, mais en évitant des liaisons trop intimes, et d'où l'on ne retire souvent d'autres fruits que de vains regrets et de vains désirs d'ambition.

— Et bien du chagrin aussi ! » murmura Eugénie à mi-voix.

Elle fut toute la journée d'une raison exemplaire, attentive pour sa mère et son bon papa, complaisante pour Alfred ; mais elle évita de se trouver seule avec dame Gertrude, qui avait deviné qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Eugénie avait eu mille occasions déjà de s'apercevoir que personne n'était curieux comme sa vieille bonne et bavarde comme elle ; et Eu-

génie ayant des motifs de se défier d'elle-même, ne voulait point s'exposer à la tentation de parler plus qu'il n'était nécessaire. Elle n'avait déjà que trop parlé le dimanche et le jour précédent.

Mme Dufougerai s'aperçut de la retenue de sa fille, et le soir elle reçut ses caresses avec autant de bonté que de coutume.

« Tu as été aujourd'hui, lui dit-elle, ce que je voudrais te voir toujours. Et que t'en a-t-il coûté? une sincère attention sur toi-même! C'est justement, ma fille, pour exciter et soutenir cette attention que chaque soir je t'aide à faire l'examen de la journée; mais si, toi, tu ne m'aides pas en y puisant d'utiles leçons, pour te mieux conduire le lendemain, nous perdons également notre temps.

— Oh! je me souviendrai toute ma

vie, s'écria Eugénie, de la journée d'hier et de dimanche dernier!...

Mme Dufougerai.—Je le désire, mon enfant, pour ton bonheur à venir et pour le repos de ta famille.

Eugénie. — Maman, il y a bien des choses d'hier que je n'ai pas pensé à te dire... parce que j'en avais tant sur le cœur!

Mme Dufougerai. — Quelles sont-elles?

Eugénie. — Maman, pourquoi donc ne me parles-tu jamais de mariage?

Mme Dufougerai. — De mariage! Eh! mon enfant, en quoi le mariage pourrait-il t'intéresser à ton âge!

Eugénie. — Louise et Antonine ne sont pas plus âgées que moi, et pourtant elles y pensent sans cesse, et dans leurs livres on ne parle que de cela.

Mme Dufougerai. — Eh! bien, ma

fille, parlons-en aussi. Mais commence, et dis-moi quelles idées fait naître en toi le mot *mariage!*

EUGÉNIE. — Maman... je n'en sais rien du tout, car je n'y ai pas encore songé.

Mme DUFOUGERAI.—Alors, que disent Louise et Antonine sur ce sujet?

EUGÉNIE. — Élisabeth en est encore plus occupée, et Emma aussi.

Mme DUFOUGERAI. — De quelle manière?

EUGÉNIE. — Oh! ce n'est pas de la même façon, tu comprends bien, maman! parce que... le mariage... c'est tout autre chose pour des demoiselles nobles... que pour les demoiselles... de la Maison-Grise.

Mme DUFOUGERAI. — Je n'ai pas, je l'avoue, l'esprit de voir la différence.

EUGÉNIE.—Ah! maman, par exemple!

Mme Dufougerai. — Comme il me paraît que tu n'as là-dessus aucune idée arrêtée, je vais te dire les miennes, quoique je doute que tu sois en état de me bien comprendre.

Eugénie. — Pourquoi donc pas, maman ?

Mme Dufougerai. — Parce que ce sujet est fort sérieux.

Eugénie. — Je t'assure, maman, qu'Élisabeth et Louise ne s'en doutent guère, ni Emma et Antonine non plus.

Mme Dufougerai. — J'en suis convaincue. Elles ne voient toutes, dans le mariage, que le titre de *madame*, la corbeille, les cachemires, les diamans ; la liberté d'aller au bal, au spectacle, aussi souvent qu'il leur plaira, et... voilà tout.

Eugénie. — Oh ! comme tu as deviné cela, maman !

Mme Dufougerai. — Une jeune fille qui se marie, s'engage, quel que soit son rang, à remplir des devoirs souvent difficiles : elle quitte des parens qu'elle aime, dont elle est aimée, pour soumettre toutes ses volontés à celles d'un homme que souvent elle connaît peu, qui lui-même la connaît à peine, et dont elle doit étudier le caractère, afin de le rendre aussi heureux que possible ; car tel est l'engagement qu'elle a pris en se mariant. Un autre engagement non moins sérieux, non moins sacré, c'est de bien élever sa petite famille. Le remplit-elle, si elle abandonne ses enfans aux soins des domestiques? si elle court les bals, les spectacles, et s'occupe, par-dessus tout, de sa toilette?

Eugénie. — Oh! non, maman! Mais je t'assure que ces demoiselles ne pensent pas à tout cela.

Mme Dufougerai. — Je te le répète, ma fille, rien de plus sérieux que le mariage. Elle ne sera ni bonne épouse, ni bonne mère, celle qui n'a en vue que le titre de madame, la toilette et la possibilité de se livrer à son goût pour les plaisirs.

Eugénie. — Mais, maman, quand on est habituée à être bienfaisante, à soigner les pauvres, est-ce qu'on ne sera pas capable de soigner son mari et ses enfans?

Mme Dufougerai. — L'exercice de la bienfaisance, mais d'une bienfaisance réelle et sans ostentation, est la preuve qu'on a l'âme bonne et l'esprit droit; avec ces deux qualités-là, on s'aveugle rarement sur ses devoirs.

Eugénie. — Emma et Antonine m'ont raconté de bien belles histoires, maman, et qui prouvent qu'on gagne toujours

à bien faire. Une foule de jeunes filles ont rencontré des maris riches en allant soigner des pauvres ; et l'on imprime ces histoires-là afin de servir d'exemple, et de montrer que chaque bonne action trouve sa récompense.

Mme Dufougerai. — Je connais ces *belles histoires*, et je trouve, moi, ma fille, qu'elles sont *pitoyables*, et non pas *utiles*. As-tu oublié notre entretien de l'autre jour ?

— Oh ! non, maman ! répondit Eugénie en rougissant. Bon papa dit aussi qu'il faut faire bien, sans s'inquiéter de la récompense, et seulement, pour le plaisir de bien faire.

Mme Dufougerai. — Les gens qu'on désigne par ces mots *donnant donnant*, sont presque continuellement trompés dans leurs espérances, et, de même, ceux qui font une action belle ou bonne dans

l'espoir qu'elle leur rapportera soit de l'honneur, soit du profit; tandis qu'une douce surprise, au moins, est réservée à quiconque fait le bien par bonté d'âme, par justice, par compassion pour celui qui souffre, par respect et par amour de son prochain et de Dieu. Si une *récompense* lui arrive, il s'en étonne, et quoiqu'il en jouisse, il en est honteux; si sa bonne action reste sans *récompense* aux yeux du monde, il en trouve une dans la satisfaction d'avoir bien fait, dans la pensée que Dieu le voit, et dans la joie de ne pas être inutile à ses semblables. Est-ce que tu ne sens point cela, ma fille?

EUGÉNIE. — Oh! si fait, maman.

Mme DUFOUGERAI. — On ne doit pas dire, mon enfant, qu'il importe peu que la bienfaisance soit réelle ou seulement l'effet du calcul, car tu sais bien que

l'argent ne suffit pas toujours aux pauvres. On leur apporte plus de vraies consolations et de courage par les témoignages d'une compassion sincère, que par le don d'une somme toujours au-dessous de leurs besoins. Il faut donc laisser aux gens assez malheureux, pour ne jamais faire le bien, que dans le but d'en tirer quelques profits, les bals par souscription, les aumônes répandues avec éclat, les soins intéressés donnés à de vieilles gens, *dans l'espoir* de trouver un mari riche, et les associations dont on espère des relations avec de grands personnages qui pourront quelque chose, peut-être, pour satisfaire notre vanité ou notre ambition : tout cela, ma fille, c'est du *calcul;* un calcul honteux, un calcul qui rétrécit l'âme, qui fausse l'esprit, dessèche le cœur, et qui, d'ailleurs, ne présente pas toujours le résultat sur

lequel on comptait. On peut danser longtemps sans que le produit des souscriptions donne seulement du pain à des milliers de familles ; on peut faire beaucoup d'aumônes sans venir au secours du pauvre honteux ; on peut soigner bien de vieilles gens sans rencontrer de mari riche, et entrer dans bien des associations sans trouver l'occasion d'approcher des grands personnages dont le nom est inscrit à côté du nôtre, sur la même feuille de papier ; tandis qu'au contraire, quiconque est charitable par charité, bon par bonté, humain par humanité, vertueux par vertu, n'a à craindre aucune déception ; partout il trouve, dans le bien qu'il a fait et en lui-même, une récompense réelle et pure... de même, mon enfant, qu'on trouve en soi, lorsqu'on a mal fait, un châtiment bien autrement cruel que la punition qui nous vient du dehors ! »

Eugénie baissa la tête, elle sentait que sa mère disait vrai comme toujours.

« Maman, je ne veux croire que toi seule! » s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de Mme Dufougerai.

XIV

L'AVEU.

Le petit essai qu'Eugénie venait de faire des *joies* de la société, calma singulièrement le besoin assez vif qu'elle avait éprouvé d'abord d'avoir sinon des *amies*, du moins des compagnes de son âge, avec

lesquelles elle pût courir, causer, s'amuser. Elle redoutait maintenant la visite qu'il fallait rendre au Château, et dans laquelle sa mère avait promis de l'accompagner; elle redoutait également d'aller à la Maison-Grise. Eugénie n'aurait rien éprouvé de toutes ces *terreurs*, si sa conscience avait été tranquille; mais, d'avance, elle rougissait de honte à la pensée de revoir deux familles également mal traitées par elle, et elle se disait quel accueil elle aurait mérité de toutes les deux, si sa conduite leur avait été connue.

Mme Dufougerai eut la bonté de ne point prolonger le supplice auquel elle devinait que sa fille était soumise; la visite au Château fut de courte durée, et purement de politesse; de même à la Maison-Grise, on ne resta que le temps strictement nécessaire, et partout ma-

dame Dufougerai refusa les invitations adressées à elle et à sa fille, en disant, ce qui était vrai, que M. Dufougerai avait besoin de soins à toutes les minutes, et qu'Eugénie se trouvant dans l'âge où les études commencent à devenir sérieuses, des distractions trop multipliées et trop vives lui rendaient ensuite le travail plus pénible. Il est probable que partout on la blâma, qu'on l'accusa de pédanterie et de rigorisme : mais peu importait à Mme Dufougerai; elle avait pour elle la raison, et elle n'était point femme à la sacrifier aux vaines exigences de la frivolité.

Ce jour-là une froideur singulière avait régné entre toutes ces jeunes filles. Eugénie, honteuse d'elle-même, avait à peine osé répondre aux témoignages d'amitié d'Élisabeth et de Louise, parce qu'elle sentait n'en être pas digne, et

l'*ange* Emma, l'espiègle Antonine lui avaient paru plus désagréables et plus impertinentes que de coutume. Sa mère, à qui elle fit part de ses remarques au retour, lui dit : « Ceci te prouve, ma fille, qu'on n'est bien avec personne quand on est mal avec soi-même. Rien ne porte à l'indulgence comme la paix de l'âme ; rien ne rend exigeant et injuste comme le trouble de la conscience. »

Quelque chose encore tourmentait Eugénie, c'était la pensée qu'Élisabeth et Louise sauraient tôt ou tard le mal qu'elle avait dit de toutes les deux. Après bien des hésitations, elle en parla à Mme Dufougerai.

« Les mauvais propos, répondit Mme Dufougerai, arrivent presque toujours aux oreilles de ceux qu'ils peuvent blesser. Quoiqu'il n'y ait, en apparence, aucune communication entre le Château

et la Maison-Grise, il se trouvera, tu peux en être certaine, des gens assez *obligeans* pour que des paroles, au moins imprudentes, ne soient pas ignorées, et tu peux être certaine aussi que les dames du Moutiers perdront une grande partie de l'estime qu'elles ont pour toi, si même elles ne la perdent tout entière. »

Eugénie sentit ses yeux se mouiller de larmes bien amères.

« Maman, dit-elle d'une voix émue, si j'allais dès à présent faire l'aveu... de ma faute ?

— Avouer sans détour ses torts, peut les diminuer aux yeux d'une mère, répondit Mme Dufougerai ; mais des étrangers, ma fille, n'ont pas les sentimens ni l'indulgence d'une mère. Au reste, si tu te sens le courage de faire cet aveu, je ne m'y oppose pas. Seulement, prends le temps d'y réfléchir, et demande-toi

bien si tu auras le courage de dire en face, aux demoiselles du Moutiers, et sans chercher à te disculper d'aucune manière : Je vous ai accusées de mensonge, de caprice, de colère...

— Oh! non, non, maman!

— Alors, mon enfant, soumets-toi sans murmure aux conséquences de cette faute, dont rien ne saurait t'excuser. Que la crainte où tu vas vivre désormais te soit une leçon salutaire ! De la médisance à la calomnie, il n'y a qu'un pas; l'une mène à l'autre..... tâche de ne point l'oublier. »

La semaine suivante se ressentit de tant d'émotions pénibles; Eugénie n'avait plus que des éclairs de gaîté, et elle veillait sans cesse sur elle-même, afin de ne point se laisser aller avec Gertrude à des confidences que la vieille gouvernante provoquait de tout son pouvoir,

car elle était curieuse, dame Gertrude; et puis elle aimait Eugénie, et elle se chagrinait de son chagrin, sans le connaître; et elle employait mille petites ruses pour tâcher de découvrir pourquoi Eugénie ne faisait plus retentir la maison et l'écho du jardin de ses chants joyeux.

« J'ai fait quelque chose de mal, de bien mal! répondit un matin la jeune fille pressée de questions par la vieille gouvernante : ne m'en demande pas davantage, ma bonne, parce que d'y penser seulement me fait bien de la peine... et j'y pense nuit et jour!

— Je vous assure, mademoiselle Eugénie, que d'en parler vous soulagerait.

— J'ai tout dit à maman.

— Oh! je conçois, reprit Gertrude d'un ton réservé, qu'alors vous n'avez pas besoin de mes conseils, à moi! Ceux de Madame sont assurément bien meil-

leurs ; mais au moins je vous consolerais, pauvre chère enfant ! Madame est bonne, je ne dis pas non, mais elle est un peu sévère. Je parie qu'elle vous gronde tous les matins !

— Non, ma bonne, ce n'est pas maman, c'est ma conscience qui gronde.

— Votre conscience, mademoiselle Eugénie ! oh ! bien certainement elle n'a pas grand'chose à vous reprocher !... J'ai dans l'idée que les demoiselles de Limeuil sont pour beaucoup dans votre peine... Là... ne vous fâchez pas... J'ai mis le doigt sur le mal !

— Non, non, s'écria vivement Eugénie, ne crois pas cela, ma bonne ! ce ne sont pas les demoiselles de Limeuil qui ont fait la sottise... de... trop parler... c'est moi.

— Là, voyez-vous cela !... Elles vous auront poursuivie de questions ! moi, si

je vous en fais, mademoiselle Eugénie, ce n'est pas pour vous amener à mal, bien au contraire.

— Je le sais, ma bonne. Mais ne me demande plus rien, parce que, vois-tu, j'apprends à être discrète.

— Il est bien certain que trop parler nuit; mais quand on cause avec des amis... Excusez, mademoiselle Eugénie; je ne prendrais pas cette liberté avec les demoiselles du Château qui sont si fières, et avec les demoiselles de Limeuil qui sont si sottes. Ni les unes ni les autres n'auront jamais d'amis, n'est-il pas vrai?»

Eugénie détourna la tête et dit : « Parlons d'autre chose, veux-tu? parce que, comme dit maman, la médisance ne vaut rien, et mène à la calomnie...

— Je ne sais ce que c'est que la calomnie, répliqua Gertrude, et pour de la médisance, je n'en fais jamais.

— Mais, ma bonne, dire à tout le monde les défauts des gens qu'on connaît, c'est faire de la médisance, et les accuser de défauts qu'ils n'ont pas... c'est... faire... de la calomnie. »

La voix d'Eugénie s'était affaiblie en prononçant ces mots.

« De mon temps, reprit Gertrude, les demoiselles de votre âge ne connaissaient pas si bien la signification des mots. Eh! bien, nous ne parlerons de rien, puisqu'aussi-bien il n'est pas possible de dire grand'chose de bon au sujet de toutes ces demoiselles. Mais assurément vous pouvez vous vanter, mademoiselle Eugénie, d'être d'une retenue et d'une discrétion à toute épreuve! »

Vers la fin de la semaine, Mlle Wilson arriva un matin avec ses deux élèves; et à leur vue, tout le sang d'Eugénie sembla refluer vers ses joues Confuse,

embarrassée, elle leur fit un accueil tellement froid, qu'Élisabeth se sentit blessée d'être ainsi reçue par une *petite bourgeoise*. Louise, plus étourdie, ne s'en aperçut pas, et elle tarda peu à entraîner Eugénie au jardin, où Élisabeth ne les suivit qu'à regret.

« Mais qu'avez-vous donc l'une et l'autre, demanda Louise tout-à-coup, avec vos airs d'*empereurs romains?*

— Notre visite dérange sans doute beaucoup mademoiselle Dufougerai, répliqua Élisabeth d'un ton sec; car elle a fait *la moue* en nous voyant paraître...

— Allons, voilà que, toi, tu la fais pleurer, à présent!... Console-toi, ma bonne Eugénie, et ne prends pas garde à ce que dit Élisabeth. Elle est dans ses mauvais jours, et c'est pour cela que j'ai prié Mlle Wilson de nous amener ici...

Comment, tu me repousses aussi... Mais je ne t'ai rien dit, moi!... »

Eugénie pleurait tout de bon et si fort, qu'Élisabeth se sentit touchée de cette vive douleur.

« Tu as du chagrin, Eugénie! s'écria-t-elle. Que ne le disais-tu plus tôt! Est-ce que nous ne sommes pas tes amies? tes vraies amies! Tu sais comme nous t'aimons!...

— Oh! oui, nous t'aimons bien! ajouta Louise. Tu es si gentille et si bonne! Voyons, est-ce que tu n'as pas de confiance en nous? est-ce que tu ne crois pas à notre amitié?

— Je n'en suis pas digne! » s'écria Eugénie au milieu des sanglots; et elle balbutia quelques mots à peine intelligibles.

— Que dit-elle donc! reprit Élisabeth. Répète Eugénie... qu'est-ce? Allons, sois confiante!.. Veux-tu que Louise s'en aille?

Cyprine Lecoq del. Gabriel sc.

Vous avez dit du mal de nous! s'écria Elisabeth qui la repoussa vivement.

— Pourquoi le voudrait-elle ? s'écria Louise. Est-ce que je ne l'aime pas de tout mon cœur! et toi aussi tu m'aimes bien, n'est-il pas vrai, Eugénie ? est-ce que tu veux que je m'en aille?... Elle a fait signe que non... c'est plutôt toi qui la gênes, ma sœur! »

Élisabeth se leva aussitôt; mais Eugénie la saisit par sa robe, et l'obligea de se rasseoir.

Les deux sœurs l'accablaient de caresses, l'encourageaient à parler, à s'expliquer sans détours... Elle balbutia enfin ces mots : « Oh ! je suis bien coupable!... si vous saviez!... j'ai dit... du mal... de vous!

— Vous avez dit du mal de nous! s'écria Élisabeth qui la repoussa vivement. Et quel mal avez-vous pu dire ? et à qui, s'il vous plaît?

— Eugénie, cela n'est pas bien! s'é-

criait Louise de son côté, mais sans la repousser comme sa sœur. Comment, tu as dit du mal de nous qui t'aimons, qui te recevons si bien, qui te racontons toutes nos affaires!...

— Oh! pardonnez-moi! pardonnez-moi! » reprit Eugénie en cachant sa tête brûlante sur l'épaule de Louise.

Élisabeth. — Je veux savoir ce qu'elle a dit et à qui; sans cela je ne lui pardonnerai pas.

Louise. — Voyons, Eugénie, qu'as-tu dit?

Élisabeth. — Ce sont des calomnies, j'en suis sûre.

Louise. — Tu as donc de meilleures amies que nous?

Eugénie *avec effort*. — Elles, mes amies! oh! non, car je ne les estime pas.

Élisabeth. — Et nous, vous ne nous estimez pas non plus, puisque vous trou-

vez du mal à dire de... personnes... qui ont été à votre égard... si... affectueuses, au moins!

Eugénie. — Depuis huit jours j'en pleure de regret... Oh! pardonnez-moi!

Élisabeth. — Pourquoi ne nous avez-vous rien dit, quand vous êtes venue au Château dernièrement?

Louise. — Ma sœur, laisse-moi l'interroger. Tu as un air, vois-tu, qui ne vaut rien... Eugénie, réponds-moi, à moi; veux-tu? Qu'est-ce que tu as donc dit?... des choses qui n'étaient pas vraies?... alors, pourquoi les as-tu dites ces choses-là?... est-ce que nous t'avions fait de la peine?

— C'est par étourderie que j'ai parlé! s'écria Eugénie. Maman dit que je trouve à blâmer partout... elle a bien raison!.. je veux me corriger!...

Élisabeth. — Il me semble qu'on a

beau vouloir trouver à blâmer chez tout le monde, on ne trouve absolument rien de blâmable chez certaines personnes...

Louise. — Eh! bien, quand Eugénie aurait dit que nous avons de la fierté, que nous sommes capricieuses, colères et moqueuses, le grand mal et le beau blâme! Mlle Wilson ne le dit-elle pas toute la journée, sans que nous nous en mettions en peine; et ne le dit-on pas dans tout le pays, et surtout les demoiselles de Limeuil? Qu'est-ce que cela nous fait? Est-ce que c'est cela que tu as dit, Eugénie? »

Eugénie baissa la tête en signe d'assentiment.

« Et vous n'avez dit que cela? demanda Élisabeth.

— Il n'y avait pas autre chose à dire, reprit Louise. Pour ma part, je te pardonne.

– Et moi aussi, dit Élisabeth ; je vous donne surtout parce que vous avez l'aveu de votre faute et que vous ez pleurée ; mais vous comprenez n, mademoiselle Dufougerai, que je peux plus vous aimer comme par le sé. Vous n'êtes point une personne e, une personne sur laquelle on puisse pter ; bien au contraire, puisque s faites *chorus* avec nos ennemis nd ils parlent mal de nous...

Louise. — En voilà bien assez, Élieth. Toi qui n'aimes pas qu'on te serne, tu aimes fort à sermoner les res. Je ne t'en veux pas, Eugénie ; si ne pleure plus ! »

Louise continua pendant assez longps d'employer des paroles pleines de ceur et des caresses pour consoler génie, qui ne se laissait pourtant pas soler ; car Eugénie sentait que, si

Louise se montrait plus indulgente, plus généreuse qu'Élisabeth, elle ne pouvait, au fond du cœur, l'aimer et l'estimer comme autrefois, et cette certitude empoisonnait jusqu'aux caresses de Louise.

Lorsque les trois jeunes filles revinrent dans le salon, Mme Dufougerai devina ce qui s'était passé à l'air froid et composé d'Élisabeth, aux yeux rouges, à la contenance embarrassée de sa fille, et aux manières plus caressantes de Louise. Elle n'en témoigna rien cependant, mais elle ne s'opposa point au départ, qu'Élisabeth parvint à hâter.

Le reste de la journée s'écoula sans qu'Eugénie pût confier à sa mère aucune des pensées qui oppressaient son cœur, et elle dut se contraindre, afin de ne pas laisser voir à son bon papa qu'elle avait bien du chagrin, et un chagrin réel.

« Maman, dit-elle le soir à sa mère,

si c'était à recommencer, je ne le ferais pas! Élisabeth a été si dure pour moi!.. tandis que Louise.... oh! Louise est bonne, bien bonne!

— Si l'aveu de ta faute était à faire, ma fille, répondit Mme Dufougerai, tu le ferais encore, j'en ai la certitude. Le même sentiment de justice t'y porterait; tu comprendrais qu'il n'est qu'une réparation possible envers des personnes qu'on a traitées avec injustice, et qu'un seul moyen de recouvrer, en partie du moins, quelqu'estime, c'est de confesser ses torts, et de montrer le repentir qu'on en éprouve.

» Quant aux reproches auxquels on s'expose, comme ils sont mérités, il faut savoir les endurer avec patience et résignation : c'est une juste punition, que nous épargne seulement quiconque est doué, comme Louise, d'un bon cœur;

mais tu penses bien que Louise, quelque bonne qu'elle soit, ne t'aime plus comme précédemment. Tes pleurs l'ont touchée; elle s'est oubliée pour ne songer qu'à te consoler; sans doute elle te plaint encore en ce moment... Mais la compassion, la pitié, sont des sentimens moins flatteurs qu'une affection sincère, soutenue par une estime fondée.

— Oh! maman, dis que, toi du moins, tu m'aimes et tu m'estimes! s'écria Eugénie les joues couvertes de grosses larmes.

— Ta conduite d'aujourd'hui, mon enfant, t'a rendu mon estime et mon amitié! » Et Mme Dufougerai embrassa tendrement sa fille.

XV

CE QUE PEUT L'EXEMPLE.

Tout ce qui venait de se passer, avait singulièrement mûri la raison d'Eugénie, en excitant des réflexions sérieuses, très sérieuses même pour son âge; et, quelle que fût sa répugnance à reparaître

au Château, elle comprit, peu de temps après, qu'elle y devait aller. A cause d'elle, ne pouvaient se trouver interrompues les relations de bon voisinage que son bon papa voulait conserver; il fallait donc se résigner à supporter, jusque dans les plus petites choses, les conséquences inévitables de sa faute.

Bien certainement, Élisabeth et Louise avaient parlé; car toute la famille, extrêmement attentive et polie pour M. et Mme Dufougerai, montra une froideur glaciale à Eugénie. Cette fois, on ne fit pas avertir les deux jeunes filles de descendre. Mme du Moutiers la mère sut trouver l'occasion de dire ce qu'elle pensait des personnes que leur légèreté, si ce n'est un mauvais cœur, porte à déverser le blâme ou le ridicule sur des gens dont elles n'ont reçu que des politesses et des marques de bienveillance.

« On peut espérer, cependant, que ces personnes se corrigeront, ajouta-t-elle, lorsque le repentir se fait sentir et les porte à confesser leurs torts à ceux qu'elles ont offensés. »

Eugénie eut beaucoup de peine à retenir ses pleurs, et, quand on fut sorti du Château, elle dit à mi-voix à sa mère : « Maman, faudra-t-il revenir souvent ?

— Nous reviendrons une fois encore, d'ici à quelque temps, et ensuite nous attendrons la visite de ces dames. »

Un soupir d'allégement sortit de la poitrine d'Eugénie. Elle avait une espèce de pressentiment qu'Élisabeth ne voudrait plus la voir, et elle le désirait... Pauvre Eugénie ! ses premiers pas dans le monde étaient marqués par une cruelle amertume, et elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même ! C'était d'elle, d'elle

seule qu'elle avait droit de se plaindre! et ceci arrive plus souvent qu'on ne pense. Si la plupart des jeunes filles voulaient bien examiner leur conduite envers ce qui les entoure, elles seraient obligées de reconnaître qu'elles sont la cause principale de presque tous les désagrémens et des chagrins réels qui les accueillent à leur entrée dans ce qu'on appelle le monde.

Eugénie se remit courageusement à l'étude. Elle n'était plus maintenant préoccupée par la pensée des plaisirs qu'on pouvait goûter au Château et à la Maison-Grise; par le regret de n'y point aller, par l'impatience d'y retourner; et le calme qui devait en résulter pour son esprit, lui rendit bientôt sa facilité habituelle. Alors reparut la gaîté mêlée d'un peu d'étourderie et de légèreté; car on ne se corrige pas de ses

défauts, seulement en le voulant fortement une fois; il faut le vouloir toujours, à tout instant, et se surveiller soi-même avec courage.

De temps en temps on allait à la Ferme, et de temps en temps les enfans de M. Montbrun venaient passer une partie de la journée avec Eugénie et son frère : c'étaient là de véritables fêtes pour eux tous; fêtes sans apprêts, dont les bons parens, par leur indulgence, et les enfans, par leur gaîté, faisaient les frais.

Eugénie et Juliette devenaient de jour en jour amies plus intimes; et ce qui les unissait, c'étaient justement les différences de leurs caractères.

Juliette, aussi posée qu'Eugénie était vive, aussi patiente qu'Eugénie était impatiente, déployait, jusque dans les moindres occasions, cette persévérante

volonté qui sait vaincre tous les obstacles. Elle ne se contentait pas de savoir les choses à-peu-près, elle *voulait* les approfondir. Comme elle était fort utile à sa mère, et comme ses occupations de *fermière* lui laissaient peu de temps dans la journée, elle se levait de grand matin, afin d'avoir quelques heures dont elle pût librement disposer.

Ses études avaient pour principal objet tout ce qu'il peut être utile de savoir, lorsqu'on fait valoir soi-même les champs que l'on possède. Joignant la pratique à la théorie, elle suivait son père dans les prairies artificielles qu'il préparait pour l'année suivante, aux foires de bétail, tenues dans les environs. Déjà elle se connaissait en grains, en volailles, beaucoup mieux que Mme Montbrun, dont l'éducation première et la santé délicate opposaient souvent des obsta-

cles invincibles à son *bon vouloir*. Ce qu'il y avait de remarquable, c'est que Juliette conservait cet air de réserve qui sied si bien aux femmes, et à une jeune fille surtout; elle restait *demoiselle* par les manières, en devenant paysanne par le fait, et elle savait encore le secret de se faire aimer autant que respecter dans tout le voisinage. Certainement on l'eût trouvée fort étrange à la Maison-Grise, où régnait l'affectation; mais elle n'aurait point paru déplacée au Château, parce qu'elle avait cette simplicité, cette timidité et cette défiance de soi-même, qui font qu'on n'est *déplacé* nulle part. Lorsqu'on les possède, on ne sort jamais des bornes de la vraie politesse, qui est celle du cœur, et qui apprend à garder, quand il faut, un silence modeste, et à montrer un respect réel pour les personnes que leur âge, leur rang, leur

instruction, mettent au-dessus de nous.

Les occupations de Juliette ne se bornaient point aux travaux de la Ferme, et aux études chéries qui remplissaient si bien ses momens de loisir : naturellement bienfaisante, elle connaissait tous les nécessiteux, en était connue et savait leurs besoins. Ce fut elle qui apprit à Eugénie, par son exemple, et sans y songer, que se borner à faire quelques layettes et quelques vêtemens pour les pauvres, que leur porter des secours en nature et en argent, que s'établir même comme sœur hospitalière auprès du lit des malades, ce n'est pas faire tout ce qu'on peut et tout ce qu'on doit pour soulager la misère. Par *son* crédit, qui n'était au fond que celui de son père, Juliette obtenait pour de pauvres enfans, non-seulement l'admission gratuite à l'école que M. le Maire et les gens riches

des environs avaient fondée, mais du travail pour les parens. Son père lui avait appris, et elle avait mille occasions de le voir elle-même, que le travail seul arrache réellement le pauvre à la misère, à la maladie, et à tous les maux qui résultent de l'oisiveté forcée ou volontaire et du découragement; et Eugénie, à l'imitation de Juliette, pria sa mère de l'aider à se mettre en quête de quiconque voudrait travailler.

« Mais, ma fille, comment feras-tu pour procurer des travaux à ceux qui en manquent? demandait Mme Dufougerai.

— Maman, je ferai comme Juliette; je prierai bon papa de parler pour eux à M. le Curé, à M. le Maire.

— Crois-tu que ton bon papa ne l'ait pas fait déjà et ne le fasse pas encore chaque jour?

— Je sais bien le contraire, maman,

et je sais aussi comme bon papa est bon, comme il est aimé dans le pays, à cause de sa bienfaisance. Mais pourtant il y a des gens qui n'osent pas lui parler... quand on est pauvre, maman, on est si timide!... On nous dira, à nous deux, ce qu'on n'oserait pas dire à bon papa, dans la crainte de le déranger... Eh! puis, maman, nous pourrions donner des livres à l'école, et des ardoises à chacun des enfans qu'on y admettra sur *notre* recommandation.

— Je ne demande pas mieux, répondait Mme Dufougerai; mais où prendrons-*nous* cet argent-là?

— Bon papa m'en donne, comme toi, pour mes fantaisies; je le mettrai désormais de côté, d'ici au premier de l'an, et alors je pourrai faire un beau cadeau à l'école. Oh! quel bonheur! »

Eugénie, vous le voyez, n'était encore

rien par elle-même : elle cédait à l'impulsion qu'on lui imprimait, ou au penchant à l'imitation qui fait la perte de tant de jeunes filles, quand ces jeunes filles manquent de confiance dans leur mère, la meilleure des amies. Par *imitation,* elle serait devenue arrogante et orgueilleuse avec Élisabeth et Louise, coquette et vaniteuse avec Emma et Antonine : avec Juliette et Agathe, elle devenait simple, modeste, bienfaisante, oublieuse d'elle-même...

Un jour Mme Dufougerai lui en fit faire la remarque.

Eugénie rougit jusqu'aux yeux. Son petit amour-propre se révoltait à la pensée qu'on pouvait croire qu'elle n'avait pas de *caractère à elle.* Il fallut bien cependant finir par reconnaître que c'était la vérité, et, toute confuse, Eugénie dit à sa mère, après un moment

de réflexion : « Mais pourtant j'ai une volonté à moi, maman, je t'assure, et ma façon de penser.

— En quoi? demanda Mme Dufougerai.

— Je ne pourrais pas le dire positivement... quoique je le sente bien, maman!

— Veux-tu que je te montre clairement que tu n'as pas et que tu ne peux encore avoir ni *volonté* ni *façon de penser* à toi?... Tu te tais!

— Mais, maman...

— Écoute-moi avec attention, et réponds ensuite avec franchise, comme c'est ton habitude. Qu'entends-tu par avoir une *volonté* et une *façon de penser?*

Eugénie. — Maman, j'ai toujours la *volonté* de bien faire, et ma *façon de penser* est qu'on doit toujours bien faire.

Mme Dufougerai.—C'est à merveille.

Mais il arrive une circonstance où cette volonté de bien faire et cette façon de penser se trouvent en quelque sorte condamnées par la conduite de quelques personnes dont tu fais la connaissance. Ainsi, par exemple, les unes applaudissent à ta bienfaisance, mais *s'étonnent* que tu ailles *toi-même* au-devant de ceux qui manquent de travail; les autres ne conçoivent pas que tu puisses te consoler de n'être point vêtue à la mode, et te voilà incertaine si tu fais *positivement* bien en allant visiter le pauvre dans sa chaumière, et l'interroger sur la cause de sa misère, au lieu de lui envoyer des secours par *tes gens;* d'un autre côté tu tombes dans une égale incertitude sur la question de savoir si tu ne devrais point, par ta toilette, annoncer tout d'abord l'aisance dont jouissent tes parens... et *ta volonté* de bien faire, *ta*

façon de penser, qui est qu'on doit toujours bien faire, se trouvent à-la-fois suspendues et ébranlées à tel point, que tu ne sais plus *positivement* si ce que tu fais est mal ou bien.

» Mais ce n'est pas tout. Arrive une autre personne qui a une *volonté* et une *façon de penser* absolument en opposition avec celles des premières, et vite tu adoptes cette nouvelle volonté, cette nouvelle façon de penser.

EUGÉNIE *vivement*. — C'est-à-dire, maman, que j'y reviens, parce que j'ai vu qu'elles étaient bonnes.

Mme DUFOUGERAI. — La distinction est juste et je l'admets. Crois-tu, cependant, que tu y serais revenue de toi-même en continuant à vivre avec les premières personnes dont j'ai parlé ?

EUGÉNIE. — Maman... je ne sais pas... mais je pense que oui... j'aurais fini par

voir, tôt ou tard, que c'était bien d'y revenir.

Mme Dufougerai. — Moi, j'en doute, ma fille. Par imitation ou par crainte de blâme, tu aurais continué de manquer à ce que ta conscience t'aurait dit être bien, et tu serais peu à peu arrivée au même point où sont parvenus les gens qui se laissent entraîner par l'exemple, plutôt que de consulter le cœur et la raison; l'un et l'autre sont toujours d'accord en ce qui est juste et bien en soi-même et partout. Ne le penses-tu pas aussi?

Eugénie. — C'est possible, maman.

Mme Dufougerai. — Qu'en faut-il conclure, mon enfant?

Eugénie. — Maman... je ne sais pas... je ne vois pas...

Mme Dufougerai. — Voici ma conclusion, à moi; c'est, d'abord, qu'à ton âge on n'a pas et l'on ne peut avoir ni

caractère formé, ni *façon de penser arrêtée;* c'est, ensuite, qu'à ton âge, ne sachant rien par soi-même, on est tout naturellement porté à imiter ce qu'on voit; d'où résulte, il me semble, la nécessité de n'avoir sous les yeux que de bons exemples.

Eugénie. — C'est bien vrai, maman, ce que tu dis là!... Oui, je sens bien que l'exemple fait beaucoup... et qu'il faut *choisir* ses amies, avant que de donner son amitié. Mais, maman, on n'est pas toujours maîtresse de ne point voir les gens qui ne donnent pas le bon exemple?

Mme Dufougerai. — Non, sans doute, ma fille; des convenances de famille ou les bienséances nous obligent trop souvent, au contraire, à recevoir et à visiter des personnes dont la conduite et les sentimens ne peuvent servir de

modèle. Mais pour quiconque a un caractère *formé* et une façon de penser *arrêtée*, le danger est moindre, tu le conçois, que pour une jeune fille à qui manquent ces importantes qualités ; cette jeune fille est donc en danger de se gâter l'esprit et le cœur *par imitation*, si elle n'a pas en sa mère une entière confiance. »

Eugénie se sentit rougir, et répondit à mi-voix : « Maman, j'ai en toi une entière confiance ; je te dis tout !

Mme Dufougerai — Dire tout à sa mère, ma chère enfant, ne constitue pas cette entière confiance dont je te parle et que tu comprends bien, ta rougeur me le prouve. A l'âge où l'on ne sait rien, où l'on n'est rien, on a assez de dispositions à ne pas croire à l'expérience de ses parens ; à supposer qu'on voit beaucoup mieux et beaucoup plus loin,

surtout lorsqu'il s'agit de choses qui nous contrarient, et dont ils nous montrent le danger ou l'inutilité.

— Maman, j'aurai désormais une entière confiance! » s'écria Eugénie, qui se jeta au cou de sa mère avec effusion.

« Je le désire pour ton bonheur, mon Eugénie, car ton bonheur est la première pensée, la pensée la plus chère de ta mère! Et ce bonheur, ma fille, je te le répéterai sans cesse, est dans l'accord constant de toutes nos actions avec ce que nous dictent le cœur et la raison. »

XVI

UNE PARTIE DE CAMPAGNE.

La seconde visite au Château, exigée par les convenances et la politesse, fut faite lorsque M. Dufougerai jugea qu'il était à propos de la faire. Ce jour-là on ne trouva personne que Mlle Wilson; ce

qui soulagea Eugénie d'une grande gêne. La gouvernante se montra ce qu'elle était toujours quand il lui était permis d'être *elle*, c'est-à-dire, causante, aimable et presque affectueuse.

« Mademoiselle, dit-elle à Eugénie avec beaucoup de franchise, je sais tout. Vous avez commis une grande faute; mais vous avez tâché de la réparer autant qu'il dépendait de vous, et cette conduite vous a rendu mon estime. Je suis bien certaine qu'on n'aura plus à vous accuser des mêmes torts envers qui que ce soit au monde!

— Oh! jamais! répondit Eugénie, les joues couvertes de rougeur.

— Ces demoiselles vous en veulent encore, reprit Mlle Wilson, et elles ont le droit de vous en vouloir. Si elles ont des défauts, l'amitié sincère qu'elles vous témoignaient, ou tout au moins la charité,

vous faisait un devoir de ne les point dire à des personnes dont vous connaissez les mauvaises dispositions pour elles. Par indiscrétion et par légèreté, car je suis certaine de la bonté de votre cœur, vous avez augmenté l'inimitié qui régnait déjà entre deux familles. Il est résulté une foule de choses désagréables de tous les propos qui ont été tenus, et si Mme de Limeuil ne vend pas sa campagne, comme il en est question depuis long-temps, la famille du Moutiers cessera de venir passer la belle saison dans ce pays, ce qui sera une grande perte pour toute la contrée. Vous ne pouvez ignorer le bien que ces dames font ici, et les encouragemens que donne leur seule présence à ceux qui vivent du travail de chaque jour... »

Mlle Wilson se tut, elle avait profité d'un moment où Mme Dufougerai cau-

sait avec le jardinier, pendant qu'on se promenait dans le parc, pour dire en peu de mots à Eugénie, combien des paroles étourdies, répandues et envenimées par l'orgueil blessé, avaient fait et pouvaient encore faire de mal ; mais elle ne voulait pas l'exposer à de nouveaux reproches de la part de sa mère.

Ce fut Eugénie qui, au retour, répéta, le cœur bien gros, ce que lui avait dit Mlle Wilson ; elle termina en se récriant sur la méchanceté des demoiselles de Limeuil, et en disant : « Maman, est-ce qu'il faudra les aller voir encore?

— Nous les verrons le moins possible, répondit Mme Dufougerai ; mais remarque une chose, c'est que c'est toi qui leur as fourni l'occasion d'exercer cette méchanceté dont tu les accuses, et qui n'a mérité peut-être, à son début, que le nom d'étourderie. N'oublie jamais,

ma fille, qu'un mot, un seul mot irréfléchi et accusateur peut semer la discorde, lorsque surtout il est recueilli par la malveillance, et la malveillance est plus commune que la bienveillance; tant de misérables motifs d'envie ou de rivalité contribuent à l'entretenir! »

Eugénie ne répondit rien, elle sentait trop vivement quelles pouvaient être les conséquences fâcheuses d'une faute que d'abord elle avait cru fort légère, pour qu'il lui fût possible d'exprimer les pensées tristes et les craintes vagues qui se pressaient à-la-fois dans son esprit.

Vers la fin de la semaine, Juliette vint avec son père s'informer si la famille Dufougerai n'irait pas à la fête du village de Verdière, qui était l'une des plus brillantes de la contrée. On arrangea la partie de s'y rendre ensemble; M. Dufougerai, sa belle-fille, Mme Montbrun,

Alfred et Léon, devaient se servir de la carriole; Juliette, Eugénie et Agathe auraient pour *équipage*, sous la conduite de M. Montbrun, le plus grand des chariots de la Ferme, garni de bancs suspendus par des cordes, et dans lequel prendraient place ceux des villageois que leur âge ou le manque de moyens de transport aurait assurément privés du plaisir d'aller à Verdière.

Eugénie et son frère, enchantés, virent, à leur grande joie, accueillir cette proposition, et ils attendirent impatiemment *le beau jour!*

Il parut enfin : on se mit gaîment en route, après avoir réuni ses provisions pour la journée; tout le monde était disposé à se bien amuser, et à s'amuser de tout.

De joyeux éclats de rire partaient presque sans relâche de l'énorme char-

à-banc rempli de monde, et traîné par deux chevaux vigoureux, dont le trot communiquait à tout l'équipage des secousses assez violentes. Eugénie en avait été étourdie d'abord ; elle n'était jamais allée en charrette de sa vie ; mais bientôt elle s'y était accoutumée, et de temps en temps elle jetait un regard de compassion sur la carriole qui marchait derrière, et dans laquelle Alfred et Léon ne riaient assurément pas d'aussi bon cœur qu'on riait dans le char-à-banc. C'étaient des cris de joie, des chansons, des plaisanteries bonnes ou mauvaises, que les heureuses dispositions de chacun faisaient trouver excellentes. Peu importait à tout ce monde que les rayons du soleil d'août, dardant à pic sur la route, pénétrassent à travers la toile blanche étendue sur le char et soutenue par des cerceaux depuis un bout jusqu'à l'autre ;

on ne s'inquiétait pas davantage de la poussière que le vent faisait tourbillonner, et des soubresauts qui résultaient des ornières profondes dont la route était sillonnée; pour ceux qui vivent dans les champs sans redouter le hâle, ce sont là de très petits inconvéniens, et ils s'y montrent tout-à-fait indifférens.

Près de trois lieues furent ainsi parcourues, et l'on arriva sain et sauf à une belle ferme dont le propriétaire était l'ami de M. Montbrun; les voyageurs du char-à-banc se dispersèrent alors. La famille Montbrun et la famille Dufougerai restèrent seules à la ferme, et entrèrent dans la salle basse où se trouvaient déjà rassemblés de nombreux convives. Chacun ayant eu soin d'apporter des provisions, un ambigu très abondant et très varié, tarda peu à couvrir la longue table en bois de chêne et une

foule de tables plus petites, destinées à la bande non moins nombreuse des enfans.

On n'entendit d'abord que le bruit des couteaux et des fourchettes, ou celui des bouchons qu'on faisait sauter d'un bout de la salle à l'autre. Mais quand le premier appétit fut apaisé, les conversations commencèrent; ici on parlait récolte, semailles, bestiaux, charrue nouvelle; ailleurs on parlait politique; plus loin, vendange et commerce. Insensiblement quelques voix sélevèrent, puis d'autres encore : les uns commençaient à se quereller, d'autres à chanter à tue-tête, et le tapage fait par les enfans allait aussi en augmentant.

Ceux-ci quittèrent la salle les premiers; ils coururent danser sur l'herbe, jusqu'au moment où l'on devait partir pour le champ de foire, dont les mille bruits confus arrivaient à leurs oreilles

et leur annonçaient tant de plaisirs divers.

Peu à peu on se sépara pour se réunir par familles, par compagnies de connaissances et d'amis, et l'on se répandit en groupes multipliés dans les champs. M. Dufougerai n'était pas en état de faire une longue traite; on alla chercher pour lui un joli endroit bien couvert, bien garni de gazon épais; son pliant y fut établi, et Mme Montbrun, qui ne supportait pas non plus aisément la fatigue, s'installa sur l'herbe à côté de lui; son mari et Mme Dufougerai se chargèrent de conduire les enfans au champ de foire qui n'était pas très éloigné; on pouvait même apercevoir, à travers les arbres et entre les tentes, circuler la foule.

Les enfans sont infatigables et insatiables d'amusemens. Tout occupés d'eux-mêmes et dévorés de la soif du plaisir,

ils ne s'inquiètent guère si leurs parens s'amusent de ce qui les amuse, et se fatiguent de ce dont ils ne peuvent se lasser. Encore, encore! est leur mot favori.

On avait fait deux fois le tour du champ de foire, on était entré chez Polichinelle Vampire et dans la ménagerie *magnifique* de M. le Funambule, laquelle consistait en deux coqs qui ne voulurent jamais se battre, en une couleuvre à moitié morte, et en un singe savant qui mangeait des croquignoles sur le dos d'un chien basset; on avait fait emplette de tambours et de trompettes pour Alfred et Léon, et de mirlitons pour les jeunes filles; on avait examiné les préparatifs pour la salle de bal, qui devait être illuminée en verres de couleur; on était enfin bien au fait de tout ce que le champ de foire pouvait offrir d'attraits et de merveilles, et cependant ce fut

avec un très grand regret qu'on l'abandonna pour revenir auprès du bon papa et de Madame Montbrun. C'est qu'on n'était pas fatigué du tout, et si peu, qu'on se mit à jouer aux quatre coins, au colin-maillard, et enfin à danser des rondes ; puis vinrent les petits jeux auxquels les bons parens voulurent bien prendre part. Le grand papa en savait qui étaient aussi anciens que le monde; M. Montbrun n'était pas moins instruit, et les deux mamans rivalisaient, en ce genre, de complaisance et de mémoire.

La journée avait passé si rapidement, que les enfans se récrièrent lorsqu'il fut question de goûter ; on devait aller ensuite faire encore un tour de promenade et se remettre en route, afin d'arriver de bonne heure chez soi.

« Quel dommage! disait Eugénie, de ne point voir l'illumination de la foire!

— Et les verres de couleur de la salle de danse! » ajoutait Agathe.

Mme Dufougerai mit fin aux murmures, tout près de se faire entendre, en rappelant combien avait été grande la complaisance du bon papa, de consentir à sortir de chez lui par une chaleur si forte, tandis qu'il aimait tant à rester en repos dans son fauteuil.

« Bon papa vous a sacrifié jusqu'à sa partie de tric-trac, ajouta Mme Dufougerai, et vous pourriez vous plaindre d'avoir, à votre tour, à lui sacrifier quelque chose!

— Oh! non! » s'écrièrent Eugénie et son frère; et tous les visages s'épanouirent de nouveau.

On alla en courant à la ferme chercher du laitage et des fruits pour le goûter; car il fallait goûter sur l'herbe, afin que la *partie de campagne* fût complète.

Au retour, tous les enfans rapportaient quelque chose. Eugénie marchait en tête, tenant à deux mains une large terrine de bois remplie d'excellente crême, et dont elle s'était emparée, afin, avait-elle dit, qu'il n'arrivât point d'accidens fâcheux à cette importante partie du goûter. Elle la couvait des yeux, tant elle tremblait de la laisser tomber, et n'avançait qu'avec lenteur et précaution. Soudain, le bruit d'une voiture se fait entendre... Eugénie lève la tête, et son cœur bondit dans sa poitrine à la vue du landau de Mme de Limeuil. Des jeunes gens élégans galopaient aux portières... Vite Eugénie détourne la tête; elle avait aperçu d'un coup-d'œil les belles toilettes d'Aloïse, d'Emma, d'Antonine... Toute préoccupée, et toute troublée surtout de la rencontre, elle s'oublie un moment et avance plus vite; son pied

heurte contre un caillou... la terrine de crême lui échappe, et Eugénie tombe de compagnie sur le gazon. C'était là un malheur ! un double malheur, un triple malheur!... D'abord il n'y avait plus de laitage à la ferme, ensuite Eugénie était dans un bel état, comme vous pouvez croire, et enfin elle avait pour témoins de sa maladresse et de sa chute, les personnes les plus railleuses et les plus méchantes du pays!...

Juliette, qui portait un panier de fruits, vole la première au secours d'Eugénie ; mais Eugénie est déjà relevée, et déjà elle court vers le bouquet d'arbres à l'ombre duquel est assis le bon papa. Elle était arrivée avant que Mme de Limeuil eût tiré le cordon pour faire arrêter sa voiture et que les jeunes gens eussent sauté de cheval, dans la louable intention d'aller aussi au secours de cette

pauvre enfant qui était peut-être blessée. Mais en la voyant disparaître avec tant de légèreté, Mme de Limeuil ordonna de continuer; les jeunes gens restèrent à cheval, et le brillant landau disparut dans un nuage de poussière.

Il fallut commencer par dépouiller Eugénie de sa robe blanche toute couverte de crême, et qu'on étendit sur l'herbe afin de la laisser sécher. Eugénie aurait ri la première de se voir ainsi en pantalon et en jupon très court, si elle n'avait été tourmentée de la crainte que Mme de Limeuil n'imaginât de venir avec ses filles s'informer des suites de sa chute : cette crainte naissait de ce qu'Eugénie, qui avait un bon cœur, n'aurait pas manqué, en pareille circonstance, de témoigner un intérêt réel, même à une étrangère ; mais elle ne songeait pas qu'on avait vu derrière elle Juliette la

fermière, Agathe la fermière, Léon le petit fermier, et que, pour rien au monde, Mme de Limeuil n'aurait voulu se *commettre* en montrant qu'elle *connaissait* des *connaissances* de fermier. Si cette idée se fût présentée à Eugénie, elle aurait goûté paisiblement; au lieu qu'elle ne cessa, pendant tout le repas, de tressaillir au bruit des pas de chaque personne qui venait du côté de la foire; elle pâlissait et rougissait alternativement sans oser se retourner. Que dirait-on d'elle, bon Dieu! dans tout le pays, si on la voyait en pareil équipage!

Loin de vouloir retarder l'heure du départ, elle la hâtait au contraire de tout ses vœux. Personne ne rappela qu'il avait été question de faire encore un tour à la foire, et l'on se rendit à la ferme. Là était le rendez-vous général, et l'heure avait été fixée pour l'arrivée de quicon-

que voudrait profiter du char-à-banc. On ne se trouva pas au grand complet comme le matin, mais on partit cependant à l'heure dite, et en route Eugénie reprit son insouciance et sa gaîté.

Il était nuit close lorsqu'on arriva à la maison; Agathe s'était endormie entre Eugénie et Juliette; Alfred et Léon dormaient dans la carriole, chacun dans les bras de sa mère, et si Eugénie n'en faisait pas autant, du moins il ne s'en fallait guère.

Elle était si fatiguée, que Gertrude, qui n'avait pas voulu être de la partie, parce qu'il aurait fallu monter dans le char-à-banc et non dans la carriole, ne put obtenir le plus petit récit des plaisirs de la journée, ce qui acheva de la mettre de très mauvaise humeur. Il en résulta les plus sinistres prédictions sur toutes les histoires que ne manqueraient pas de

faire les dames de Limeuil, au sujet de la terrine de crême renversée ; ceci, Gertrude le tenait de la bouche du vieux Jacques qu'elle était allée faire causer pendant qu'il dételait Fédor.

« C'est là un malheur! dit-elle à son maître en le déshabillant.

— Quel malheur, donc? demanda M. Dufougerai.

— Cette terrine de crême renversée ! Dieu sait ce qu'on en dira dans le pays !

— On ne dira jamais assez combien nous avons souffert de ce que vous appelez, avec tant de raison, *un malheur !* répondit le bon papa d'un ton tragi-comique.

— Monsieur, ce sont les suites que je crains !

— Les suites, Gertrude, ont été, pour nous, désastreuses. Cette crême était

excellente, et fort regrettable, je vous assure!...

— Monsieur veut rire... Mais rira bien qui rira le dernier!

— Sans aucun doute; c'est pourquoi il faut nous arranger de manière à être les derniers à en rire comme à en parler. Bonsoir, Gertrude. Dieu vous garde de tout mauvais rêve! »

XVII

LES CONVENANCES.

Les prédictions de Gertrude et les craintes d'Eugénie ne se réalisèrent pas; et Mme Dufougerai profita de cette occasion pour faire comprendre à sa fille que l'excès seul de l'amour-propre per-

suade aux gens qui ont le bonheur de ne point occuper dans le monde une position faite pour exciter l'envie, qu'on tient registre de leurs faits et gestes, et des événemens les moins importans de leur vie.

« Il faut d'ailleurs prendre garde à une chose, ajouta-t-elle; c'est que nous redoutons trop souvent le blâme, par amour-propre seulement, et sans vouloir reconnaître d'abord que nous le méritons. Ainsi, tu as commis encore hier une étourderie; cette étourderie nous a imposé à tous une *privation;* mais qu'importe! Tu n'as songé et tu ne songes qu'au ridicule qu'une raillerie peut en faire rejaillir sur toi!... Défie-toi de toi-même, mon enfant! L'amour de soi, ou l'égoïsme, l'amour-propre, ou la vanité et l'orgueil nous aveuglent sans cesse, et nous couvrent de beaucoup plus de

ridicules que le monde n'en pourrait jamais donner! »

Les dames du Château vinrent, à peu de temps de là, chez M. Dufougerai, et les trois jeunes filles se revirent, mais non pas avec le même plaisir que jadis. Élisabeth et Louise étaient froides; Eugénie était embarrassée. On se promena sans rien dire, ou plutôt Élisabeth affecta de parler du temps, des variations de la saison...

« Nous vous avons vue à la fête de Verdière, dit tout-à-coup Louise, que tant de contrainte et de réserve impatientaient.

— Ah! vous y étiez! reprit Eugénie, dont les joues devinrent brûlantes.

— Oui, répondit Élisabeth d'un ton sec, et en très grande compagnie; en *bonne* compagnie. »

Eugénie rougit encore davantage.

« Vous aviez l'air si gai et de tant vous amuser, ajouta Louise, que j'aurais bien voulu être à votre place... Tu as beau me faire tes yeux noirs, ma sœur, c'est la vérité. Maman ne veut pas que nous courions, que nous riions; il faut toujours avoir un air... grave... C'est facile quand on s'ennuie et quand on sait qu'on sera grondée si l'on s'avise de rire... Pourquoi donc, Élisabeth, me fais-tu signe de me taire? Qu'est-ce que je dis donc qui ne soit pas convenable?.. Ah! je comprends; tu as peur qu'Eugénie n'aille conter cela aux demoiselles de Limeuil!... Eh! bien, moi je pense, avec Mlle Wilson, qu'elle n'a été qu'étourdie, voilà tout.... Donne-moi ta main, Eugénie; je ne t'en veux plus, entends-tu? »

Eugénie se jeta au cou de Louise et l'embrassa avec la plus vive émotion.

« Et vous aussi, Élisabeth, dites que vous me pardonnez ! s'écria-t-elle en balbutiant ; je vous en prie !... Ah ! j'ai été assez punie... par tous les reproches de ma conscience !...

— Élisabeth, embrasse-la donc ! »

Élisabeth hésita, et finit par embrasser Eugénie, mais sans y mettre autant d'effusion que sa sœur. Cependant, quelques instans après, l'ancienne familiarité avait reparu, sinon l'ancienne confiance. Eugénie, se défiant d'elle-même, se tenait sur ses gardes ; elle ne voulait plus parler en mal de personne, pas même des demoiselles de Limeuil, et, quelque bonne envie qu'elle en eût, elle ne dit pas un mot de leur indifférence, lors de la fête de Verdière, pour un accident qui aurait dû pourtant exciter, au moins en apparence, une sorte d'intérêt obligeant. Mais il lui fallut raconter tout le

plaisir qu'elle avait eu, et comment elle s'était amusée depuis le départ jusqu'au retour, sans éprouver un seul moment d'ennui.

Louise témoignait hautement le regret de ne pouvoir jamais goûter un seul plaisir qui ne fût troublé par la nécessité de garder sans cesse les bienséances; pour Élisabeth, elle se taisait, quoiqu'elle partageât les regrets de sa sœur; mais chez elle était développé, beaucoup plus que chez Louise, *le sentiment du rang qu'elle tenait déjà dans le monde*, et l'orgueil l'aidait à supporter courageusement les sacrifices que ce rang exigeait d'elle.

On se promit de se voir le plus souvent possible, et d'obtenir de Mlle Wilson de prendre la maison de M. Dufougerai pour le but habituel des longues promenades à pied qu'on faisait de temps en temps.

Eugénie, à la suite de cette visite, reprit toute sa gaîté. Se trouver réconciliée avec des personnes qu'on a offensées, soulage le cœur d'un lourd fardeau; et bientôt Eugénie eut le plaisir de voir réunies chez elle, par un effet du hasard, les demoiselles du Château et les petites fermières, sans que les premières se montrassent ouvertement choquées de ce rapprochement inattendu, et les secondes trop embarrassées de l'air réservé qu'eurent d'abord Élisabeth et Louise. A l'heure du goûter, on était déjà si bien ensemble, et l'on avait si bien oublié la distance établie par le monde, la naissance et la fortune, entre les habitans du Château et ceux de la Ferme, que l'on riait, que l'on courait, et enfin qu'on s'amusait comme il convient de s'amuser à cette époque de la vie, où les misères des distinctions so-

ciales s'effacent devant la gaîté et l'entraînement naturels au jeune âge.

Le soir, cependant, Mme Dufougerai témoigna quelque inquiétude de la manière dont les dames du Moutiers prendraient cette rencontre tout-à-fait fortuite, et elle dit à Eugénie : « Tu as eu tort, ma fille, d'engager ces demoiselles, sans m'avoir consulté d'avance, à venir toutes dimanche prochain après l'office. D'abord, la maison de ton bon papa n'est point la mienne, et ensuite fussestu chez ta mère, tu n'as pas le droit, à ton âge, d'y inviter personne.

Eugénie. — C'est vrai, maman ; mais tu es si bonne...

Mme Dufougerai. — Ma bonté aura des bornes, si je vois qu'on en abuse. Ce n'est pas tout. Tu as manqué aux convenances, en ce qui touche ton bon papa et moi, et tu y as manqué encore

relativement aux dames du Moutiers et à Madame Montbrun. Qui te dit qu'au Château on ne sera pas mécontent de voir la maison de ton bon papa servir comme de terrain *neutre*, où Élisabeth et Louise peuvent se rencontrer, contre le gré de leurs parens, avec des personnes dont ces mêmes parens ont dit que *ce sont des gens qu'on ne saurait voir?* Et, d'un autre côté, Mme Montbrun ne peut-elle pas craindre que ses filles ne se trouvent exposées à quelques dédains, de la part des demoiselles du Moutiers? »

Eugénie, embarrassée, ne savait que répondre.

« Tu t'es placée, tu le vois, reprit Mme Dufougerai, dans une position tout-à-fait fausse. Si les demoiselles du Moutiers ne viennent pas, comment excuseras-tu leur absence auprès de Juliette?

Si c'est, au contraire, Juliette qui manque au rendez-vous, comment feras-tu pour qu'Élisabeth et Louise ne se sentent pas blessées de voir qu'on reconnaît leur *condescendance* par de l'indifférence au moins? »

Tout-à-fait déconcertée, Eugénie continuait de se taire, faute de trouver une seule bonne raison à opposer aux raisonnemens de sa mère.

« Sache bien, ma fille, reprit madame Dufougerai, que la loi des convenances exige qu'on ne cherche pas à réunir chez soi des personnes qui s'éviteraient, partout ailleurs, par des motifs frivoles ou fondés; et cette loi se trouve parfaitement d'accord, tu le vois, avec les inspirations d'un bon cœur, avec le respect dû à la volonté de nos parens. Lorsque le hasard amènera ici en même temps les demoiselles du Château et les

petites fermières, tu devras faire usage de tous les moyens en ton pouvoir pour qu'elles se plaisent ensemble, et pour que, des deux côtés, on ne se blesse pas mutuellement dans son orgueil ou dans son amour-propre; mais aller plus loin, chercher à rapprocher des jeunes filles que leurs familles tiennent éloignées les unes des autres, c'est manquer à-la-fois aux convenances envers ton bon papa et moi, envers la famille du Moûtiers et la famille Montbrun, au respect que tu nous dois à tous, et c'est montrer aussi plus d'étourderie d'esprit que de vraie bonté de cœur.

Eugénie. — Comment donc faire à présent, maman?

Mme Dufougerai.—Je présume qu'au Château on comptera pour rien une invitation verbale que je n'ai point sanctionnée en y joignant une invitation par

écrit, ainsi que l'exigent les convenances; il en sera de même de la part de Mme Montbrun, qui a, quoique *fermière*, beaucoup de savoir-vivre; et dimanche prochain, tu n'auras ni les demoiselles du Moutiers, ni les demoiselles Montbrun.

Eugénie. — Oh! tant mieux! Maintenant je ne les verrais pas venir avec plaisir.... puisqu'il en pourrait résulter des.... désagrémens peut-être pour les unes et pour les autres!

Mme Dufougerai. — Je ne te ferai aucun reproche de cette nouvelle étourderie; mais je te répéterai sans cesse : *Défie-toi de toi-même!* »

Le samedi matin, Eugénie reçut de Juliette un billet ainsi conçu :

« Ne m'attends pas demain, ma chère » Eugénie, mais viens si tu le peux; tu

» me feras bien plaisir. Ce serait trop
» long de t'écrire pourquoi je ne peux
» aller chez toi demain. Je te le dirai,
» cela vaudra bien mieux. J'en ai bien
» du regret, car je me suis bien amusée
» mardi dernier, et j'ai trouvé les de-
» moiselles du Moutiers très aimables.
» Je t'aime, et je t'embrasse de tout
» mon cœur.

» Amitié pour la vie.

» JULIETTE. »

Il ne vint rien du Château, et ce silence acheva de prouver à Eugénie qu'en effet son invitation avait été regardée comme nulle, ce qui blessa un peu son amour-propre. Mme Dufougerai exigea cependant qu'elle ne sortît pas de toute la journée.

« Tu dois rester, disait Mme Dufougerai. Juliette ne viendra pas, tu le sais;

mais Élisabeth et Louise ne t'ayant rien fait dire, rien ne te délie de l'engagement pris de les attendre, même passé l'heure du rendez-vous, puisque tu les avais invitées pour la journée entière. Elles ont pu être retenues par quelque visite, et elles peuvent arriver enfin.

— Maman, elles ne viendront pas, j'en suis sûre ; et je sens maintenant qu'elles ne *doivent* pas venir.

— Les *convenances* exigent que tu les attendes jusqu'à ce soir. »

Eugénie n'osa point dire que cette exigence des convenances lui paraissait fort ridicule, et elle eut le chagrin de voir son bon papa emmener Alfred à la promenade : elle aurait tant désiré d'y aller aussi !

« C'est toi qui me retiens ici, dit Mme Dufougerai lorsqu'ils furent partis. Je *dois* rester aussi, moi, pour faire les

nonneurs de la maison, puisque tu as ugé à propos d'y inviter tes amies. Si elles viennent, c'est que leurs parens les confient à moi, et non pas seulement à toi ; c'est qu'ils ont compté que je serais là. Ainsi, ma fille, prenons patience, et, si tu veux m'en croire, mets-toi à dessiner, pendant que je lirai de mon côté. Étant, l'une et l'autre, occupées, le temps nous paraîtra moins long. »

Mais la pauvre Eugénie ne se sentait nullement en disposition de travailler. Il faisait si beau!.. et puis c'était dimanche!.. Il fallut se résigner pourtant ; et, peu à peu, Eugénie prit tant de plaisir à copier les beaux modèles de papillons que son bon papa lui avait prêtés la veille, qu'elle en oublia l'heure.

Satisfaite de son obéissance et de son assiduité, Mme Dufougerai eut la complaisance de lire haut quelques passages

du livre de voyage qu'elle avait com
mencé à lire tout bas, et l'après-dîné
s'écoula fort agréablement. La mère e
la fille allèrent goûter dans le jardin
sur la terrasse, d'où l'on découvrait l
chemin vert. Il y passait plus de pro
meneurs que de coutume, ce qui fit sou
pirer Eugénie. Tout le monde était à l
promenade, et, par son étourderie, ell
retenait sa mère à la maison, et s'y trou
vait elle-même *prisonnière!...*

« Maman, dit-elle après une longu
hésitation, c'est quelque chose de bie
ennuyeux pourtant que les convenance

— J'en conviens, ma fille, répond
Mme Dufougerai; et, cependant, sa
l'observation des convenances, il ne se
rait pas de société possible, tu le com
prends aisément. Ainsi, par exemple
on inviterait les gens; puis viendrait
réflexion, qui nous montrerait que no

n'aurions pas *dû* les inviter, d'où nous conclurions qu'ils ne *doivent* point venir. Alors, nous croyant libres, nous irions nous promener; les invités, de leur côté, non moins dédaigneux des convenances, jugeraient qu'ils peuvent se rendre à l'invitation; ils arriveraient, et trouveraient porte close..... Qu'en résulterait-il? un injuste dédain de la part de ceux qui, ayant fait l'invitation, auraient décidé, après coup, qu'elle n'était point *faisable*, et, de la part des invités, un mécontentement d'autant plus vif, qu'ils l'auraient jugée *acceptable*.

« Les convenances, ma fille, sont donc, à mon avis, utiles à garder dans les petites choses comme dans les grandes occasions; tandis que l'irréflexion et l'étourderie ne peuvent être absolument propres à rien en aucune circonstance;

si ce n'est à nous rendre esclaves des fautes qu'elles font commettre, et ridicules, ou même blâmables aux yeux de tout le monde. »

XVIII

L'ESPOIR DE L'ENNUI.

Le reste de l'été et une partie de l'automne, s'écoulèrent pour Eugénie fort agréablement et fort vite, parce que l'étude remplissait la semaine, et ne laissait point de place à l'ennui; le soir une

promenade, le dimanche une visite à la Ferme, ou bien Juliette et Agathe qui venaient passer la journée chez M. Dufougerai; de temps en temps une excursion dans les environs, quelques heures consacrées à faire les visites d'obligations, et enfin, l'apparition assez fréquente de Mlle Wilson avec ses élèves, telles étaient les distractions qui diversifiaient la vie d'Eugénie.

On ne voyait plus du tout la famille de Limeuil, ce dont Eugénie n'éprouvait aucun regret; elle avait cessé absolument d'y penser, lorsqu'un matin Gertrude vint les annoncer avec beaucoup d'emphase, et de ce certain air impertinent et moqueur que la vieille gouvernante croyait pouvoir, en toute sûreté de conscience, se permettre envers les personnes qu'elle n'aimait pas.

Comme la première fois, les trois

jeunes filles accompagnaient leur mère, et le négligé de ces dames montrait avec quel soin on changeait d'étoffes et de modes, suivant la mode et les saisons. Tels étaient, en effet, leur principale occupation, leur talent remarquable et leur bonheur suprême. Il fallait que toujours et en tout, on montrât bien qu'on était riche, qu'on pouvait faire beaucoup de dépenses et se passer ses fantaisies.

En minaudant, Mme de Limeuil expliqua qu'elle quittait *les champs*, cette année, beaucoup plus tôt que de coutume, parce qu'ayant le dessein d'aller passer l'hiver en Italie, il lui fallait s'y préparer long-temps d'avance. Elle fit ensuite un pompeux étalage de ses projets de voyage pour la prochaine année, et elle finit par déclarer qu'elle disait un éternel adieu à ce pays si pauvre, sous

le rapport surtout des relations *possibles* de voisinage, et où la sauvagerie était telle, qu'on pouvait s'y croire à *dix mille lieues* de Paris.

Vint ensuite l'expression de la compassion la plus tendre pour Mme Dufougerai qui s'y trouvait comme enchaînée, et pour la *pauvre* Eugénie qui allait perdre les compagnes de son âge, justement dans la saison où l'on a le plus besoin de distraction ; car les dames du Moutiers ne passaient jamais l'hiver dans leur terre : « Et c'est concevable, ajouta Mme de Limeuil avec méchanceté. Qu'y feraient-elles, puisque ni la belle-mère ni la jeune femme ne possèdent absolument aucun talent d'agrément, ni les jeunes personnes non plus ! Pour moi et mes filles, c'est bien différent, ajouta-t-elle en se rengorgeant d'un air très satisfait d'elle-même. Nous ne sommes jamais

en peine de remplir nos loisirs, et d'autant moins que nous n'hésitons pas sur les dépenses nécessaires... tandis qu'au Château... Enfin chacun vit comme il l'entend. »

Et là-dessus Mme de Limeuil se leva, répéta deux ou trois fois son *a...dieu!* du ton le plus sentimental du monde, et Eugénie rentra en sautant de joie comme une folle, après avoir vu monter ces dames en voiture.

« Quel bonheur! disait-elle, nous ne les verrons plus dans le pays, et les dames du Moutiers y reviendront l'année prochaine! Il faut que j'aille dire cette bonne nouvelle à Gertrude. »

Gertrude partagea la joie qu'éprouvait Eugénie; mais, pour nous servir d'une expression très poétique, elle y mêla quelques gouttes d'amertume, en disant: « Il partirait du pays vingt Mme de

Limeuil, que je m'en réjouirais comme vous, mademoiselle Eugénie, dussions-nous nous trouver absolument seules au monde. Mais cela n'empêche pas que l'hiver ne soit une saison bien triste et bien ennuyeuse dans cette maison et dans ce pays! C'est que nous avons de si beaux chemins, que le vieux Fédor n'est pas capable d'y traîner la carriole, et il faut rester enfermés ici par la pluie et par la neige. Si les dames du Château ne s'en allaient pas à Paris, comme elles ont de bons chevaux, mesdemoiselles Élisabeth et Louise auraient pu continuer de vous venir voir et de vous envoyer chercher de temps en temps pour passer un jour ou deux au Château... Mais elles vont partir aussi dans une quinzaine, parce que c'est l'époque où elles partent toujours. Pauvre chère enfant, vous vous ennuierez bien aussi, vous, cet hiver!

— Mais Juliette et Agathe restent à la Ferme? s'écria Eugénie d'un ton d'inquiétude.

— Sans doute ; qu'est-ce que des campagnardes comme cela iraient faire à Paris! M. Montbrun n'est pas riche, d'ailleurs.

— Des campagnardes comme cela! répéta Eugénie. De quel air tu en parles, ma bonne!

— Je ne dis pas, reprit Gertrude, que ce soient des jeunes personnes mal élevées comme les demoiselles de Limeuil, bien au contraire; mais ce sont des campagnardes, des demoiselles de campagne enfin, qui doivent toujours vivre aux champs, tandis que vous, mademoiselle Eugénie, c'est bien différent. Je sais positivement, mais n'en dites rien à personne, que votre bon papa veut que vous ayez beaucoup de talens, tous les talens

possibles, et pour cela on ira à Paris...

EUGÉNIE. — Nous irons à Paris! oh! quel bonheur!

GERTRUDE.—Ce ne sera pas pour cette année ni même pour l'année prochaine, si vous avez l'air de vous amuser ici l'hiver...

EUGÉNIE. — Mais pourtant, si je m'amuse, ou si seulement je ne m'ennuie pas!...

GERTRUDE. — Oh! mais c'est que vous ne vous amuserez pas du tout, vous vous ennuierez beaucoup au contraire, vous verrez!

EUGÉNIE. — Tu crois, ma bonne? Eh! bien, alors tant mieux, parce que l'année prochaine nous irons à Paris. C'est une bien belle ville que Paris, n'est-ce pas? Je ne l'ai vue qu'en passant.

GERTRUDE. — Certainement que c'est une belle ville, et qui n'a pas sa pareille

dans le monde! Et l'on s'y amuse tout le jour et aussi toute la nuit, selon ce que j'en ai entendu dire, car je n'y suis jamais allée, et je voudrais pourtant bien voir Paris avant que de mourir. Si votre bon papa s'aperçoit que vous vous déplaisez ici l'hiver, nous irons bien sûr l'année prochaine à Paris; et Monsieur le verra, parce qu'il n'est pas possible que vous n'ayez beaucoup d'ennui de rester toujours et toujours à la maison par le froid et la pluie. Au reste, demandez aux demoiselles du Moutiers, si elles voudraient passer l'hiver à la campagne? L'été, à la bonne heure!.. d'ailleurs c'est le bon genre. »

Eugénie n'avait pas songé jusqu'alors qu'en effet l'hiver devait être triste dans cette maison isolée. Elle se mit à y songer et elle attendit avec impatience la visite promise depuis assez long-temps par les

demoiselles du Moutiers. Elle voulait les questionner sur la *grande ville*. Ce qu'elle en apprit, lui prouva que Gertrude avait bien raison de souhaiter qu'on y allât le plus tôt possible. Déjà Élisabeth et Louise avaient paru à des *bals d'enfans;* elles étaient allées déjà plusieurs fois au spectacle et elles se promettaient des plaisirs plus multipliés encore cette année; puis, l'année prochaine, parce qu'elles commençaient à compter au nombre des *jeunes personnes*.

Les promenades aux Tuileries les *beaux* jours et aux heures fixées par le bon ton et la bonne compagnie, furent ce qui tenta le moins Eugénie dans ce que les deux jeunes filles lui racontèrent du *merveilleux* Paris, de ses boulevards, de ses musées, de ses théâtres, récits qui n'étaient pas absolument nouveaux, mais que jamais elle n'avait écoutés avec un

intérêt aussi avide. Élisabeth déclara qu'elle mourrait de chagrin s'il lui fallait passer la mauvaise saison à la campagne; Louise dit que, pour elle, elle mourrait à-la-fois de chagrin et de peur à cause des loups qui infestaient la contrée, et toutes deux conclurent comme Gertrude, qu'on ne pouvait vivre l'hiver qu'à Paris, ou tout au moins à la ville.

« J'espère que je m'ennuierai tant, s'écria Eugénie, que nous irons l'année prochaine à Paris!

— Si tu y dois aller à la condition de beaucoup t'ennuyer cette année, dit Élisabeth, nous pouvons être certaines de t'y voir venir l'an prochain, ma chère Eugénie.

— Mais, ajouta Louise, il faut faire en sorte que ton bon papa voie bien que tu te déplais ici pendant l'hiver; que tu t'y déplais.... à en mourir!.... Autre-

ment il voudra rester, et toujours, parce qu'à son âge on n'aime pas à changer de place. Ainsi, je te conseille, lors-même que tu aurais le malheur de t'amuser, d'avoir toujours l'air de t'ennuyer.

— Mais ce serait mentir? reprit Eugénie.

— Mentir! pas du tout, répondit Louise. C'est une petite ruse, voilà tout; et elle nous est bien permise, à nous qui ne pouvons avoir une volonté!

— J'espère m'ennuyer assez, dit Eugénie d'un air content, pour ne pas être obligée de faire comme si je m'ennuyais.

— Comme tu voudras, repartit Louise avec un peu d'aigreur. Mais tu apprendras à tes dépens que, si l'on n'exagérait pas en certaines circonstances, on n'obtiendrait rien de ses parens. Parce qu'ils sont vieux, ils ne pensent plus

qu'ils ont été jeunes, et qu'alors ils aimaient aussi à s'amuser...

— Elle a bien raison, dit Élisabeth à son tour. Si nos parens étaient raisonnables, nous le serions nous-mêmes; mais puisqu'ils ne le sont pas, et qu'ils ont pour eux le pouvoir, c'est bien le moins que nous ayons pour nous la ruse; seulement il n'en faut faire usage que dans les grandes occasions.

— C'est ce que nous faisons, ajouta Louise. Essaie, et tu t'en trouveras bien.

— Je verrai, » répondit Eugénie. Elle était trop franche pour applaudir à des choses que la droiture de son cœur désavouait, et trop timide, trop faible surtout pour oser dire en face, à ses amies : « Mais tout cela, c'est mentir! »

Les arbres étaient encore couverts de feuilles jaunes et rouges, et la campagne

présentait ces teintes variées et *chaudes* que recherchent tant les artistes, lorsque l'heure du départ sonna pour les habitans du Château.

Les adieux d'Eugénie, d'Élisabeth et de Louise furent accompagnés de larmes abondantes. Ces trois jeunes filles s'étaient attachées l'une à l'autre d'une amitié aussi vive qu'on peut la sentir à cet âge où l'on aime et où l'on oublie avec une égale facilité, avec une égale promptitude. On se promit cependant de s'aimer toujours, de s'écrire.... Et Eugénie se vit seule! seule absolument dans cette maison que l'hiver allait rendre si triste! Il ne s'y trouvait qu'un bon papa tout occupé de ses petits-enfans; qu'une mère dévouée à les aimer, à les élever le mieux possible... Qu'était-ce que cela pour le plaisir et le bonheur? Pauvre Eugénie! comme elle allait s'en-

nuyer! Elle en avait l'*espoir*, la certitude !... car il ne lui restait plus que Juliette, et Juliette viendrait très rarement par le mauvais temps, et le mauvais temps empêcherait Eugénie d'aller à la Ferme!...

« C'est maintenant que nous allons commencer à nous ennuyer, dit Gertrude le jour des adieux.

— Oh! oui, ma bonne, je te le promets! » répondit Eugénie avec un gros soupir, accompagné d'un sourire.

XIX

UN HIVER A LA CAMPAGNE.

Mme Dufougerai avait été enfant et s'en souvenait, quoiqu'en eussent pu dire les demoiselles du Moutiers; elle avait connu les *douleurs* de ces séparations momentanées qui laissent tant de vide à

celle que le sort condamne à rester privée de toute distraction, et elle eut la bonté de chercher à remplir ce vide dont Eugénie aurait pu se chagriner outre mesure, bien que l'habitude n'eût pas été prise de voir très fréquemment les habitans du Château, ni de les recevoir presque journellement.

Se laissant aller à profiter de la tendresse prévenante de sa mère, Eugénie témoigna qu'elle était toute disposée à se distraire et à goûter les agrémens que la vie des champs peut offrir à quiconque sait à-la-fois s'occuper de choses utiles, et s'intéresser à tout ce qui l'entoure.

« Je ne m'ennuie pas, ma bonne! » disait-elle cinq ou six fois le jour, en passant, à dame Gertrude qui travaillait dans la salle à manger, ou qui allait et venait pour vaquer aux soins du ménage.

« Cela viendra avec le froid et la

pluie, » répondait chaque fois dame Gertrude d'un ton tellement affirmatif, qu'Eugénie en frissonnait d'avance.

Le froid, la grêle, la pluie, la neige, les brouillards, les gelées, tout cela vint à son tour, et Eugénie n'eut pas le loisir d'avoir un seul moment d'ennui, tant Mme Dufougerai avait su lui créer des occupations qui absorbaient toutes ses pensées, et des distractions faites pour l'intéresser.

On voyait aussi souvent que de coutume les habitans de la Ferme. Ils étaient accoutumés depuis l'enfance à braver les intempéries des saisons, et l'on apprenait à les braver comme eux; à se tirer comme eux des mauvais chemins, et à ne pas craindre non plus les légers rhumes, quand il s'agissait de mettre à fin quelque bonne action commencée, ou de rendre un service promis.

Mais si le froid cependant étant noir et rude, plus rude que d'ordinaire; si les torrens de pluie menaçaient de tout inonder, on savait jouir du moins des commodités que donne l'aisance. On se rapprochait les uns des autres autour d'un bon feu, et parfois la veillée se prolongeait au-delà de l'heure fixée, parce que le bon papa racontait quelqu'histoire du temps de sa jeunesse, ou bien lisait, dans les notes de la bonne maman, l'histoire naturelle des loups qu'on entendait hurler quelquefois la nuit d'une façon si lamentable; du renard et de la fouine qui désolent les basses-cours et les pigeonniers; du chien de berger, du chien de garde, du chien de chasse, tous si utiles à l'homme; du chat domestique qui tenait aussi, lui, sa place au coin du feu, et du chat sauvage qui parcourt les forêts de l'Amérique.

Dame Gertrude elle-même, malgré son aversion pour *les bêtes qui ne sont pas jolies*, se laissait aller souvent à écouter avec une grande attention la lecture des notes de la bonne maman.* Elle était admise dans le salon, et elle filait au fuseau pendant que Mme Dufougerai et sa fille cousaient ou travaillaient à un meuble de tapisserie. On avait commencé ce meuble à l'automne, afin de se donner le moyen de diversifier les travaux à l'aiguille.

Alfred non plus n'était pas oisif. M. Dufougerai qui avait été, dans sa

* Les notes de la bonne maman ont fourni les matériaux d'un ouvrage qui paraîtra bientôt, par demi-volumes, sous ce titre : LE LIVRE DE TOUS LES JOURS, ou *Abrégé de l'Histoire naturelle, à l'usage de la Jeunesse.* On a suivi, dans *le Livre de tous les Jours*, l'ordre de classification établi par Cuvier.

Cyane Lecoq del. Gabriel sc.

Alfred non plus n'était pas oisif, il fesait de jolies boites en paille.

jeunesse, prisonnier des Anglais sur les pontons, avait retrouvé son ancienne patience et son ancienne adresse pour la fabrication de jolis jouets et de jolies boîtes en paille ou en bois blanc. Il prenait plaisir à donner à ses petits-enfans des leçons dont Eugénie profitait mieux qu'Alfred, parce qu'elle était plus âgée; mais celui-ci ne s'en montrait pas moins avide, chaque leçon étant toujours accompagnée d'une histoire. Le bon papa avait vu tant de pays, tant d'hommes et de choses, tant de peuples divers...

« Eh! bien, ma bonne, voilà le mauvais temps; il pleut, il fait du vent, de la neige, le ciel est tout noir, et pourtant je ne m'ennuie pas! » dit un jour Eugénie à dame Gertrude.

— S'il faut dire la vérité, je ne m'ennuie pas non plus, répliqua la vielle gouvernante. Cela vient sans doute de

ce que nous sommes plus de monde dans la maison.

Eugénie. — Maman, à qui j'en ai parlé l'autre jour, m'a dit que cela vient de ce que nous sommes tous bien occupés.

Gertrude.—Il est certain que nous ne manquons pas de besogne ni les uns ni les autres, grâce à Madame. Aucune difficulté ne l'embarrasse, et elle sait trouver remède à tout, sauf à la mort, comme tout le monde au reste. Je ne sais pas où votre maman va chercher l'idée de tant de besogne à faire; mais bien sûr elle en découvre pour chacun, de telle sorte qu'on a beau travailler, la journée paraît encore trop courte. Il faut dire aussi, mademoiselle Eugénie, qu'autrefois Monsieur ne se mettait pas en peine d'être aimable comme il l'est maintenant. Il lisait pour lui tout seul, dans son ca-

binet, toute la sainte journée; il ne me parlait que pendant la partie de tric-trac, et pour me gronder encore, attendu que je joue mal, et que je n'aime pas à perdre; et je perdais toujours!

Eugénie. — Oh! oui, bon papa est bien complaisant et bien bon... aussi nous l'aimons de tout notre cœur! Cela le fatigue de lire haut, et pourtant il nous fait la lecture! Je m'ennuirais, vois-tu, mais là, à mourir, que je n'en témoignerais rien du tout, seulement pour ne point lui faire de peine!

Gertrude. — Vous avez un très bon cœur, mademoiselle Eugénie, je le sais bien. Mais pourtant si vous aviez un peu d'ennui, il ne serait pas mal, je vous assure, de le laisser paraître... et même d'avoir l'air d'en sentir un peu plus...

Eugénie. — Allons, te voilà comme Louise!

GERTRUDE — Mais songez donc qu'il s'agit d'un voyage à Paris, et cela vaut bien la peine...

EUGÉNIE *vivement.* — De mentir!

GERTRUDE. — Eh! non. Est-ce que c'est mentir que de bâiller, sans dire mot, deux ou trois fois de plus qu'on n'en a l'envie?

EUGÉNIE. — Oui, c'est mentir, ma bonne. C'est comme si l'on disait tout haut : *Que je m'ennuie!* Voyons, est-ce vrai, ou n'est-ce pas vrai?

GERTRUDE. — Vous ne vous souciez donc plus d'aller à Paris?

EUGÉNIE. — Oh! que si, ma bonne, quoique je me plaise bien ici! Mais j'en ai parlé à maman, et maman m'a fait comprendre que ce déplacement serait une grande fatigue et un grand sacrifice pour bon papa, qui, depuis dix ans, n'a pas quitté sa maison. Il n'aurait plus rien

de toutes les choses auxquelles il est accoutumé; peut-être en prendrait-il du chagrin sans le dire, et il tomberait malade... Non, non, ma bonne; je m'ennuierais à n'en pouvoir plus, que je n'en dirais rien du tout, afin de ne pas tourmenter bon papa.... et je m'amuse toujours, je t'assure, excepté de tous petits momens; et ils sont si petits, que cela ne vaut pas la peine d'en parler.

— Dieu sait alors si je verrai jamais Paris! » s'écria la vieille gouvernante, avec un accent de douleur qui ne toucha nullement Eugénie. C'est qu'Eugénie, élevée par une excellente mère qui avait été fille dévouée et bonne épouse, commençait à se guérir de cet égoïsme qui dessèche le cœur quand on n'y prend pas garde, et qui se montre d'autant plus puissant dans la vieillesse, qu'il n'a pas été combattu avec assez de soins et de

persévérance dans l'âge où l'on peut déraciner les mauvais penchans, et remplacer les défauts par de bonnes qualités. Elle voyait que cette fois, comme toujours, dame Gertrude voulait faire passer sa convenance avant tout, et elle ne pouvait s'empêcher de remarquer que c'était le même amour de soi qui poussait Louise à entretenir un penchant à la ruse et aux détours dont Eugénie s'était souvent sentie toute honteuse pour celle qu'elle appelait son amie.

Sans accuser ni désigner personne, Eugénie faisait des questions à sa mère, et les réponses l'amenaient à conclure, que, si l'oisiveté est la source de l'ennui et de bien des vices, l'égoïsme, non moins redoutable, est également une source empoisonnée d'où il ne peut rien sortir de bon, et qu'il faut travailler sans relâche à la tarir.

L'hiver passa, le printemps revint, et l'étude de la nature, suivie avec tant de plaisir par Eugénie pendant la mauvaise saison, lui offrit, à l'instant où cette nature si riche et si féconde semble se réveiller, de nouveaux sujets d'admiration et de jouissances pures. Eugénie ne pouvait rester désormais indifférente aux phénomènes si remarquables du travail de la sève dans les arbres et dans les plantes; aux transformations successives des insectes, ni à cette vie nouvelle, pour ainsi dire, qui rend l'activité à la taupe et à la marmotte, engourdies dans leurs terriers, et leur industrie aux oiseaux des champs.

De temps en temps ses yeux quittaient la terre, pour suivre dans le ciel les aspects différens qu'offre à nos regards la voûte étoilée sous laquelle voyage notre globe, et qui nous paraissent changer,

quand c'est nous qui changeons de place; quand c'est nous qui, par une marche insensible, allons repasser devant les groupes d'étoiles que notre position dans l'espace nous a rendus invisibles pendant une saison.

Le bon papa racontait alors comment le navigateur lit, pour ainsi dire, sa route dans la position des étoiles, relativement au point du globe où il se trouve sur les vastes mers. Ces récits, faits pendant que de la fenêtre on contemplait le ciel étoilé, en bravant un froid encore assez piquant, donnaient à Eugénie plus de courage pour continuer, le lendemain, des études qui d'abord lui avaient semblé être au moins fort ennuyeuses, si ce n'est parfaitement inutiles. Elle comprenait mieux aussi la grandeur sans borne, la toute puissance de Dieu qui brille si majestueusement dans l'éclat du

soleil, dans la multiplicité innombrable de tant d'astres et de planètes, et qui se manifeste d'une manière faite pour confondre la pensée, dans la structure et les instincts de ces miriades d'insectes qu'on respire avec l'air, qu'on boit avec l'eau, qu'on foule dans l'herbe, dans le sable, partout, sans se douter que pas un des actes de la vie de tous les jours, ne s'exécute sans donner la mort à des milliers de ces petits êtres : leur existence paraît *impossible* à l'esprit; mais le secours du microscope nous la montre comme bien réelle.

Juliette savait déjà ce qu'Eugénie apprenait avec tant de plaisir, et elle venait complaisamment à son secours, pour l'aider à mettre de l'ordre dans des travaux que chaque jour voyait s'augmenter de quelque recherche nouvelle. M. Montbrun encourageait les deux

amies; il leur prêtait son appui, ses livres, ses instrumens d'optique; et, à la Ferme, comme chez M. Dufougerai, le temps passait avec la rapidité de l'éclair. Dans ces deux maisons, en voyant combien il y a à apprendre, on ne concevait pas que bien des gens pussent trouver la journée trop longue.

« Les ormes commencent à fleurir, dit un matin Gertrude en revenant du village, et les dames du Château sont arrivées. »

Ces deux nouvelles firent à Eugénie autant de plaisir l'une que l'autre; d'abord elle souhaitait vivement de voir cette année, par elle-même, la prodigieuse fécondité de l'orme, qui rapporte, en une seule année, plus de trente trois mille graines d'une saveur douce, et dont on fait, en quelques pays, des mets friands; et ensuite elle était charmée de revoir Élisa-

beth et Louise, à qui elle pourrait raconter des choses non moins curieuses que celles qu'elle aurait à entendre de leur bouche, au sujet du *merveilleux* Paris.

Le bon papa consentit à aller visiter les ormes qu'il avait fait planter, l'automne précédent, devant la maison; il ne s'y trouvait encore que quelques bouquets à peine développés, d'un vert tirant sur le jaune. Eugénie fit la remarque que les fleurs de l'orme paraissent sortir immédiatement de l'écorce comme les fleurs de l'arbre de Judée, et elle s'écria : « Élisabeth et Louise seront bien surprises quand je leur dirai que ce n'est point là un feuillage naissant, comme je le croyais aussi, moi, l'année dernière! Bon papa, que la nature est variée et belle! et qu'il y a de plaisir à apprendre. »

XX

LES VÉRITABLES ORPHELINS.

Au grand étonnement d'Eugénie, Élisabeth et Louise montrèrent assez qu'elles éprouvaient fort peu d'attrait pour ce qui lui paraissait si attrayant, et l'on opposa victorieusement aux merveilles de la na-

ture, celles de la civilisation; aux observations qui élèvent et agrandissent la pensée, des observations frivoles, toutes relatives aux joies ou bien aux souffrances de l'amour-propre et de la vanité.

Eugénie, influencée malgré elle, revint à la maison l'esprit préoccupé des choses charmantes que ses amies avaient reçues au premier de l'an, tandis que son papa lui avait donné *seulement* de superbes modèles d'oiseaux et de reptiles indigènes et étrangers, et, sa mère, une boîte de couleurs fines, garnie d'estompes, de pinceaux, enfin telle que dès long-temps elle l'avait souhaitée. Elle ne pouvait s'empêcher de désirer ces plaisirs du grand monde, dont ses amies venaient de faire une si brillante et si séduisante image; et oubliant qu'un déplacement pouvait être nuisible à son bon papa, elle se promettait d'user de

son empire sur lui pour obtenir que cette année, du moins, on allât passer l'hiver à Paris.

Heureusement pour Eugénie, elle avait une bonne mère qui s'était occupée sans relâche de développer chez elle les qualités du cœur et de l'accoutumer à examiner jusqu'à ses moindres pensées, afin d'en faire l'objet de sérieuses réflexions; aussi, Eugénie sentit-elle bientôt renaître, avec plus de force que jamais, le sentiment de répulsion qui lui avait fait rejeter tout d'abord l'idée suggérée par Gertrude et par Louise, d'obtenir, avec le secours de la ruse, le sacrifice des goûts et de la convenance d'autrui à ses fantaisies.

Liée plus intimement qu'autrefois avec les demoiselles du Moutiers, elle avait bien des occasions de s'apercevoir qu'un premier mensonge nécessite une foule

d'autres mensonges, et qu'il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de sortir de cette voie honteuse, lorsqu'une fois on s'y est engagé. Mlle Wilson témoignait hautement son mépris pour l'esprit de ruse et de détour dont Louise était possédée à tel point, qu'elle le portait jusque dans les actions les plus indifférentes; Élisabeth, de son côté, reprochait vivement à sa sœur d'avoir le *défaut des laquais* : mais Louise ne tenait aucun compte ni du mépris et des réprimandes de sa gouvernante, ni des reproches de sa sœur. Était-elle menacée de se voir punie pour quelque mensonge, elle tentait d'échapper à la punition par un mensonge, et elle y mettait parfois tant d'adresse, qu'elle parvenait à se fair croire de ceux-là même qui savaient que jamais un mot de vérité ne sortait de sa bouche.

Eugénie, dupe elle-même, bien souvent, de ses artifices, finit par ne plus aller au Château qu'à regret. Elle y trouvait peu de plaisir; car si Élisabeth ne mentait pas à tout propos, comme sa sœur, elle n'en était pas plus aimable. Naturellement orgueilleuse et indolente, elle avait des jours de superbe dédain pour tout le monde, et d'un ennui tellement contagieux, qu'Eugénie tardait peu à le partager. En dépit des efforts de Mlle Wilson, ses deux élèves s'obstinaient à ne vouloir point travailler, à ne prendre intérêt à rien de ce qui pouvait les guérir des maux de l'oisiveté, de leur vanité et de leur frivolité. Eugénie ne parvenait pas davantage à les intéresser à ce qui l'intéressait elle-même, et, presque toujours, elle revenait vers son bon papa et sa mère, le cœur serré, l'esprit comme accablé de tristesse et de lassi-

tude. Elle aurait voulu éviter une compagnie qui ne lui apportait que des dégoûts; mais Élisabeth et Louise s'étaient engagées à lui donner, au moins une fois par semaine, une demi-journée; et quoique toutes les deux ne s'amusassent pas davantage chez M. Dufougerai qu'ailleurs, elles conservaient une habitude qui entraînait du moins le changement de place.

Mme Dufougerai les recevait toujours avec bonté : elle les plaignait, et elle avait cessé de craindre pour Eugénie la *contagion de l'exemple*, parce que l'exemple n'était pas tentant à imiter. Souvent la mère et la fille s'entretenaient du triste avenir que présageait, pour les deux sœurs, leur obstination à ne point vouloir essayer de se corriger et de s'accoutumer à travailler, à étudier, lorsque le travail et l'étude sont des sources cer-

taines et inépuisables de jouissances vraies pour tous les âges de la vie.

Eugénie l'éprouvait journellement, et elle profitait de la complaisance de mademoiselle Wilson pour augmenter le nombre des connaissances qu'elle brûlait d'acquérir. Elle s'était mise, de son plein gré, à apprendre l'anglais, que les demoiselles du Moutiers parlaient assez mal. C'était malgré elles, et seulement pour éviter d'être grondées tous le jours par leurs parens, qu'elles consentaient à dire, de temps en temps, quelques mots d'anglais. Il n'avait également fallu à Eugénie qu'un léger encouragement pour qu'elle tentât de faire de fausses fleurs, quoique les emporte-pièces et les fers à gaufrer lui manquassent absolument : des ciseaux, dont elle se servait adroitement, suppléaient aux premiers; avec un étui, ou une dent de loup, elle suppléait

aux seconds. Son bon papa promettait, en récompense de ses efforts, de lui donner tous les outils nécessaires, quand elle serait parvenue à teindre elle-même le taffetas pour le feuillage, et à nuancer, d'une manière naturelle et vraie, les fleurs qu'elle commençait à imiter passablement.

Le premier bouquet d'œillets blancs, de roses blanches et de jasmin qu'Eugénie parvint à exécuter en découpant fleurs et feuillage sur les fleurs même qu'elle voulait reproduire, fut offert à Mme Dufougerai le jour de sa fête; il obtint les honneurs d'un vase de porcelaine et d'une cage de verre.

Un mouvement d'envie se fit sentir au cœur d'Élisabeth et de Louise, lorsqu'elles virent ce *merveilleux* ouvrage qui témoignait de l'adresse et de la persévérance d'Eugénie. Certainement une mère seule

pouvait l'*admirer;* mais des amies vraies l'auraient loué, comme le louèrent Juliette et Agathe. Élisabeth se contenta de dire que ce n'était guère la peine de passer son temps à faire de *vilaines* fleurs artificielles, quand on pouvait s'en procurer à si bas prix et de si belles chez les marchands; et Louise remarqua obligeamment que le feuillage des roses, gaufré à la main, ne ressemblait pas du tout à du feuillage de rose.

« Je voudrais cependant bien, dit Mlle Wilson d'un ton sérieux, que vous fussiez l'une et l'autre en état d'en faire autant!

— Quant à former des souhaits, répliqua Élisabeth avec aigreur, encore faut-il que le sujet en vaille la peine! »

— Pauvres enfans! s'écria Mme Dufougerai en les voyant s'éloigner avec sa fille.

— Oui, bien *pauvres* en effet, Madame! répondit Mlle Wilson. Il leur manque ce que possède Eugénie, l'amour éclairé d'une mère. C'est là un trésor!.. un trésor inappréciable; c'est là la source de la véritable éducation! Éducation, instruction leur manqueront, je le vois également, et Dieu seul peut savoir ce qu'il résultera pour elles de l'oisiveté dans laquelle toutes les deux s'obstinent à végéter!... Si vous le permettez, j'essaierai encore de leur rendre profitable l'exemple d'Eugénie, en faisant faire à celle-ci quelques études de paysage. Ah! Madame, quelle tâche que la mienne! Ces deux demoiselles ont des moyens, des dispositions heureuses... mais personne ne me seconde, et je ne peux leur persuader de me seconder d'elles-mêmes! »

Sans refuser positivement les offres de

Mlle Wilson, Mme Dufougerai ne les accepta cependant pas. Elle ne voulait point que l'amitié de cette anglaise pour Eugénie augmentât les désagrémens d'une position dépendante, ni qu'on pût l'accuser elle-même de faire profiter sa fille d'un temps qui était dû tout entier aux demoiselles du Moutiers. Dailleurs, si Mme Dufougerai désirait pour Eugénie ces talens qui font le charme de la vie, et donnent à une femme le moyen de bannir l'ennui, elle voulait par-dessus tout que sa fille possédât les qualités sérieuses qui distinguent la femme essentielle, la bonne ménagère, la bonne mère de famille. Elle ajourna donc à l'année suivante les leçons offertes, et par cet acte de prudence, elle évita à Mlle Wilson des peines bien vives; car déjà Élisabeth avait laissé voir qu'elle se trouvait comme lésée par les soins donnés à Eu-

génie, et Louise n'avait pas montré des dispositions meilleures.

A quelque temps de là, Eugénie fit part à sa mère, la rougeur sur le front, de quelques remarques qui lui avaient enfin donné à penser, bien malgré elle, que ses *amies* l'enviaient! Elle en était confuse, honteuse, et si elle disait ce que depuis un mois elle avait commencé à soupçonner, c'est qu'Élisabeth et Louise s'étaient conduites bien durement et même presque grossièrement avec elle, lors de sa dernière visite au Château.

« Mon enfant, répondit Mme Dufougerai, un vieux proverbe oriental dit: *Le véritable orphelin n'est pas celui qui a perdu son père; c'est celui que son père laisse sans éducation.* Eh! bien, mon Eugénie, il est une foule de jeunes filles et de jeunes gens qui sont orphelins

en réalité, quoiqu'ils aient encore leurs parens.

EUGÉNIE. — Oh! que c'est vrai, maman, ce que tu dis là!

Mme DUFOUGERAI. Doit-on les blâmer ou les plaindre?

EUGÉNIE. — Les plaindre, maman, et de tout son cœur!

Mme DUFOUGERAI. — Je pense comme toi, qu'il faut plaindre, plutôt que blâmer, ces orphelins qui ont père et mère, et que leur mère et leur père laissent sans éducation. Mais cependant je ne leur accorde ma compassion qu'à la condition qu'ils ne sont point en âge de sentir ce qui leur manque, et que personne ne leur a jamais parlé de la nécessité de travailler à se corriger de leurs défauts. Dans le cas contraire, je les blâme, sans cesser cependant de les plaindre encore, parce que je comprends que leur tâche

est d'autant plus difficile, qu'ils n'ont point été aidés, dès le berceau, à se former la volonté de bien faire; volonté que l'éducation développe et fortifie, et dans laquelle on puise le courage de persévérer en dépit de tous les obstacles.

» Mais lorsque je ne les vois point profiter des bons conseils, des bons exemples et des encouragemens pleins d'affection, qui leur arrivent de toute part, au moment où le raison doit commencer à prendre sur eux quelqu'empire, j'avoue que j'ai de la peine à empêcher le blâme de l'emporter sur la pitié.

» Telle est ma position, à l'égard des demoiselles du Moutiers : je te l'explique, ma fille, afin de te faire bien comprendre pourquoi, jusqu'à ce jour, je me suis montrée à leur égard plus indulgente que je ne l'ai jamais été, et que je ne devais l'être pour toi. Aujour'dhui cette indul-

dulgence est bien près de faire place à une juste sévérité. Elles n'ont pas trouvé dans leur mère, et dans leur aïeule, sans doute, ce que tu as trouvé dans ta mère et dans ton bon papa ; mais elles sont d'âge à sentir le prix des conseils de Mlle Wilson et à reconnaître que la route qu'elles suivent est mauvaise. Chacun d'ailleurs le leur dit, et tout le leur prouve. Le plus léger effort de leur part comblerait de joie Mlle Wilson ; mais elles ne le tentent même pas. Au lieu d'avouer hautement ce que malgré elles elles se disent tout bas, elles livrent leur cœur à l'envie ! elles prétendent te punir d'avoir été plus heureuse et d'être aujourd'hui plus raisonnable... Plains-les, ma fille ; car elles sont en proie à des souffrances que tu ne connaîtras jamais, je l'espère ! Mais en même temps que tu les plains, ose voir ce que leur conduite a de blâmable,

afin de te préserver de l'imiter en quoi que ce puisse être, et garde-toi de leur donner lieu de dire, par tes conseils ou par tes reproches, que tu tires vanité de ce qui, au fond, ne t'appartient pas en propre. Si tu as des dispositions heureuses, tu les dois à une heureuse organisation, et si ces dispositions portent des fruits, tu le dois à l'éducation que tu as reçue de ta mère : me comprends-tu bien ?

Eugénie. — Oh ! oui, maman !.... Je n'oublie pas ce que bonne maman a mis dans ses notes sur l'histoire naturelle, et ce que bon papa me dit toujours de l'organisation bonne ou mauvaise dont on ne doit point tirer vanité quand elle est bonne, ni obstination à se mal conduire quand elle ne l'est point, parce que, avec de la persévérance et de bons conseils, on peut parvenir à la rendre meil-

leure. Mais je t'assure, maman, que ce n'est pas de l'orgueil, c'est de l'amitié qui me fait dire à Élisabeth et à Louise qu'elles doivent se corriger et étudier. C'est si doux de ne point recevoir de réprimandes, et c'est bien doux aussi de s'occuper!

Mme Dufougerai. — Je veux croire, ma fille, qu'aucun air de supériorité de ta part n'a amené les mauvais procédés dont tu te plains; mais cela ne suffit pas. Plus la nature et l'éducation ont fait et feront pour toi, plus tu dois tâcher, par ta modestie, d'obtenir qu'on te pardonne de posséder des avantages que la nature et l'éducation ont refusé à d'autres personnes. »

Eugénie rougit un peu. Si elle ne s'était pas montrée absolument vaine, elle ne s'était pas montrée non plus positivement modeste : loin d'éviter les oc-

casions qui avaient pu se présenter de donner à mademoiselle Wilson le plaisir de la faire valoir, elle les avait en quelque sorte provoquées. Sa conscience le lui disait tout bas, et le cri de sa conscience l'obligea de l'avouer à sa mère.

Mme Dufougerai l'amena bientôt à reconnaître que cette fois, comme précédemment, les premiers torts avaient été de son côté; et Eugénie, tout émue, se jeta au cou de sa mère, en s'écriant : « Maman, je te le promets; je veux désormais remercier Dieu toujours, de nous avoir donné des parens qui ne nous laissent pas orphelins!... Pauvre Élisabeth! pauvre Louise!... ce n'est pas leur faute, et pourtant... Je t'en conjure, maman, aime-les, car elles t'aiment!... et elles auraient déjà bien des t lens... si tu avais été leur mère! »

— Les talens, ne sont rien, mon enfant, répondit Mme Dufougerai, sans la modestie et la bonté du cœur; ne l'oublie jamais! »

XXI

ENCORE GERTRUDE.

Quatre années se passèrent avec une uniformité qu'aucun événement marquant ne vint interrompre.

La Maison-Grise avait été achetée par une famille dans laquelle Eugénie avait

trouvé des *amies* de son âge; quand on est jeune, on est bien prompt à honorer du nom d'*amitié* ces relations passagères, qui résistent rarement à l'absence et au temps, et chacune de ces quatre années avait concouru aux développemens des bonnes qualités qu'Eugénie tenait de la nature, à l'affaiblissement marqué des défauts du caractère et des travers de l'esprit, parce que la vigilance de la jeune fille et ses efforts pour devenir meilleure, avaient secondé les efforts et la vigilance de sa mère. Dans toute la contrée, elle était chérie presqu'à l'égal de Juliette, sa véritable amie, sa seule amie; mais on n'en pouvait dire autant des demoiselles du Moutiers.

Mlle Wilson, fatiguée de leur obstination et de leur malice, avait quitté depuis long-temps le Château, de son plein gré en effet, contre sa volonté *en*

apparence. Sa place était occupée par une *complaisante* d'autant plus dangereuse, que les *complaisances* se cachaient sous les dehors de la rigidité. Mlle Tonny, la nouvelle gouvernante, était parvenue, sans beaucoup de peine, à mettre mal ensemble ses élèves et Eugénie; on ne se voyait plus que rarement, par politesse, par convenance. La supériorité trop réelle de cette *petite fille*, comme l'appelait Mlle Tonny, devait déplaire d'autant plus, que plus on avançait en âge et en ignorance, plus les prétentions augmentaient, et plus l'orgueil *nobiliaire* reprenait le dessus. Eugénie, d'ailleurs, avait une franchise qui déplaisait chaque jour davantage, parce qu'on ne voulait entendre d'autre langage que celui de la flatterie, si adroitement employé par Mlle Tonny. Celle-ci songeait à s'assurer des cadeaux et *des rentes* pour l'époque où

l'éducation de ces demoiselles serait terminée, bien plutôt qu'à s'attirer, comme Mlle Wilson, l'animadversion de ses élèves, en remplissant consciencieusement ses devoirs.

Mais les prétentions au mérite, ne sont pas du mérite ; et, malgré qu'on en ait, on est obligé de reconnaître, tout bas, son infériorité réelle. Les demoiselles du Moutiers en étaient réduites là ; aussi, l'envie que leur inspirait Eugénie augmentait-elle de jour en jour : cette envie leur serra le cœur, au point de leur ôter presque la respiration, lorsqu'elles apprirent que M. Dufougerai se préparait à conduire sa petite-fille à Paris, afin de lui procurer les moyens de perfectionner le talent très remarquable que déjà elle possédait, celui de la peinture.

Ce furent, au Château, des *caquets* tout aussi pitoyables que ceux qui avaient

eu lieu jadis à la Maison-Grise, et dont on s'était tant moqués. L'oisiveté et l'ennui portent les mêmes fruits, depuis le palais jusqu'à la chaumière, et il n'y a de différence qu'entre le plus ou le moins de délicatesse dans la manière d'exprimer les sentimens de l'envie, et dans le choix des sujets qui la font naître.

Pendant qu'on se moquait, au Château, et qu'on tournait en ridicule ces petits *bourgeois*, *petits-fils de paysans*, qui prétendaient singer les grands seigneurs, en se donnant les airs de vouloir aller aussi passer l'hiver à Paris, dame Gertrude, au comble de ses vœux, chantait du matin au soir d'une voix chevrotante, et déployait une activité extraordinaire pour hâter les préparatifs du départ; le bon papa mettait en règle ses comptes, renouvelait ses baux, donnait ses instructions au vieux jardinier,

qui allait devenir gardien de la maison. Peut-être reviendrait-on passer, de temps en temps, les vacances à la campagne; mais rien encore n'était décidé à ce sujet. Il ne s'agissait point d'un voyage de quelques mois, quoiqu'on en eût dit au Château; on allait s'établir tout de bon dans la grande ville, et pour tout le temps qu'Alfred, âgé de neuf ans, resterait au collége où il devait entrer. Tel avait été le but des économies que le bon papa s'était imposées; tel était le but de ce déplacement à un âge où l'on craint tant de changer une seule de ses habitudes; et Eugénie se surprenait quelquefois, au milieu de toute la joie dont son cœur était plein, à soupirer de regret pour son bon papa, lorsqu'elle songeait au sacrifice qu'il faisait en faveur de son frère et d'elle. Combien elle s'applaudissait d'avoir résisté aux mauvais

conseils de son entourage et de ses caprices! combien elle était heureuse de pouvoir se dire : « Ce n'est point à *ma fantaisie* que mon pauvre grand-père sacrifie ses goûts, ses jouissances de tous les jours! A son âge, il lui serait bien permis d'être égoïste... il ne l'est pas... et moi, j'aurais pu l'être! » Et elle se promettait de le dédommager, par les plus tendres soins, de cet oubli de soi-même, dont il donnait l'exemple.

Eugénie et Juliette pleurèrent amèrement en se disant adieu. L'une et l'autre perdaient également; mais Juliette se consolait par la pensée des avantages et des plaisirs que son amie trouverait dans un séjour prolongé à Paris, tandis qu'Eugénie s'affligeait en songeant à l'entier isolement où allait demeurer Juliette. Toutes les deux connaissaient la véritable amitié, ce sentiment si doux et si

pur, qui nous fait une souffrance des souffrances d'un autre, une joie de ses joies, et qui transporte, pour ainsi dire, notre orgueil dans un second nous-même, beaucoup plus cher et bien plus tendrement aimé.

Le voyage fut, pour Alfred et pour Gertrude, un véritable enchantement. La vieille gouvernante allait enfin voir Paris, et Alfred allait devenir *un homme*, sous la direction d'hommes instruits. Il regrettait de n'avoir pu emmener son ami Léon; mais ce regret ne ressemblait point à ceux qu'éprouvait Eugénie en pensant à Juliette; Alfred n'était pas encore dans l'âge où les liaisons de jeu et de plaisir méritent le nom d'amitié.

Un appartement commode, dans les environs du Luxembourg, avait été préparé par les soins d'un ancien ami de M. Dufougerai. On avait la vue de tout

le jardin, ce qui enchanta d'abord Gertrude; elle aurait passé volontiers la journée entière aux fenêtres, à admirer tout ce monde, tant de beau monde, qui paraissait n'avoir d'autre occupation que celle de se promener.

Mais, peu à peu, l'enivrement où était Gertrude se dissipa. La longueur des courses, la malpropreté et l'encombrement des rues, la cherté de tout, qui obligeait à une sévère économie, montrèrent à la vieille gouvernante le *merveilleux* Paris sous un jour tout différent et peu agréable. Alors elle trouva mille raisons de mettre la campagne, même en hiver, beaucoup au-dessus de la grande ville; parce qu'à la campagne, du moins, on pouvait, lorsqu'il faisait un *rayon de soleil*, se promener à pied sec dans les allées bien sablées du jardin; parce qu'on pouvait se chauffer

largement *sans compter les bûches* qu'on jetait au feu, et parce qu'enfin on avait une maison vaste et commode, où chacun possédait son *chez soi;* tandis qu'à Paris on était à l'étroit, on ne pouvait faire grand feu ni bonne chère sans se ruiner, ni se promener après la pluie sans revenir dans un *état honteux*.

Telles étaient les lamentations de dame Gertrude, chaque fois qu'elle conduisait Eugénie à son atelier de peinture, lorsque sa mère ne pouvait pas l'y accompagner, et le vieux Jacques en disait autant de son côté à Alfred en le menant au collége le matin, et en le ramenant le soir.

Le bon papa seul ne se plaignait pas des inconvéniens attachés au séjour de Paris pour les personnes âgées, infirmes et peu riches, et Eugénie, qui sentait la privation qu'il éprouvait, cherchait à lui

prouver sa reconnaïssance par son assiduité au travail, et par mille prévenances. Elle comprenait mieux que jamais que les parens n'ont de jouissances réelles que par leurs enfans, et que ceux-ci trouvent une récompense bien vraie et au-dessus de toutes les *récompenses* possibles, dans les joies que donnent leur conduite et leurs talens à ceux qui ne vivent qu'en eux.

Mme Dufougerai et ses enfans allaient quelquefois au spectacle, et, presque toujours, on emmenait Gertrude. Ce plaisir réconciliait un peu la vieille gouvernante avec Paris; avec ce Paris qu'elle trouva plus détestable encore au printemps, insupportable pendant l'été, parce qu'on y manque d'air, de verdure, de lumières, de bon laitage, de fruits, et parce qu'enfin il faut s'y passer de tout, au milieu d'une abondance faite pour

exciter les désirs de la vanité et de la gourmandise : or, dame Gertrude était vaine et gourmande, mais de plus elle était vieille ; aussi Eugénie écoutait-elle, d'un air sérieux, des doléances qui excitaient les éclats de rire d'Alfred.

C'est qu'Eugénie devenait de jour en jour plus raisonnable et meilleure ; c'est que, de jour en jour, elle comprenait mieux comment, dans la vieillesse, on n'est que ce qu'on a su ou voulu être dans la jeunesse, et comment le nombre des *orphelins*, qui ont père et mère, étant très considérable, ces *orphelins* devenus vieux, sont plutôt à plaindre qu'à railler des défauts dont personne ne les a aidés, dès leur jeune âge, à se corriger ; car, pour une demoiselle Wilson, combien ne rencontre-t-on pas de demoiselles Tonny, et pour une mère comme l'était la sienne, combien de dames du Mou-

tiers et de Limeuil! Alors manque non-seulement *l'éducation* de famille, la meilleure de toutes, celle que son frère continuait de recevoir chaque jour au retour du collége, mais aussi les conseils de personnes raisonnables et pénétrées d'un véritable intérêt pour notre bonheur, d'un sincère désir de l'assurer, en nous apprenant à nous guérir de nos travers.

Les demoiselles du Moutiers étaient venues, par curiosité, voir Eugénie. Mais les deux familles s'en étaient tenues à ces politesses froides qui amènent tôt ou tard une rupture complète, sans brouillerie et sans mauvais procédés surtout, entre des personnes que le rang qu'elles tiennent dans le monde, la différence des goûts et des fortunes, concourent à séparer. Eugénie avait parfaitement compris qu'on la recevrait sans déplaisir aux heures où l'on n'aurait point compagnie,

mais que si le hasard l'amenait à ces heures-là, on serait très contrarié d'avoir chez soi la petite-fille du fils d'un paysan, qui se souvenait de ce qu'avait été son père : tant Mlle Tonny était venue promptement à bout de détruire le peu de bon sens que Mlle Wilson avait pris bien de la peine à développer dans ses élèves!

Eugénie, en outre, avait un grand tort, celui d'être, sinon jolie, du moins très agréable ; et les demoiselles du Moutiers, mal partagées du côté de la figure, commençaient à se sentir tourmentées de ce besoin de plaire qui expose les jeunes filles à une foule de dangers, et qui rend les femmes d'un certain âge si complètement ridicules. La richesse de leur toilette faisait ressortir d'une manière prononcée leurs prétentions ; Eugénie, au contraire, toujours simplement vêtue,

n'avait rien qui étonnât ou fixât tout d'abord les regards; on pouvait ne point la remarquer, mais on se sentait attiré vers elle dès qu'on s'en était occupé un instant; sa toilette, simple et de bon goût, offrait un parfait accord avec sa figure ouverte et paisible. Il était facile de deviner que cette jeune fille devait avoir les penchans et la candeur du jeune âge, sans aucun mélange de recherche et de coquetterie; on devinait encore qu'une mère sage donnait des conseils qui étaient écoutés et suivis avec plaisir, et l'on prenait bonne idée de toutes les deux; et l'attrait qu'on éprouvait pour cette jeune fille, se trouvait aussitôt fortifié par l'estime.

Dame Gertrude attendait avec beaucoup d'impatience l'époque des vacances, persuadée qu'on irait les passer à la campagne. Elle avait déjà *par-dessus les yeux* du *merveilleux* Paris; de ce Paris

où son plus beau bonnet et sa plus belle robe, à la mode ancienne de sa province, ne lui valaient jamais dans les rues que des rires et des *quolibets* de la part des *enfans mal élevés*. Les vacances arrivèrent, et rien n'annonça que M. Dufougerai songeât aux préparatifs du départ : Gertrude alors se décida à parler.

« Je suis fâché, Gertrude, répondit le bon papa, que vous vous déplaisiez tant dans cette ville, car nous y sommes fixés pour plusieurs années.

— Pour plusieurs années ! » répéta la vieille gouvernante avec l'expression de la consternation. Et elle se mit à faire l'énumération de toutes les choses de *première nécessité* dont il fallait se priver dans la *ville par excellence ;* et à chacune, elle disait : « Ce n'est pas pour moi que je parle, c'est pour Monsieur ; » et M. Dufougerai répondait à chaque fois : « Ce

n'est point moi que vous plaignez, c'est vous, ma pauvre Gertrude! »

Quand elle eut tout dit, il mit fin à la discussion en lui proposant de retourner à la campagne.

« Monsieur me donne mon congé! Je le savais bien! je l'avais prédit le jour même où Madame est arrivée! s'écria la vieille gouvernante hors d'elle-même.

— Je vous offre seulement *les invalides*, répondit paisiblement M. Dufougerai. Rien ne vous oblige, Gertrude, à *sacrifier* tant de *jouissances* à mes petits-enfans; mais moi, je n'ai de *jouissance* qu'en eux, et renoncer pour eux à quelques aisances de la vie des champs, est un bien petit *sacrifice*. Je ne peux leur laisser de fortune : Alfred doit se faire un état; Eugénie doit cultiver un art qui peut lui assurer des ressources pour l'avenir; pour arriver là,

que faut-il? me résigner seulement à vivre à Paris, et à mourir peut-être sans revoir les arbres que j'ai plantés? Qu'est-ce que cela? bien peu de chose, Gertrude. Mais vous, vous n'avez point à mettre dans la balance le bonheur et l'avenir de vos petits-enfans. Partez donc; allez surveiller ma maison, mon jardin...

— Qu'est-ce que je ferais là-bas toute seule! dit vivement Gertrude. Je m'y ennuierais à la mort! Je resterai! je resterai à cause de Monsieur, et seulement pour soigner Monsieur... Maudit Paris! oh! la sotte ville! Pas un arbre! pas une personne de connaissance dans les rues! du lait détestable... des fruits défleuris... Oui, vraiment, c'est une merveille que Paris! »

Gertrude n'insista point, mais elle résolut d'essayer si elle ne pourrait par-

venir, en éveillant l'inquiétude de madame Dufougerai sur ses enfans, à obtenir qu'on allât chaque année, au moins, passer les vacances à la campagne. Mme Dufougerai répondit que sans doute l'air des champs leur ferait du bien ainsi qu'à elle; mais qu'il fallait songer, avant tout, à ménager les forces de M. Dufougerai, que des voyages trop fréquens fatigueraient.

« Mon père, ajouta-t-elle, a eu beaucoup de peine à se remettre des secousses de la voiture pendant une route assez longue; il ne faut pas l'oublier. Je conviens qu'Alfred et Eugénie ont un peu pâli, mais tous les deux se portent bien; que faut-il de plus?

— Pauvres chers enfans! s'écria Gertrude avec un grand soupir. Respirer le bon air, manger de bon lait et de bons fruits, leur rendrait cependant leurs belles

couleurs!... Et Monsieur... il souffre, j'en suis sûre!...

— Gertrude, reprit Mme Dufougerai d'un ton sérieux, vous pouvez vous reposer sur moi du soin de veiller à la conservation de la santé de mon beau-père et de celle de mes enfans. »

Le ton qui accompagnait ces paroles excita une légère rougeur sur les joues ridées de la vieille gouvernante. Sa conscience lui disait tout bas qu'elle n'avait en effet songé qu'à elle, et point du tout à M. Dufougerai et à ses petits-enfans, en faisant son possible pour qu'on retournât aux champs.

Gertrude aimait son vieux maître, cependant; mais ce qu'elle aimait au-dessus de tout, c'étaient ses aises; aussi, la bonté du cœur se trouvait trop souvent étouffée chez elle par l'habitude, enracinée depuis bien des années, de se placer

toujours et partout en première ligne; de prendre ses fantaisies pour guide, et ses volontés pour but, non-seulement de toutes ses actions, mais encore de celles d'autrui.

Elle rentra dans sa chambre en murmurant : « Chien de Paris! je te connais maintenant!... Et dire que tout le monde admire une ville où il n'est seulement pas possible de prendre une tasse de café à la crême! je dis à la *vraie* crême! hum! la sotte ville, peuplée de sots! »

XXII

L'IVRAIE ET LE BON GRAIN.

M. Dufougerai avait retrouvé à Paris quelques-unes de ses bien vieilles connaissances, et Mme Dufougerai des amis de son mari et des parens éloignés. On s'était rapproché, on se voyait avec plaisir; aussi, la seconde année se passa-t-elle

beaucoup plus agréablement pour le bon papa que la première. Eugénie et son frère s'accoutumaient, sous la protection de leur mère, à voir le monde, à vivre avec des étrangers. Timides tous les deux, mais non point empruntés, ils faisaient des observations qui leur rendaient de plus en plus chère cette vie domestique si peu appréciée, parce qu'il faut, pour la goûter, savoir l'embellir par ses talens, et trouver dans les éloges de parens respectés et chéris, plus de joie que dans ceux de quelques flatteurs et de beaucoup d'indifférens.

Le hasard avait rapproché Eugénie des demoiselles de Limeuil qui ajoutaient maintenant à tant de ridicules, dès longtemps acquis, celui de ne plus parler que de la Suisse et de l'Italie. A les entendre, personne, avant elles, n'avait vu, mais là ce qui s'appelle vu, ces deux pays.

Aloïse, *poète*, en avait décrit tous les sites et se proposait de publier incessamment la relation en vers de ses voyages; *l'ange* Emma, *artiste*, reproduisait, sur tous les albums qu'on lui présentait, le même point de vue dessiné, disait-elle, *d'après nature*, et Antonine contrefaisait à merveille les marchands de macaroni de la ville de Naples, le chant des gondoliers de Venise et le cornet des montagnards Suisses. Mais on donnait si bien à dîner chez Mme de Limeuil, et elle réunissait dans ses bals tant de monde, que c'était à qui supporterait avec le plus de courage l'ennui des *récits de la Suisse* et *de l'Italie*, pour se faire inviter à ces belles fêtes, où l'on trouvait, selon l'expression de la maîtresse de la maison, *la ville et la cour*.

La famille Dufougerai qui, seule, ne recherchait pas des invitations de toutes

parts sollicitées, en avait reçu plusieurs et les avait refusées. Les demoiselles de Limeuil occupaient beaucoup trop les *cent voix de la Renommée* pour que Mme Dufougerai pût consentir à conduire sa fille au milieu de personnes en si *grand renom;* et Eugénie, qui ne les estimait pas, n'éprouvait nul regret de ce que Mme de Limeuil appelait hautement *l'extrême sévérité* de Mme Dufougerai. La simplicité de sa toilette eût *fait tache* dans ces magnifiques salons remplis de femmes, de jeunes filles si brillamment parées; et là, plus encore qu'ailleurs, Eugénie se fût trouvée déplacée. Elle avait pu s'apercevoir déjà, qu'ignorante comme elle l'était des modes, des nouvelles du jour, elle faisait une étrange figure dans la plupart des maisons où Mme Dufougerai allait de temps en temps. Le monde ne plaît qu'autant qu'on y réussit, et pour y

réussir il aurait fallu s'intéresser à tout ce qui absorbait les pensées, et à ce qui formait le sujet des entretiens de la plupart des jeunes personnes qu'Eugénie connaissait, et Eugénie avait d'autres penchans. Elle aimait la danse, mais comme on l'aime à quinze ans, pour le plaisir de danser, et abstraction faite de toute coquetterie; elle aimait à être vêtue avec goût, mais elle ne pouvait passer des heures entières à méditer sur une gravure de mode et sur la manière d'assortir heureusement jusqu'aux plus petits détails de la plus simple parure. « J'ai, disait-elle, bien autre chose à faire! » Et c'était vrai; et Eugénie faisait beaucoup plus et beaucoup mieux en travaillant avec ardeur à sa peinture, à orner sa mémoire, à éclairer sa raison et son esprit par de bonnes lectures; c'était s'assurer les moyens de trouver toujours agréable la vie intérieure

à laquelle la femme est destinée, et pour laquelle elle doit se préparer d'avance, si elle veut remplir les devoirs que lui imposeront plus tard les titres sacrés d'épouse et de mère; si elle veut enfin être heureuse, en même temps qu'elle répand le bonheur autour d'elle. Eugénie ne demandait donc au monde que quelques *distractions*, plutôt que des *occupations;* et sa vie s'écoulait, loin du monde, pleine, heureuse, sans regret de la veille, sans souci du lendemain. Les regrets exprimés par Gertrude, chaque fois que quelque *belle* invitation était refusée, la faisaient beaucoup rire; pour Gertrude, se parer, dîner en ville, aller au bal, au spectacle et dans *les assemblées*, c'était *vivre*.

« Ma pauvre bonne, lui disait quelquefois Eugénie, tu as été toute ta vie bien malheureuse, puisque tu aimais tant

et que tu aimes tant, aujourd'hui encore, la parure et les plaisirs !

— Il est certain, répondait Gertrude, que j'aurais tenu ma place dans le monde tout comme une autre, si le bon Dieu avait fait de moi toute autre chose qu'une pauvre servante. Ce n'est pas pour me vanter, mademoiselle Eugénie, mais j'ai du goût, je me connais en belles manières, en élégance, et l'on m'a toujours dit que j'avais un air distingué. Avec cela on pourrait se présenter partout, réussir et plaire... si l'on était autre chose qu'une pauvre servante !

— Je te plains, ma bonne! » répétait Eugénie, non pas en se moquant, mais avec une compassion bien vraie. Gertrude avait toujours été du nombre trop grand de ceux dont on peut dire en tout temps, que leurs parens les laissent *réellement* orphelins.

Plus Eugénie avançait en âge, plus se fortifiait chez elle l'amour du travail, plus la raison prenait d'empire, et mieux elle comprenait ce que sa mère répétait sans cesse, que le bonheur est en nous; que le chercher au dehors, c'est folie; que s'indigner de ne l'y point trouver, c'est injustice, et que de la sévérité pour soi-même, naissent à-la-fois la charité pour autrui et la paix de l'âme, seules bases d'une félicité vraie, à l'abri des coups du sort, et indépendante du blâme ou des applaudissemens de la foule. Eugénie comprenait aussi qu'il y a dans le monde beaucoup plus de demoiselles du Moutiers et de Limeuil que de Juliette; et chaque jour augmentait l'affection que lui inspirait son *amie*, sa seule amie après sa mère. Aussi, ce fut avec un cri de joie que l'année d'ensuite elle entendit son bon papa décider qu'on irait passer

les vacances à la campagne. Alfred n'était pas moins joyeux : la vie de collége ne l'amusait guère, parce qu'il se sentait beaucoup plus de dispositions à devenir campagnard oisif, que savant laborieux ; ce qui, au fait, est beaucoup plus facile.

Quant à Gertrude, elle perdait la tête à la seule idée de revoir *sa* maison si commode ; *son* jardin tout rempli de beaux arbres fruitiers, qui devaient plier sous le faix ; *sa* vache noire qui donnait de si bonne crême ; *ses* poules couveuses, *ses* pigeons blancs ou patus, ses oiseaux, ses trois chats et le vieux chien de garde. Bien certainement on arriverait encore assez à temps pour manger des fraises, et des pêches de l'arrière-saison, et des prunes de reine Claude violettes ; on en pourrait même faire des conserves, et mettre en confiture des poires... Gertrude s'interrompait de temps en temps

pour se récrier sur la *misère* dont on *jouit* à Paris, sur l'abondance qu'on trouve aux champs, et elle se promit tout bas de faire en sorte de rester désormais à la campagne où, du moins, quand on s'ennuie, on a la possibilité de multiplier les *collations*.

Combien Eugénie et Juliette furent heureuses de se retrouver après une séparation de trois longues années ! Que de choses à se dire ! Eugénie surtout qui avait vu Paris, le grand monde, et qui revenait aussi simple qu'elle était partie. Juliette lui en sut gré. Les liens d'une tendre amitié se resserrèrent encore : on se visitait tous les jours ; on prenait sur son sommeil, afin que les occupations ne souffrissent pas de ces visites fréquentes, et les six semaines de vacances passèrent comme un songe... Puis, il fallut se séparer encore....

Lorsque les deux amies se revirent, il y avait quatre ans que toutes les deux étaient mariées et mères de famille. Le mari d'Eugénie avait consenti à acheter une charge de notaire dans la petite ville peu éloignée du village où vivaient ensemble le bon papa, bien vieux, mais plus gai que jamais, et Mme Dufougerai, sa compagne inséparable. Alfred et son ami Léon travaillaient en qualité de clercs dans l'étude de M. Valory, homme grave, mais bon, qui rendait Eugénie heureuse de ce bonheur fondé sur une confiance mutuelle, sur une tendre estime, et que chaque année qui s'écoule semble consolider.

Juliette aussi était heureuse. Elle avait épousé un riche propriétaire du

voisinage, et elle jouissait de l'inexprimable félicité d'entourer d'aisance les vieux jours de ses parens.

Elle alla, avec Agathe et ses enfans, passer une semaine tout entière chez Eugénie. On rappela les souvenirs d'enfance, les rêves de jeunes filles, et l'on parla des espérances de jeunes mères.

Agathe, qui n'était pas encore mariée, interrompait souvent, par ses vives plaisanteries, des entretiens qu'elle prétendait être beaucoup trop sérieux et trop *sentimentals* surtout, et elle poursuivait Eugénie de ses questions pour savoir si ce qu'on avait dit dans le pays des demoiselles du Moutiers, et si ce qu'on disait actuellement des demoiselles de Limeuil était vrai de point en point. Eugénie répondait sans se lasser : « Parlons d'autre chose! » Mais si elle se taisait, elle ne pouvait faire taire tout le monde.

La voix publique s'élevait contre Élisabeth, dont la sécheresse de cœur était passée en proverbe; contre Louise, dont le goût prononcé pour *faire des romans* (manière polie de désigner l'habitude enracinée de mettre de la ruse et des détours jusque dans l'action la plus indifférente), avait causé déjà bien des maux à sa famille et à ses amis. L'une et l'autre se montraient épouses et mères aussi peu éclairées et tendres, qu'elles avaient toujours été filles peu soumises et peu dévouées. Les deux sœurs faisaient en sorte de ne jamais se rencontrer ensemble au Château, où chacune venait à son tour apporter le mécontentement ou la discorde, et elles y passaient le moins de temps possible. M. du Moutiers était mort depuis deux ans; sa femme venait de succomber à une maladie de langueur, et la pauvre bonne maman se

voyait livrée aux soins de quelques vieux domestiques qui donnaient, aux deux sœurs, un exemple de respect pour son âge et ses infirmités, qu'aucune d'elles ne se mettait en peine d'imiter.

Des bruits non moins fâcheux couraient au sujet des demoiselles de Limeuil. Les deux aînées seulement étaient richement mariées ; elles occupaient le public beaucoup plus qu'il ne convient à de jeunes femmes qui se respectent et veulent se faire respecter, et l'on assurait qu'Antonine se préparait à poursuivre sa mère en reddition de comptes de tutelle, parce qu'elle prétendait que ses sœurs avaient été avantagées à ses dépens.

Grâce à l'intervention de M. Valory, qui connaissait depuis long-temps madame de Limeuil, ce procès scandaleux n'eut point lieu ; mais cette malheureuse femme, qui avait cru remplir envers ses

filles tous les devoirs de mère en cédant à leurs fantaisies, en leur évitant, dès l'enfance, jusqu'à ces contrariétés salutaires qui amènent la réflexion et domptent l'égoïsme, se trouva seule, seule au monde, comme Mme du Moutiers, à cet âge où les soins d'une fille sont si doux!

Dame Gertrude, à la tête branlante, glosait sur ce sujet pendant des heures entières. Elle plaignait beaucoup Mme du Moutiers, parce qu'enfin, disait-elle, les personnes d'un certain rang ne peuvent pas surveiller elles-mêmes l'éducation de leurs enfans, ni voir, par leurs propres yeux, comment on la dirige; mais quant à Mme de Limeuil, elle n'avait que ce qu'elle méritait, et Gertrude répétait sans se lasser : « Il ne récoltera point de bon grain, celui qui aura semé de l'ivraie ! »

« O maman, dit un jour Eugénie à

Mme Dufougerai, malheur à qui pourrait chercher une excuse à des torts odieux dans la mauvaise éducation qu'il reçut de sa mère!... Et cependant Gertrude a raison!.... on ne peut récolter ce qu'on n'a point semé!... Aide-moi donc, ô ma mère! aide-moi à devenir l'amie de mes enfans, afin qu'ils puissent savoir comme moi, quelque jour, tout ce que donnent de bonheur l'amour et le respect pour sa mère! »

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

I	— Dame Gertrude	1
II	— Les questions	14
III	— Le Château	28
IV	— La Maison-Grise	42
V	— L'examen	58
VI	— La Ferme	73
VII	— Les visites rendues	92
VIII	— Le bon papa	110
IX	— Une promenade	125
X	— La tête et le cœur	148
XI	— Un dimanche au Château . .	161
XII	— Le monde en abrégé	177

XIII — Les explications 195
XIV — L'aveu 215
XV — Ce que peut l'exemple . . 235
XVI — Une partie de campagne . 253
XVII — Les convenances 273
XVIII — L'espoir de l'ennui . . . 291
XIX — Un hiver à la campagne. . 306
XX — Les véritables Orphelins. . 322
XXI — Encore Gertrude 341
XXII — L'ivraie et le bon grain . . 362

Imprimerie de RAYNAL, à Rambouillet